

**Association Française des Études Canadiennes
(A. F. E. C.)**

1985
18



**ETUDES CANADIENNES
CANADIAN STUDIES**

*REVUE INTERDISCIPLINAIRE DES ÉTUDES
CANADIENNES EN FRANCE*

ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES

A.F.E.C.

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME D'AQUITAINE

Domaine Universitaire 33405 TALENCE - France

L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES s'est constituée à Paris, le 13 mai 1976. Elle a pour but la promotion des études canadiennes en France. Elle est ouverte à toute personne physique ou morale, qui désire œuvrer dans ce sens, quelle que soit sa profession ou sa nationalité. L'Association Française d'Études Canadiennes est pluridisciplinaire, et elle organise des colloques pluridisciplinaires (Bordeaux, mars 76), géographie (Paris, décembre 76), histoire (Paris, janvier 77), littérature (Paris, décembre 77), colloque juridique (Bordeaux, novembre 78), littérature (Paris, octobre 79), démographie historique (Paris, octobre 79), colloque Louis Hémon (Brest, novembre 80), droit et sociologie de l'information (Bordeaux, mai 81), histoire (Nantes, octobre 82), sociologie du théâtre (Bordeaux, mai 83), colloque J. Cartier (Rennes, avril 84), urbanisme (Créteil, mai 85), littérature (Rouen, mai 85).

COMPOSITION DU BUREAU

- Président* : Pierre GEORGE (Université de Paris I, géographie).
Vice-Présidents : Auguste VIATTE (Ecole polytechnique fédérale de Zurich, littérature).
: Jean MARMIER (Université de Rennes, français).
Secrétaire général : Pierre GUILLAUME (I.E.P. de Bordeaux, histoire contemporaine).
Secrétaire-trésorier : Jean-Michel LACROIX (Université de Bordeaux III, anglais, études canadiennes).
Resp. publications : Pierre SPRIET (Université de Bordeaux III, anglais).

La cotisation 85 à l'AFEC (§ 22, £ 11, ou 120 Francs) comprend le service d'ÉTUDES CANADIENNES 1985, nos 18 et 19 (juin et déc. 85, du *Bulletin d'information* (5 nos par an) et de l'annuaire de l'Association.

Cotisation 86 (nos 20 et 21) : § 22, £ 11, 120 Francs.

Comme toute association à buts non lucratifs, l'AFEC accepte les cotisations de soutien, de montant libre, et accueille aussi des membres d'honneur.

Les cotisations sont à faire parvenir :

à Jean-Michel LACROIX, 6 rue Jean-Racine 33170 Gradignan, France.
(sous forme de chèque postal ou bancaire).

Avant-propos

Le nombre et la qualité des communications réunies lors du Colloque sur Jacques Cartier tenu à Rouen et Saint-Malo au printemps 1984 nous avait amené à proposer à nos abonnés un numéro spécial surdimensionné : il comportait 230 pages et nous n'avions pourtant pas pu faire figurer nos rubriques habituelles (comptes rendus et revue des revues). Elles retrouvent donc leur place dans cette livraison, limitée pour des raisons financières à un nombre plus restreint de pages.

Ce numéro, comme c'est devenu notre pratique pour celle de nos deux livraisons annuelles qui n'est pas constituée par les Actes de notre colloque national, n'a pas de thème particulier : il reflète au contraire la diversité de nos orientations et de nos disciplines de recherche et comporte donc des études historiques et sociologiques, des travaux à orientation littéraire, soit québécoise, soit canadienne d'expression anglaise.

Nous y poursuivons la mise au point de la nouvelle présentation de notre revue qui, comme la plupart de celles qui visent partiellement un public anglophone, adopte les normes dites du M.L.A. (Modern Language Association of America) et dont on trouvera le détail dans *M.L.A. Handbook for Writers of Research Papers, Theses and Dissertations* (New York : Modern Language Association ; new edition, 1977). Nous prions donc instamment nos collaborateurs habituels et tous les membres français et étrangers de l'A.F.E.C. de se conformer désormais à ces normes internationales. Nous les invitons à joindre aux articles qu'ils soumettent à notre Comité de lecture un court résumé de leur contribution rédigé dans la langue utilisée dans celle-ci et d'y ajouter une très brève note biographique.

Et nous redisons à tous les membres de l'A.F.E.C. que cette revue leur appartient et que son avenir et son renom dépendent pour une bonne part de l'usage qu'ils feront d'*Études Canadiennes / Canadian Studies* pour faire connaître en France et à l'étranger les fruits de leurs recherches dans les domaines très variés où ils travaillent au développement des études canadiennes en France.

P. Spriet

J.-M. Lacroix

Tarifs de publicité / Advertising rates

Pleine page en début de revue	1300 FF
Pleine page en fin de revue	1100 FF
Demi page	650 FF
La ligne.....	30 FF

Textes ou clichés doivent être adressés avant le 1^{er} mars pour le numéro de juin et avant le 1^{er} septembre pour le numéro de décembre.

SOMMAIRE

Avant-propos	3
Marie-France HILGAR, <i>Le Ouisconsin, découverte française</i>	7
Sylvie GUILLAUME, <i>Francophones et fiers de l'être : le pari des élites francophones de Toronto, 1985</i>	17
France FORIEL, <i>De Thunder-ten-Tronckh au Farouest</i>	27
Florence LAUTREDOUX, <i>Littérature féminine, littérature féministe dans le Québec contemporain. Ruptures et continuité</i>	45
Simone VAUTHIER, <i>Rosemary for Remembrance, A Small Memorial for Lily Dougall</i>	51
Héliane DAZIRON, <i>The Dialectics of Separation and Distance : A Differential Approach to A. Munro's "Dulse"</i>	69
Pierre SPRIET, <i>De la résistance à la trahison ou les tentations de la critique canadienne anglaise</i>	83
Comptes rendus	95
Revue des revues	117

LE OUISCONSIN, DÉCOUVERTE FRANÇAISE

par Marie-France HILGAR

Ce sont des coureurs de bois, des Jésuites, des négociants venus de France qui ont découvert et sillonné le « Ouisconsin », nom donné par les Indiens à un vaste territoire constituant le trait d'union entre le système du Saint-Laurent et des Grands Lacs et le bassin du Mississippi. Leurs voyages font partie de l'aventure française en Amérique du Nord au 17^e siècle.

Wisconsin, the vast territory which spreads out between the Saint-Lawrence — Great Lakes trappers system and the Mississippi basin and so-named by the Indians, was discovered and explored by French trappers, jesuit priests and merchants. Their journeys formed part of the French adventure in North America in the seventeenth century.

Au dix-septième siècle, la région désignée par le nom franco-indien de Ouisconsin déborde l'État connu de nos jours. Ses limites naturelles étant le lac Supérieur au nord, le Mississippi à l'ouest, le lac Michigan à l'est, et la rivière Illinois au sud, elle comprend une partie du Minnesota, du Michigan et de l'Illinois. Géographiquement, elle est le passage naturel entre le Canada et la Louisiane, le trait d'union entre la vallée du Saint-Laurent et celle du Mississippi. Ces deux immenses systèmes fluviaux communiquent par une rivière à laquelle les Indiens ont donné le nom de Ouisconsin, c'est-à-dire « rencontre des fleuves » ou « mariage des eaux. » Au cœur même de cette région sur la ligne du partage des eaux, où se trouve de nos jours la ville de Portage, par la rivière Ouisconsin et celle des Renards, s'unissent deux des plus vastes systèmes de navigation en eau douce du monde entier. Aux saisons pluvieuses, les deux rivières étaient unies par inondation, en été elles étaient séparées de quelques centaines de mètres. Elles avaient en toute saison assez d'eau pour la flotaison des canoës chargés ; leur cours était facile, elles étaient poissonneuses et traversaient des forêts abondantes en gibier apprécié pour sa chair et son pelage.

Dès 1610 peut-être, Etienne Brûlé a atteint la rivière qui se jette, coulant du sud-ouest, dans le lac Supérieur, et qui garde encore le nom de son découvreur. Mais ne pas comprendre la portée, l'utilité de quelque chose de nouveau ne sert à rien. Il faut attendre de nombreuses années pour que Champlain ait le loisir de penser à la reprise et à la continuation des explorations vers l'ouest. Il doit trouver un homme audacieux et brave comme Brûlé, qui pendant une querelle avec un Indien a été tué,¹ mais qui soit en même temps sage et instruit. Champlain n'hésite guère. Il choisit Jean Nicolet qui a déjà fait ses preuves chez les Algonquins de l'île Allumette dans la rivière Ottawa, et chez ceux des Nipissings. Il a entendu parler des Winébagos, ou « Gens de la mer » ou encore « Puants, » dont le physique, l'habillement et la langue sont complètement différents de ceux des Hurons et des Algonquins. Seraient-ce des Orientaux ? Aurait-on enfin trouvé le passage vers la Chine ? Champlain voudrait bien aller voir par lui-même, mais il a près de soixante-dix ans. Jean Nicolet part donc sans lui en 1634.² Il remonte la rivière Ottawa, longe le lac Huron, puis vire au sud-ouest, passe le détroit de MacKinac et entre dans le Grand Lac du

Ouisconsin, ou Lac Michigan. Une longue et calme baie aux eaux d'émeraude l'attire bien qu'elle soit gardée par des îles si rocheuses et des contre-courants si dangereux qu'on appelle son entrée la Porte de la Mort. Il entre dans la Baie Verte dont le rivage est peuplé d'Indiens plus grands, plus clairs de teint, plus délicats. Descendants des Algonquins, on les nomme les Folles-Avoines.

Ils rassurent l'explorateur et ses compagnons à propos des Winébagos qui sont quelque peu primitifs mais non anthropophages. Nicolet députe un de ses nouveaux amis pour annoncer aux Winébagos son arrivée et son ambassade de paix. Il est très bien reçu par ces « Gens de mer » qu'il questionne à propos des hommes tondus, vêtus de tissu et non de peau, dont on lui a parlé. Ce sont des cousins, lui répond-on, des Sioux qui vivent au-delà d'un fleuve si long qu'il mène à l'autre bout du monde. On l'appelle le Père des Eaux. Il ne faut que trois jours pour y arriver, mais l'hiver approche, et les guides refusent de pousser plus loin. Nicolet estime plus sage de rentrer et de rendre compte des découvertes à son maître Champlain.

A son retour, malheureusement, il retrouve un grand malade. Champlain meurt heureux, persuadé que son disciple a trouvé le passage de l'Orient. Le Ouisconsin qu'il n'a pas vu lui procure sa dernière joie. Nicolet perd alors son enthousiasme. Il s'établit à Trois-Rivières. Les missionnaires jésuites voudraient bien aller évangéliser les Winébagos et même continuer plus loin, et poussent Nicolet à leur servir de guide. Il promet, mais se noie accidentellement dans le Saint-Laurent glacial en 1642.³ Le Ouisconsin doit attendre pendant plusieurs années le retour des Français retenus, paralysés, terrorisés par les terribles Iroquois armés de mousquets que leur vendent les Hollandais de Fort-Orange, future Albany, et qui massacrent aussi bien les autres tribus indigènes que les colons.⁴ La nouvelle en 1653 qu'un grand nombre d'Iroquois ont été à leur tour cernés et exterminés par une coalition indienne incite le Gouverneur de Québec, de Lauzon, à envoyer des Français en reconnaissance vers l'ouest. On lui recommande Médard Chouard, Sieur des Groseillers, qui refait, vingt ans plus tard, le voyage d'exploration de Nicolet. Son retour avec cinquante canoës chargés de pelleterie met tout Québec en joie. Une autre expédition s'organise. Pierre-Esprit Radisson, le jeune demi-frère du Sieur des Groseillers, tient à en faire partie. Ce n'est qu'en 1659, malgré la défense formelle du nouveau Gouverneur, d'Argenson, que les deux hommes se mettent en route, suivent la rive nord de la Mer Douce jusqu'au Sault-Sainte-Marie, ainsi que l'avaient fait Nicolet et ensuite des Groseillers à son voyage précédent. Au lieu d'aller vers la Baie Verte ils se dirigent vers le nord-ouest et côtoient la rive sud du lac Supérieur. Ils débouchent dans la vaste Baie du Saint-Esprit.⁵ Ils retrouvent les tribus algonquines chassées à l'ouest par les Iroquois, ainsi que les survivants des Hurons et des Winébagos. Ils s'installent chez les Folles-Avoines, chassent et pêchent avec eux, manquent de mourir de famine pendant l'hiver, mais arrivent ponctuellement au lieu pour un grand rassemblement d'Indiens, près d'un lac si transparent qu'il garde encore le nom d'Eau-Claire. Les deux Français savent que ces Fêtes des Morts sont d'importantes réunions qui groupent une fois par an des milliers d'Indiens des tribus les plus diverses. Ils veulent vanter l'avantage d'une alliance avec la France et s'assurer le commerce des fourrures. Là, des Groseillers et Radisson voient pour la première fois ceux que Champlain et Nicolet ont entendu décrire comme des Orientaux, les Sioux. Après de grandes festivités les deux Français suivent leurs nouveaux alliés vers l'ouest.⁶ Ils traversent le Mississippi à son cours supérieur sans se douter de son importance. Un séjour de six semaines leur révèle l'importance de la région en ce qui concerne

non seulement les fourrures mais aussi les mines de cuivre, d'étain et de plomb. En mai 1660 ils retournent à la Baie du Saint-Esprit où ils comptent établir le centre de leurs affaires. En juin ils prennent le chemin de Québec avec soixante canoës chargés de magnifiques fourrures qui sont confisquées par le Gouverneur. C'est le dernier voyage à l'ouest des deux coureurs de bois, des Grosseillers, après quelques aventures avec son beau-frère, vivant le reste de ses jours au sein de sa famille à Trois-Rivières, tandis que Pierre-Esprit offre ses services à l'Angleterre et fonde la Compagnie de fourrures de la Baie d'Hudson.

Leur voyage et leur bonne entente avec les Indiens ont ouvert la route et préparé le terrain pour les missionnaires jésuites. Le premier à se rendre au Ouisconsin est le Père Ménard. Il atteint une profonde baie, sur la rive sud du lac Supérieur à l'est du promontoire du Doigt-de-Cuivre et la baptise Baie Sainte-Thérèse. Le 15 octobre 1660 il célèbre la messe, première cérémonie chrétienne dans l'histoire religieuse du Middle West. Le printemps suivant il se rend à la Baie du Saint-Esprit où attendent sept Français parmi lesquels le docteur Claude David et Adrien Jolliet. En été, il se met en route pour porter secours à des Hurons installés aux sources de la Rivière Noire. Il n'y arrive jamais et on ne retrouvera pas ses traces.⁷

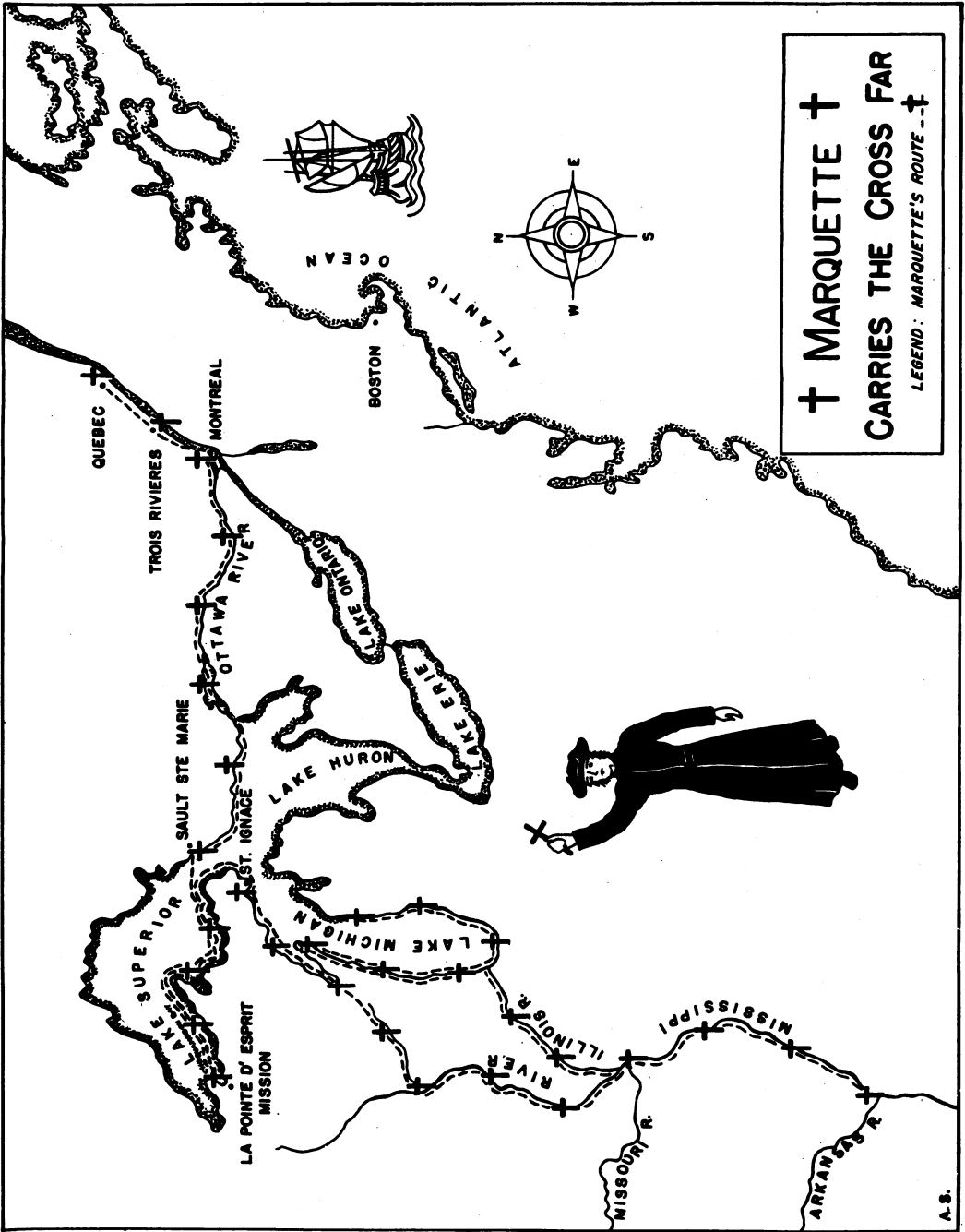
Le Père Ménard est remplacé quatre ans plus tard par le Père Claude Allouez qui, de la mission du Saint-Esprit, visite les nombreuses tribus éparpillées dans la région. Il comprend la nécessité d'étendre sa mission et va à Québec demander renfort. Il propose la fondation de deux missions supplémentaires, au Sault-Sainte-Marie et au fond de la Baie Verte. Un remarquable jeune jésuite, le Père Marquette, est envoyé à la première.⁸ Il est remplacé plus tard par le Père Dablon et prend la relève, à la mission du Saint-Esprit, du Père Allouez qui va fonder la troisième mission, celle de Saint-François-Xavier à la Baie Verte. De là, il jette les bases pour trois autres missions, au sud chez les Miamis celle de Saint-Jacques, au nord-ouest chez les Renards celle de Saint-Marc et au nord de la Baie Verte chez les Folles-Avoines celle de Saint-Michel.⁹ Le premier édifice bâti en pierre sur le sol ouisconsin est une église, au bord de la Rivière des Renards à De Père, vers l'an 1676. Elle est entourée d'un petit village français : presbytère, maisonnettes de coureurs de bois et troqueurs, menuiserie, magasin et four. D'autres « Robes-Noires » arrivent pour aider les premiers missionnaires. Le Père Allouez mourra en 1689 à soixante-seize ans dans sa mission de Saint-Joseph des Illinois, à présent Niles, Michigan.

Pendant ce temps en France le grand Colbert apprend l'importance de cet immense et riche Nord-Ouest où vivent un certain nombre de Français. Il se rend compte que, pour y faire régner la justice du Roi, et pour prévenir les Anglais, il est nécessaire d'annexer le vaste territoire à la couronne de France. Ainsi seront garantis le succès des missions et celui du commerce avec les Indiens. La tâche fort délicate de rassembler les tribus et de convaincre les Indiens à devenir sujets du grand Roi-Soleil est confiée à Nicolas Perrot qui choisit Sault-Sainte-Marie pour site de la cérémonie officielle d'annexion. Elle a lieu le 14 juin 1671 et se déroule avec une pompe inconnue jusqu'alors dans cette région. Le seigneur français de Saint-Lusson fixe sur un haut poteau de cèdre un bel écusson aux armes de la France et proclame par trois fois : « Au nom du très chrétien, très puissant et très redouté monarque Louis, quatorzième du nom, roi de France et de Navarre, nous prenons possession du lieu dit Sault-Sainte-Marie, comme aussi des lacs Huron et Supérieur, et de tous les autres pays, fleuves, lacs et rivières, contigus et adjacents à icelui, tant découverts qu'à

découvrir, qui se bornent d'un côté aux mers du Nord et de l'Ouest et, de l'autre côté, à la mer du Sud. Dorénavant comme à présent, toutes les nations ci-présentes ou représentées relèvent, par plein gré, de sa Majesté... » A partir de ce moment, le Ouisconsin fait partie intégrale de la France et les Ouisconsiniens sont citoyens français.¹⁰

Les hommes clairvoyants pressentent que le Ouisconsin est un passage, mais vers quoi ? L'on espère encore trouver une route vers la Chine. Or pour y parvenir il s'agit d'abord de trouver ce grand fleuve dont les Français entendent parler depuis tant d'années et dont la source se cache certainement dans les forêts du Ouisconsin. Le comte de Frontenac, gouverneur à Québec, donne l'ordre à Louis Jolliet et à Pierre Marquette de découvrir la route de Chine. Le 17 mai 1673 ils quittent Saint-Ignace, passent par la Porte-de-la-Mort dans la Baie Verte, atteignent la mission Saint-François-Xavier, remontent la Rivière des Renards et arrivent à la mission Saint-Jacques. Au-delà, c'est l'inconnu. Ils savent que la rivière Ouisconsine n'est pas loin ; encore faut-il en trouver le chenal lorsqu'elle s'étale et disparaît dans des champs de riz sauvage. Les Miamis les escortent jusqu'au portage désiré.¹¹ Après quelques jours sur la pittoresque mais dangereuse rivière Ouisconsine ils débouchent soudainement dans le déjà immense Père-des-Eaux.¹² Leur surprise et leur émerveillement sont indescriptibles. Ils continuent à se laisser porter par le fleuve. Le 25 juin ils rencontrent la tribu des Peoria apparentée à celle des Illinois dont le Père Marquette connaît la langue. On leur offre festin, grand spectacle, et un calumet en signe de paix éternelle entre la nation des Illinois et celle des Français.¹³ Ils continuent, et font presque naufrage à l'endroit où le Missouri¹⁴ précipite son eau boueuse dans le Mississippi. Ils savent maintenant que le Père-des-Eaux se déverse dans la mer du Sud et qu'ils n'ont point trouvé le fameux passage vers la Chine. Le fleuve s'élargit, le soleil et les moustiques deviennent insupportables, et les tribus indiennes qu'ils rencontrent, armées de fusils par les Espagnols, se révèlent de plus en plus menaçantes. Les explorateurs ayant conscience d'avoir accompli leur mission, jugent plus prudent de faire demi-tour le 17 juillet 1673, environ à la hauteur de la rivière Arkansas. La remontée du fleuve est longue et périlleuse. Au lieu de suivre la rivière Ouisconsine, Jolliet prend l'Illinoise dont le courant est moins fort. Il la baptise du nom de son patron Saint-Louis. Les Français explorent ainsi une nouvelle route qui les mène, avec l'aide des Illinois, à la rivière Chicago et jusqu'au sud du lac Michigan, site de la future ville de Chicago. Aucun Blanc n'avait encore vu les belles plages sablonneuses au sud de la Baie Verte. Ils atteignent la mission Saint-François-Xavier en septembre, et passent l'hiver à rédiger le récit de leur expédition et à l'illustrer de cartes. Bien qu'il soit très malade, le Père Marquette se met en route en octobre 1674 pour fonder une mission chez les Illinois ainsi qu'il le leur a promis. Sa grande faiblesse le force à passer l'hiver à l'embouchure de la rivière Chicago. Ce n'est que le jour du Jeudi-Saint qu'il atteint le grand village des Illinois. Il y préche et célèbre la messe. Puis sentant sa fin proche il demande à être ramené à la mission qu'il a fondée à Saint-Ignace. Il meurt en route, le 15 mai 1675 à l'âge de trente-huit ans, sur le lac Michigan, à l'embouchure de la rivière qui porte encore son nom.¹⁵

Pendant ce temps, Jolliet va rendre compte de sa mission à Frontenac. Il voudrait, avec sa femme, fonder un établissement agricole à l'embouchure de la rivière Chicago. Mais Colbert fait savoir au gouverneur de Québec que sa Majesté n'accorde point de permission. « Il faut multiplier les habitants du Canada avant de penser à d'autres terres. » Par sa réponse, Louis XIV a maintenu sur les rives du Saint-Laurent



† MARQUETTE †
CARRIES THE CROSS FAR
 LEGEND: MARQUETTE'S ROUTE - - †

A.S.

des milliers de Français qui auraient pu naître à Chicago. La relève est prise par un homme dur et tenace, aux visions géniales. Robert Cavelier, issu d'une riche famille rouennaise, établit d'abord sa Seigneurie Saint-Sulpice à Ville-Marie. L'œuvre accomplie, il décide de partir en Chine. C'est l'Ohio, dont il a entendu parler par les Indiens, qui l'y mènera. Pendant trois ans il erre. A-t-il découvert l'Ohio et même le Mississippi avant Jolliet et Marquette? Nul ne le sait, car il garde jalousement le secret sur ses explorations. Émerveillé par le paysage de plaines vallonnées et par la fertilité du terrain, il est convaincu de pouvoir y créer un riche centre d'activité agricole et commerciale qui sera pour lui sa propre Chine d'Amérique. Comme il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, c'est à Colbert qu'il va demander de l'aide pour réaliser ses projets. Il revient de France en 1674 nanti d'un titre de noblesse, Sieur de La Salle, y retourne en 1677 pour offrir à Louis XIV la fondation d'une nouvelle colonie en plein centre d'Amérique.¹⁶ Il vante la supériorité du Mississippi sur le Saint-Laurent. La vallée y est plus large et fertile, le climat meilleur, les cours d'eau plus navigables, le gibier plus abondant. Il offre d'établir une chaîne de forts servant de postes d'échange. En élargissant la rivière Chicago, de grandes barques pourront naviguer depuis les chutes du Niagara jusqu'au Golfe du Mexique. Son arrivée au Ouisconsin en septembre 1679 est spectaculaire. Il pénètre dans la Baie Verte à bord d'un navire de quarante-cinq tonnes pourvu de sept canons. La plupart des Indiens n'ont jamais vu de « maison qui marche sur l'eau » et les Français eux-mêmes sont stupéfaits. La Salle a fait construire le Griffon au-dessus des chutes du Niagara. Le navire déjà chargé de fourrures doit le suivre au sud du lac Michigan. Le premier novembre Cavelier de La Salle arrive à l'embouchure de la rivière Saint-Joseph des Miamis. Le navire se faisant attendre il sonde et balise l'entrée de la rivière et y marque un chenal navigable pour un bâtiment de la taille du Griffon. Continuant vers le sud il trouve les Illinois réunis à un Grand Conseil. Il leur expose son plan de commerce avec la France par le Mississippi et l'océan. Pour occuper ses hommes il leur fait construire au lac Peoria un fort qu'il baptise « Crève-cœur » dans un moment de découragement, étant toujours sans nouvelles du Griffon. Il retourne à pied au Fort-Frontenac; ses créanciers le croyant mort ont saisi tous ses biens. Il doit aller à Montréal se faire rendre justice et il prépare une nouvelle expédition. La malchance s'acharne contre lui. Les ouvriers qu'il a laissés à Crève-Cœur se sont mutinés, ont tout pillé et saccagé. Les Iroquois sont en guerre contre les Illinois or le commerce ne peut prospérer que si la paix règne entre les nations indiennes. La Salle se met en route pour sauver ses quelques amis, évaluer les dégâts et rétablir la paix. Puis il rentre au Fort-Frontenac pour préparer l'expédition qui va le mener jusqu'au Golfe du Mexique. Avec un équipage en nombre suffisant pour en imposer à des tribus hostiles qu'il pourrait rencontrer, La Salle remonte le lac Huron, descend le Michigan, arrive à la rivière Chicago en janvier quand elle est gelée, est obligé de se servir de traîneaux, descend la rivière Illinois libre, attend que le plus gros des glaçons charriés du nord par le Mississippi soit passé. La descente s'effectue sans obstacle, et le 6 avril 1681, La Salle se trouve devant les trois branches du delta du Mississippi. Il divise ses gens en trois groupes qui se retrouvent trois jours plus tard devant le Golfe du Mexique. Une prise de possession solennelle est célébrée. Robert Cavelier de La Salle ajoute à la couronne de France toute la vallée du Mississippi. Louis XIV devient officiellement le souverain d'une immensité qui s'étend de l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au Golfe du Mexique.

L'année suivante La Salle entreprend la construction du Fort Saint-Louis qui, surplombant la rivière Illinois, va assurer la voie libre entre le Mississippi et le lac

Michigan. Persécuté par le nouveau gouverneur à Québec il part pour la France. Ses projets sont appréciés par le Roi-Soleil qui lui décerne le titre de Vice-Roy de l'Amérique septentrionale. Il n'en jouit pas longtemps. A son retour par le Golfe du Mexique il n'arrive pas à retrouver l'embouchure du grand fleuve. Il part à pied vers le Canada et est assassiné par un de ses compagnons. La réalisation de ses projets est continuée par son unique ami, Henri de Tonti, qui agrandit le Fort Saint-Louis, crée un poste d'échanges commerciaux sur l'Arkansas et aide d'Iberville, nouveau Vice-Roy de l'Amérique septentrionale, à fonder à Biloxi la première colonie de la Louisiane.

Le territoire français du Ouisconsin continue à s'agrandir vers le nord-ouest en même temps. Daniel Greysolon, Sieur du Lhut, connu sous le nom de Duluth, est persuadé que la route de la Chine passe par le lac Supérieur. Sa première rencontre avec les Sioux a peut-être pris place à l'endroit même où est située la ville qui porte son nom. Le 2 juillet 1679 au lac Mille-Lacs il prend possession, pour Louis XIV, de tout le territoire habité par les Sioux. Il réconcilie ces derniers avec les Assiniboins dont la province s'étend presque jusqu'à la Baie d'Hudson et avec qui ils sont en guerre depuis trente ans. Il prend en canoë la petite rivière découverte par Brûlé plus de cinquante ans auparavant, effectue le portage jusqu'à la rivière Sainte-Croix qu'il descend jusqu'à son confluent avec le Mississippi. Là où se trouve l'agglomération de Minneapolis-Saint-Paul est situé un grand village indien. Duluth projette d'aller droit à l'ouest trouver la grande étendue d'eau salée dont ses nouveaux amis lui parlent.¹⁷ Il est presque prêt à se mettre en route quand il apprend que, brisant le traité d'amitié, des Sioux ont capturé trois Français. Il doit d'abord s'occuper de faire libérer ses compatriotes qu'il récupère au confluent de la rivière Ouisconsine puis remonte avec eux à Mille-Lacs pour rappeler aux Sioux, à un Grand Conseil plénier, leur traité d'alliance. Pour plus de sûreté il accompagne lui-même ceux qu'il a libérés, le Père Hennepin, Michel Accault, et Antoine du Gray Auguel surnommé le Picard, jusqu'au poste de la Baie Verte. La saison est maintenant trop avancée pour qu'il parte vers l'ouest. Il lui faut se disculper à Québec et jusqu'en France de l'accusation portée contre lui : il a été déclaré hors-la-loi en tant que chef de coureurs de bois illégaux. Il passe son temps à pacifier les nations indiennes du Middle-West et à réparer les bévues, ou plutôt les crimes impardonnables commis par La Barre, le nouveau gouverneur, qui, entre autres, achète aux Iroquois la paix sur le Saint-Laurent en leur laissant les mains libres à l'ouest, et il vexe Radisson, prêt à rentrer à Québec et à travailler pour la France, de telle manière que celui-ci retourne définitivement aux Anglais.

Daniel Duluth n'abandonne jamais l'espoir de s'aventurer aussi loin que possible à l'ouest, mais il sacrifie son désir d'exploration à ses devoirs d'ambassadeur de paix. Il s'occupe de la construction des forts. Au bord du lac Nipigon, au nord du lac Supérieur, il bâtit le Fort de La Tourette et le confie à son frère, Claude Greysolon, Sieur de La Tourette. Pour faire obstacle aux Anglais il construit le Fort Saint-Joseph dans un détroit entre le lac Érié et le lac Huron. A la même époque environ, Nicolas Perrot fonde sur le Mississippi supérieur le Fort Trepéaleau, et un peu plus au nord, sur le lac Pépin, le Fort Saint-Antoine, puis à l'embouchure de la rivière Ouisconsine, sans doute à Prairie-du-Chien, il élève le Fort Saint-Nicolas.

Brûlé et Nicolet, Perrot, Tonti et Duluth : ces hommes ont donné leur vie et parfois sacrifié leurs espoirs pour garder à la France le riche territoire qui unit la Loui-

siane au Canada. Suite d'exploits français, l'histoire du Ouisconsin au 17^e siècle est une partie essentielle de l'histoire de France.

Lorsqu'il s'agit de représenter leur Etat par les statues de deux de leurs grands hommes au National Hall du Capitole de Washington, les Wisconsiniens choisirent Jacques Marquette et Robert La Folette. Le Wisconsin est le seul des cinquante Etats-Unis à être représenté par deux noms français. Il prouve que dans les hommes et dans les noms, l'aventure française en terre d'Amérique survit.

NOTES

¹ Louise Phelps Kellogg, *The French Regime in Wisconsin and the Northwest* (New York : Cooper Square Publishers, Inc. 1925), p. 23.

² *Wisconsin Historical Collection*, VIII, pp. 188-194.

³ *Ibid.*, XI, p. 17.

⁴ John Franklin Jameson, *Narratives of New Netherland* (New York : C. Scribner's sons, 1909).

⁵ Selon L. P. Kellogg, *supra*, « they built a long building on Chequamegon Bay, so far as we know, the first white habitation in Wisconsin, » p. 109. Une plaque commémorative près de Shore's Landing marque le site. Cf. un article du Père Charron dans le *Daily Press* d'Ashland, le 13 avril 1925.

⁶ Selon William Watts Folwell, le village sioux se trouvait près de Knife Lake dans le Kanabec County. Cf. *History of Minnesota* (St. Paul Historical Society, 1921). Les Sioux Isanti, ou Couteaux, auraient reçu leur surnom à cause de la quantité de couteaux que leur auraient fourni Radisson et des Grosseillers. Cf. Jacob Vandenberg Brower, *Memoirs of Explorations of the Basin of the Mississippi* (Saint-Paul : H. L. Collins Company, 1903).

⁷ Cf. Emma Helen Blair, *Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley and region of the Great Lakes* (Cleveland : The Arthur H. Clark Company, 1911), p. 173, and Charlevoix, Pierre François Xavier de, *History of the Great Lakes and general description of New France* (New York : J.G. Shea, 1866-1872), III, p. 49.

⁸ Les historiens régionaux estiment que la chapelle jésuite se trouvait au pied de l'avenue Bingham à Sault-Sainte-Marie. Cf. Stanley Newton, *The Story of Sault Ste. Marie* (Sault Ste. Marie : The Sault News Printing Company, 1923).

⁹ Le dimanche 20 avril 1670 le Père Allouez célèbre la première messe à l'intérieur du Ouisconsin. Une plaque commémorative offerte par la Winnebago County Historical Society le 24 avril 1921 marque le site dans le parc d'Oshkosh.

¹⁰ Dix-sept tribus indiennes reconnaissent la souveraineté française. Cf. entre autres, *Wisconsin Historical Collections*, XI p. 27 et *New York Colonial Documents*, IX, p. 72. Un obélisque de granit sur le côté américain de Sault-Sainte-Marie commémore la prise de possession.

¹¹ L'endroit de leur passage entre les deux rivières a été marqué par le Wau Bun (Portage) Chapter of the Daughters of the American Revolution. Sur la plaquette, dévoilée en 1925, on lit cette inscription : « This tablet marks the place near which Jacques Marquette and Louis Jolliet entered the Wisconsin River, June 14, 1673. »

¹² Marquette voulait nommer le fleuve « Conception ; » Jolliet préférerait « Buade, » nom de famille de Frontenac. Le gouverneur suggère lui-même plus tard le nom de fleuve Colbert que l'on trouve sur les cartes de l'époque. En juin 1923 une fête célèbre le 250^e anniversaire de la découverte du Mississippi à Prairie-du-Chien et dans les villes riveraines de l'Iowa. Une plaquette offerte par les Knights of Columbus est affichée à la rive sud de l'embouchure de la rivière Wisconsin. Cf. *Wisconsin Magazine of History*, VII, pp. 113-114, et *Illinois Catholic Historical Review*, July-October 1923.

¹³ Ce village indien se trouvait soit à l'embouchure de la rivière Des Moines, soit sur la rivière Iowa. Cf. *Iowa Journal of History and Politics*, 1903, pp. 3-16.

¹⁴ Marquette donne au Missouri le nom de Pekitanoui. Il espère un jour remonter la rivière et grâce à elle trouver la mer Vermeille ou de Californie.

¹⁵ Deux ans après la mort du missionnaire, des Indiens rapportent son corps à Saint-Ignace où il est enterré sous la chapelle. Ses restes ont été retrouvés en 1877. Cf. *Michigan Pioneer and Historical Collections*, II, pp. 134-145, et Chicago Historical Society, *Reports*, special meeting, April 1900, pp. 264-272. Les restes du Père Marquette se trouvent à Marquette University, Milwaukee.

¹⁶ Pour les projets grandioses de La Salle, cf. Pierre Margry, *Découvertes et Etablissements des Français* (Paris : D. Jouaust 1876-1886), I, pp. 329-336.

¹⁷ Il s'agit vraisemblablement du lac Salé et non du Pacifique.

FRANCOPHONES ET FIERES DE L'ÊTRE : LE PARI DES ÉLITES FRANCOPHONES DE TORONTO, 1985.

par Sylvie GUILLAUME
Université de Bordeaux III

Résultats commentés d'une enquête menée dans la communauté francophone de Toronto : elle est devenue plus nombreuse et plus diversifiée et elle s'affirme vigoureusement au lieu de se replier sur elle-même, avec les risques d'assimilation que cette ouverture peut faire courir.

A critical presentation of the results of a survey carried out among the French-speaking community in Toronto. The community's numbers have increased and it has become more diversified. Rather than remain inward-looking, the community is actively asserting itself, despite the risk of assimilation that this «opening-up» presents.

Bien des changements sont intervenus dans la communauté francophone de Toronto depuis la parution de l'ouvrage de Maxwell.¹ S'inspirant du titre du livre, Anne-Marie Couffin, directrice du C.O.F.T.M. (Conseil des Organismes Francophones du Toronto Métropolitain), précise : « Notre problème est de transformer une francophonie invisible en une francophonie visible. »

Les progrès sont sensibles à l'œil du simple touriste par la multiplication des boutiques et restaurants français² ainsi que des services en français dans les organismes publics de Toronto.

La francophonie s'est à la fois amplifiée et diversifiée. Compte tenu de la multiplicité des interprétations données au qualificatif « francophone, » on peut estimer l'ensemble de la communauté à environ 250.000 personnes en 1985. L'estimation était de 40.000 en 1971. Toronto est devenue la 4^e ville francophone au Canada après Montréal, Québec, Ottawa-Hull. Plus importante encore est la diversité récente de la communauté francophone. Aux Franco-ontariens se sont ajoutés les Européens et surtout les Québécois dans les années 80, enfin les Haïtiens, Marocains, Egyptiens et Vietnamiens.

Amplification et diversité du phénomène expliquent les transformations des associations francophones de Toronto. Cette étude, résultat d'une enquête menée sur place,³ ne prétend nullement être exhaustive. Elle se veut être première approche d'une nouvelle élite francophone en pleine évolution qui domine les associations plus importantes, comme l'A.C.F.O. (Association Canadienne Française de l'Ontario) ou C.O.F.T.M. elles-mêmes lieux de regroupements d'autres associations, élite également très présente dans les organismes gouvernementaux comme le C.A.F.O. (Conseil des Affaires Franco-Ontariennes).⁴

Les transformations récentes qui affectent ces associations reflètent en réalité l'évolution des élites et c'est moins l'étude organisationnelle que le rapport élites-associations qui est envisagé ici.

A. — Des associations en pleine évolution.

L'A.C.F.O. fête en 1985 son 75^e anniversaire. Pendant longtemps cette association a été la seule à parler au nom de la francophonie. De nos jours, elle est concurrencée par d'autres associations, ce que le dernier rapport final de la commission d'étude sur la restructuration de l'A.C.F.O. reconnaît : « Il semble que depuis quelques années l'A.C.F.O. souffre d'une détérioration de son image à travers de nombreuses collectivités francophones de l'Ontario. »⁵ L'A.C.F.O. souffre de sa volonté d'être présente sur tous les fronts à la fois, ainsi qu'elle l'a toujours fait dans le passé, mais les problèmes étaient peut-être moins complexes. « A trop embrasser toutefois, l'A.C.F.O. disperse ses forces, crée des attentes irréalisables, sème des messages confus et se place dans une situation difficile face aux réalités nouvelles, » peut-on lire dans le même rapport. Cette tendance répond certes aux buts que s'est fixés l'A.C.F.O. qui sont de :

- répondre aux besoins des Franco-Ontariens,
- promouvoir la langue et la culture françaises,
- rétablir la fierté,
- créer une solidarité de la communauté francophone,
- revendiquer les droits de la communauté francophone à des services adéquats en français à tous les paliers gouvernementaux,
- assurer le développement de la communauté francophone,
- coordonner les effectifs,
- agir comme porte-parole provincial.

Pour atteindre ces buts et éviter la dispersion, l'A.C.F.O. régionale de Toronto prend de plus en plus une orientation politique : « la meilleure façon de promouvoir le développement et l'épanouissement des Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes est une revendication politique constante. »

L'A.C.F.O. de Toronto devient ainsi un véritable groupe de pression qui abandonne peu à peu à d'autres organisations telles que le C.O.F.T.M. le soin de développer des services.

Cette orientation reflète à la fois la diversité des membres de l'A.C.F.O. et la situation particulière de Toronto. L'A.C.F.O. n'est plus l'association des seuls franco-ontariens. Les Québécois sont nombreux à l'A.C.F.O. et le président est un Haïtien. La présence des Québécois à l'A.C.F.O. de Toronto a très certainement contribué à sa politisation. Comme le souligne Danielle Joly, Franco-ontarienne, membre actif de l'A.C.F.O. : « Le Québécois est plus agressif. »⁶ Tout en se défiant des généralisations, on peut penser que le Franco-ontarien, très minoritaire, a vécu beaucoup plus que le Québécois en contact étroit et nécessaire avec les milieux anglophones et a adopté certains traits de mentalité comme la pratique de la négociation. Les progrès réels et rapides de la francophonie à Toronto ont également bouleversé les données.

La structure de l'A.C.F.O. regroupe les organisations régionales et des groupes affiliés comme l'A.E.F.O. (Association des Enseignants Franco-Ontariens), l'A.F.C.S.O. (Association Française des Conseils Scolaires de l'Ontario). Aujourd'hui, l'A.C.F.O. sollicite l'affiliation de plusieurs groupes tels l'Assemblée des centres culturels,

l'Association des Juristes en langue française, les Clubs Richelieu, soit surtout des associations qui débordent le cadre de l'enseignement et qui peuvent être directement utiles. L'A.C.F.O. fait appel à l'Association des Juristes pour obtenir des amendements aux lois sur l'éducation, la santé. L'A.C.F.O. de Toronto est celle de ses composantes qui connaît les transformations les plus rapides. Elle se veut un modèle pour l'ensemble et revendique le transfert du siège provincial de l'A.C.F.O. d'Ottawa à Toronto. Les arguments ne manquent pas de fondements. La position géographique de Toronto est plus centrale que celle d'Ottawa ce qui faciliterait l'interaction et l'accès à la majorité des filiales régionales. Déjà, les affiliés et les membres des régionales traitent avec les services gouvernementaux ontariens beaucoup plus à Toronto qu'à Ottawa. En effet, les décisions majeures se prennent dans les bâtiments de Queen's Park. Enfin, Toronto est le siège des médias, notamment anglophones, ce qui faciliterait les contacts et l'information. Ces arguments ne font cependant pas l'unanimité à Ottawa qui revendique sa position de capitale fédérale et la présence d'un plus grand nombre de francophones, mais aussi des régionales traditionalistes comme Sudbury qui s'effraient de l'orientation politique de l'A.C.F.O. de Toronto.

Différent est le Centre des Organismes Francophones du Toronto Métropolitain (C.O.F.T.M.). Nombreux sont ceux qui le considèrent comme l'association la plus dynamique qui reflète les transformations de la société torontoise. Le C.O.F.T.M. est une association à but non lucratif qui agit comme intermédiaire et facilite la collaboration de 61 organismes, clubs, associations francophones — en 1977 il regroupait 17 associations.

Les administrateurs du Conseil sont élus pour un mandat d'un an, renouvelable par les délégués du Regroupement, les Amis des Arts et les Amis du Centre francophone. Un comité exécutif dépendant du C.O.F.T.M. a une réunion mensuelle qui assure la gestion du Centre francophone, organise les activités.

Le C.O.F.T.M., en effet, sous la direction dynamique d'Anne-Marie Couffin, une Française, développe les services de renseignements, d'animation sociale et culturelle. Le C.O.F.T.M., comme son nom l'indique, — francophone et non pas seulement franco-ontarien —, attire l'ensemble de l'élite francophone, franco-ontarienne mais aussi québécoise et française. Il s'emploie récemment à toucher les milieux marocains, égyptiens et vietnamiens, moins portés a priori à militer dans les associations francophones, car de culture et de religion différentes.

Les membres actifs du C.O.F.T.M. appartiennent à des catégories socio-professionnelles diverses, enseignants comme à l'A.C.F.O., mais de plus en plus hommes d'affaires. L'A.C.F.O. de Toronto et le C.O.F.T.M. sont un peu les frères ennemis. En réalité un partage de tâches est plus ou moins tacitement reconnu : le C.O.F.T.M. développe les services, l'A.C.F.O. accentue son caractère politique. Comme le souligne un témoin : « Aux yeux du gouvernement le C.O.F.T.M. est le bon, l'A.C.F.O. est le méchant. » En fait les deux attitudes se complètent. Le C.O.F.T.M. n'est pas mécontent de la présence de l'A.C.F.O. revendicatrice et politisée qui force le gouvernement à réagir. Le C.O.F.T.M. peut ensuite jouer le beau rôle et négocier avec le gouvernement sur des bases concrètes.

L'attitude du gouvernement provincial sur la francophonie a évolué également, ce qui donne plus de poids à l'action des associations. En janvier 1984 la nomina-

tion d'un francophone, Clément Sauve, pour succéder à un anglophone, Donald W. Stevenson, à la tête du bureau de coordinateur provincial des services français créé en 1970, est tout un symbole. Clément Sauve, franco-ontarien qui a fait ses études universitaires à Ottawa, estime « considérables les progrès réalisés en un an. »⁷ Sous la tutelle du ministre responsable des services en français du gouvernement de l'Ontario, le coordinateur provincial, assisté d'un comité de coordinateurs de différents ministères a pour fonction de favoriser la création d'écoles, des services en français, d'accroître les subventions accordées aux associations francophones. Clément Sauve a également fait porter ses efforts sur le rétablissement de liens plus étroits entre le gouvernement et l'A.C.F.O.

Importants également sont les organismes dépendant du ministre responsable des services en français comme le C.A.F.O. (Conseil des Affaires Franco-Ontariennes), créée en 1975. Le C.A.F.O. est un organisme consultatif qui a pour fonction de conseiller le gouvernement sur tous les problèmes touchant la communauté francophone à l'exception de l'éducation confiée en 1981 au Conseil de l'Éducation Franco-Ontarienne (C.E.F.O.).

Le C.A.F.O. est donc le lien entre le gouvernement et la communauté et Denise Nazaire, secrétaire générale, constate une évolution. Celle-ci est sensible à la lecture des rapports annuels entre la fin des années 1970 et 1984. On remarque une multiplication des domaines d'intervention. En 1984 le rapport fait état de cinq priorités : les arts et la culture, la santé et les services sociaux, les loisirs, les télécommunications, le sport et l'activité physique. Ces domaines peuvent paraître évidents à un non-averti ; en réalité ils traduisent la volonté de concentrer les efforts dans des services qui restent à dominante anglophone et de défendre les droits du français, langue de communication mais aussi de culture.

Le C.A.F.O. se veut aussi plus dynamique en prenant l'initiative de propositions alors que, jusqu'ici, il se contentait de donner des avis sur les projets gouvernementaux. Malgré ces tentatives récentes, le C.A.F.O. est encore considéré, comme beaucoup trop timoré dans ses orientations par les associations francophones. Il n'empêche qu'il joue un rôle complémentaire par ses interventions directes auprès du gouvernement et du Premier ministre de l'Ontario, par sa présence auprès des hauts fonctionnaires, par son soutien aux associations. Les autorités municipales de Toronto sont, elles aussi, devenues sensibles à la francophonie. Le Comité français de l'Hôtel de ville qui participe à l'organisation de manifestations telles que la semaine francophone de Toronto en est le symbole. Dans ce comité siègent les notables francophones de la ville qui participent ainsi directement aux activités de Toronto.

En effet, l'évolution des associations ou organismes francophones mentionnés ci-dessus, reflète les transformations d'une élite qui s'impose dans Toronto et revendique sa place, en perdant le complexe du minoritaire.

B. — Une élite conquérante.

L'examen des listes des membres des Comités directeurs des associations et organismes francophones permet de constater qu'une trentaine de personnalités environ occupe les postes décisionnels.

Cette élite a des origines de plus en plus multi-ethniques qui dépassent le cadre

franco-ontarien. Les Franco-ontariens dominent à l'A.C.F.O. mais, fait significatif, ils ont souvent vécu une expérience québécoise.

Danielle Joly est une franco-ontarienne de souche. Comme elle le dit avec fierté : « Je suis la vraie, la rare franco-ontarienne de souche depuis des générations. »⁸ Elle a fait ses études à l'Université d'Ottawa et s'est mariée avec un Franco-ontarien. Elle a vécu dix ans au Québec avant de venir à Toronto en 1979. De ses contacts avec les Québécois, elle garde un souvenir mitigé car il est reconnu que les Québécois manifestent souvent un sentiment de supériorité vis-à-vis des Franco-ontariens. Par contre, la situation privilégiée des francophones au Québec lui a fait ressentir avec plus de force le caractère très minoritaire, donc menacé, de la communauté francophone en Ontario. L'expérience de son père, déjà membre actif de cette communauté, et son vécu québécois expliquent son engagement dans les associations francophones de Toronto, et plus particulièrement à l'A.C.F.O.

Daniel Welch a également vécu 9 ans au Québec depuis 1970 où il a fait ses études universitaires.⁹ Comme Danielle Joly, il assure des cours à Glendon College et il est devenu président du Comité consultatif du Conseil de la Faculté de Glendon pour les questions francophones. Bien intégré dans les mouvements contestataires québécois, Daniel Welch n'en a pas moins ressenti une certaine xénophobie. Malgré des réserves, il défend à Toronto le bilinguisme. Il est très favorable à l'orientation politique de l'A.C.F.O.

Denyse Nazaire, secrétaire générale du C.A.F.O., est d'Ottawa. Venue à Toronto pour des raisons professionnelles, elle y vit depuis 4 ans. « Au début, dit-elle, j'ai eu des difficultés à m'intégrer car je suis arrivée avec une mentalité de majoritaire. Ottawa est une ville bilingue, proche du Québec. » Elle s'est cependant parfaitement adaptée à la situation de minoritaire et pense que Toronto peut être un lieu d'expérience intéressant pour les francophones décidés à occuper une place privilégiée par la voie de la négociation.

La référence au Québec, si elle est constante chez les Franco-ontariens, ne donne pas un modèle à suivre. Certes, la différence de situation l'explique, mais également la mentalité des Québécois vivant à Toronto. Ceux-ci sont de plus en plus nombreux dans les associations francophones. Ils ont quitté le Québec pour des raisons économiques. Les raisons politiques plus timidement avouées n'en sont pas moins aussi fréquentes.

Jean Doucet, homme d'affaires, est venu un peu par hasard à Toronto en 1978 pour reprendre en main une agence défaillante.¹⁰ Il a vécu de nombreuses années aux Etats-Unis et a épousé une Américaine. Anne-Marie Couffin, directrice du C.O.F.T.M., a vu en lui un homme dynamique, influent, dont les compétences seraient très utiles au Conseil. Il a donc occupé les fonctions de secrétaire au C.O.F.T.M. après avoir été membre de l'A.C.F.O.

Il est significatif de constater que des associations cherchent à obtenir l'adhésion de milieux autres qu'enseignants qui représentent la nouvelle élite francophone de Toronto.

Pierre Bourque¹¹ est directeur du groupe des institutions financières de la Banque de Montréal qui, comme chacun sait, maintient fictivement son siège central

à Montréal mais dont les principales activités sont à Toronto. Pierre Bourque, après avoir fait ses études à l'Université Laval, est parti à Los Angeles compléter sa formation à U.C.L.A. De retour au Canada, il a opté librement pour Toronto : « Je pensais, dit-il, que pour ma carrière Toronto offrait plus de possibilités que Montréal. »

Jacques Aubin Roy, directeur des services administratifs de Glendon College, est un Montréalais qui a fait ses études à l'université de Montréal et à McGill.¹² Très attiré par Toronto où il se rendait souvent pour son travail au Canadian National, il accepte avec empressement le poste de Glendon.

Les Québécois qui arrivent à Toronto dans les années 1980 appartiennent déjà à l'élite, quittant le Québec parce qu'ils ne partagent pas les idées séparatistes, ou parce que Toronto est une ville économiquement plus dynamique que Montréal. Les deux raisons peuvent converger. Leur installation à Toronto n'était pas forcément définitive, dans leur esprit et dans un premier temps ils n'éprouvent pas le besoin de se regrouper ou de rejoindre une association francophone. Il est vrai qu'ils étaient tous bilingues en arrivant à Toronto, qu'ils avaient souvent vécu ou fait des séjours dans des pays anglophones et qu'ils considéraient les dites associations avec un peu de mépris. Mais souvent, par l'intermédiaire de leurs enfants, ils ont été amenés à participer à des Conseils de parents francophones, puis ils ont été sollicités par les associations qui faisaient de leur côté un effort d'ouverture. Très vite ils ont cumulé des fonctions dans plusieurs associations et c'est alors qu'ils ont pris conscience de l'intérêt que représentaient ces associations pour défendre leur statut en même temps qu'ils s'employaient à y insuffler dynamisme et esprit de conciliation. Ce même sentiment domine chez certains Européens et le cas d'Anne-Marie Couffin traduit cette mentalité.¹³ L'actuelle directrice du C.O.F.T.M. a quitté la France il y a plus de 20 ans par esprit d'aventure. Enseignant la chimie à la Toronto French School pendant 14 ans, elle y a trouvé les moyens de développer ses facultés imaginatives et créatrices. De même, à la direction du C.O.F.T.M. elle voit la possibilité de « réaliser une expérience. » Parfaitement bilingue, Anne-Marie Couffin rejette tout complexe du minoritaire : « On a commencé à avoir de l'ambition, » dit-elle. Bien des témoins pourraient s'approprier cette réflexion. « On ne survit plus, on s'affirme, » confirme Denyse Nazaire: La nouvelle élite francophone de Toronto adopte en effet une attitude très différente de celle des générations passées de Franco-ontariens. Leur formation, leur bilinguisme, les amènent à rejeter tout complexe vis-à-vis de l'anglophone, tout rejet aussi de fermeture, de ghetto.

« Toronto est notre ville, la mairie est notre mairie. » Il n'est pas surprenant que l'auteur de cette phrase soit Philippe Garigue, principal de Glendon College, symbole du bilinguisme.¹⁴ Originaire des îles anglo-normandes, Philippe Garigue est un homme estimé des deux communautés et membre influent des associations francophones. En 5 ans il a fait de Glendon College un centre dynamique de la francophonie. Le nombre des étudiants est passé de 900 à près de 2000 et les meilleurs étudiants sont bilingues. Un Indien, un Noir ontarien, une étudiante d'origine anglophone, un étudiant québécois constituent l'élite de la dernière promotion.

« Le bilinguisme, dit Philippe Garigue, est devenu un phénomène de mobilité sociale. Avant, l'enseignement en français était un droit de la minorité, aujourd'hui c'est un droit de n'importe quel Canadien. »

La nécessité du bilinguisme est en effet un sentiment partagé par les franco-

phones pour le français. La constitution de l'Association Canadian Parents for French en est la meilleure preuve. Cette association d'anglophones a pour but de favoriser le développement de l'enseignement du français dans les écoles d'immersion. Il ne se passe pas un jour sans que la presse anglophone ne signale à ses lecteurs l'ouverture d'une classe d'immersion. Soixante-cinq mille élèves de l'Ontario suivent cet enseignement et le Conseil scolaire de York prévoit une augmentation des inscriptions de l'ordre de 20 % par année d'ici 1992. Glendon College est mieux coté chez les anglophones que chez les francophones parce que les étudiants suivent des cours en français. Les francophones préfèrent encore poursuivre leurs études universitaires à Ottawa ou au Québec.

L'engouement des anglophones pour le français est la conséquence de la loi sur les langues officielles de 1972. Mais jusqu'ici les emplois bilingues de la fonction publique étaient occupés par les francophones. Il n'en sera plus de même avec l'afflux d'anglophones bilingues. Ainsi on peut lire dans la brochure publicitaire de Canadian Parents for French : « Why bilingual? for those interested in careers in teaching, translation, politics, or international affairs, the need for bilingualism is obvious, » et pour être plus convaincante, la brochure cite des exemples de salaires plus élevés pour les emplois bilingues que pour les emplois unilingues.

A Glendon College le personnel de l'administration est bilingue et si les personnes d'origine francophone sont encore largement majoritaires, on constate la présence d'anglophones. Pamela MacDonald, née en Angleterre, mariée à un anglophone, pratique comme son mari les deux langues et envoie sa fille de 8 ans dans une école française : « Nous pensons que c'est très important lorsqu'on vit au Canada. »

Le bilinguisme des anglophones représente un danger pour les francophones et nombreux sont ceux qui, quoique partisans du bilinguisme, en redoutent les effets. D'autres pensent que c'est un combat qu'il faut poursuivre car il permet la connaissance réciproque des deux milieux et donc une certaine communauté de vues et d'intérêts. Le débat en tout cas reste ouvert, et c'est à Toronto qu'il se pose actuellement avec le plus d'acuité. Jusqu'au maire de Toronto qui déclare qu'au fond « Toronto pourrait bien être déclarée ville bilingue, » promotion que peu de francophones souhaitent car elle inciterait les autorités à considérer le problème francophone comme réglé et donc à limiter les initiatives.

La défense du bilinguisme reflète ainsi la diversité des élites constituées d'intellectuels mais aussi d'hommes d'affaires pour qui le bilinguisme est une nécessité. Les moyens d'action des associations dominées par cette élite bilingue subissent également des transformations notables.

C — Modernisme et problèmes

L'accroissement du nombre de francophones et la diversité accrue de la communauté ont forcé les associations à s'adapter. « Il faut sortir de la salle paroissiale, » dit un témoin. Cette phrase, malgré son ironie amère, n'est pas dénuée de fondement.

Traduisant le tempérament de la nouvelle élite, les associations contestent moins qu'elles ne négocient, c'est-à-dire qu'elles se placent sur un terrain familier aux anglophones ; elles ne « quêtent » plus, elles revendiquent des subventions et surtout elles « vendent » leur produit. Lobbying et marketing sont les deux mots clés des dirigeants.

L'information utilise les techniques les plus modernes de publicité, elle s'efforce de toucher la plus large clientèle possible, par l'intermédiaire de la presse francophone et anglophone. Beaucoup d'efforts restent à faire. TV Ontario diffuse des émissions en français, passe de la publicité qui s'adresse aux francophones mais c'est encore limité. La presse francophone est peu importante. *L'Express* n'est pas lu par tous les francophones et le *Bulletin* mensuel du C.O.F.T.M. tire à 5000 exemplaires.

Le C.O.F.T.M. expérimente d'autres moyens comme la publication d'un agenda des adresses utiles aux francophones. En juin-juillet 1985 un annuaire des francophones devrait rendre les plus grands services. La variété des couleurs doit le rendre plus attractif que celui qui fut publié en 1981 avec l'A.C.F.O. Sur la couverture on remplace symboliquement la grenouille par la ville de Toronto.

Le C.O.F.T.M. a également sollicité auprès de Ronald Sabourin, professeur de sociologie à Glendon College, une vaste enquête sur toutes les personnes « parlant français » à Toronto. Les interviews sont réalisées par téléphone. L'enquête traitée par ordinateur permettra de recueillir des renseignements précieuse sur la famille, les origines sociales, géographiques de la personne interrogée.

Le C.O.F.T.M. a organisé également un mois consacré au Maroc en proposant des voyages, en patronant des fêtes dans le but de développer les contacts avec les milieux marocains.

Enfin le symbole de ce dynamisme est le projet de construction du nouveau Centre francophone, à deux pas de l'ancien, dans le quartier de front de mer de Queen's Quay en plein développement. Les projets, sur les conseils de Jean Doucet, sont volontairement futuristes. Le vieux Centre est actuellement une bâtisse vétuste et inconfortable, le nouveau Centre sera luxueux. Jean Doucet témoigne : « Le Centre sera attirant ; il faut que les francophones aient envie de s'y retrouver, d'amener leur femme à dîner. » Décor somptueux pour élite aisée. On prévoit des restaurants, des salles de congrès de 150 à 500 personnes, des salles de réunion et même un musée ou une galerie d'art. Ce Centre doit symboliser la réussite des francophones à Toronto dans l'esprit de ses constructeurs.

Ces exemples ne sauraient masquer les limites de telles entreprises et les problèmes qui en découlent. Le problème de la représentativité de ces associations est le premier qui se pose. Certes, on y rencontre une élite sûre d'elle-même mais qui ne peut qu'être étrangère à certains besoins de la communauté. Les orientations politiques de l'A.C.F.O. peuvent indisposer ou détourner certains francophones, les réalisations du C.O.F.T.M. peuvent intimider ceux qui ont moins bien réussi socialement.

La diversité de la communauté, si elle a pour conséquence une certaine ouverture des associations au monde extérieur, est également source de problèmes nouveaux. Par exemple, Clément Sauve soulève le problème des écoles francophones catholiques inadaptées aux nouveaux arrivants musulmans tels que les Marocains ou les Egyptiens.

Bien sûr, nombreux sont les témoins qui justifient leur action en ces termes : « Les membres de la communauté ne se rendent pas toujours compte de nos efforts, du but de nos stratégies, mais ils bénéficient ensuite des résultats acquis. » C'est là le rôle de toute élite mais il n'empêche que les manifestations n'attirent pas l'ensem-

ble de la communauté, tout au plus 200 personnes. Les associations, si elles arrivent à faire reconnaître le français comme langue de communication, ont plus de difficultés à le maintenir comme langue de culture. Glendon College s'efforce de constituer avec la Toronto French School, proche géographiquement, un pôle culturel mais il est trop tôt encore pour juger des résultats.

Les jeunes générations de francophones, plus portées à la tolérance et au contact direct et permanent avec les anglophones, dans les associations sportives notamment, sont plus facilement assimilables et ne voient pas l'intérêt des associations francophones. On trouve même le cas d'enfants de parents francophones parlant français avec réticence, par souci d'indépendance vis-à-vis du milieu familial. Cas extrême, certes, mais significatif. La participation des hommes d'affaires à la vie des associations, si elle a eu des conséquences très positives sur le dynamisme et l'ouverture de la communauté, peut aussi avoir des effets pervers si l'on en juge par ce témoignage : « Participer aux associations francophones n'est pas inutile pour la carrière et cela fait bien sur une carte de visite d'être président d'une association. » On peut se demander là aussi si les associations ne prennent pas le risque de perdre leurs objectifs premiers et donc leur spécificité. Elles joueraient alors le rôle de Rotary.

Enfin l'exemple de Toronto, s'il peut représenter un modèle par son dynamisme et ses nouvelles orientations peut, pour les mêmes raisons, creuser le fossé avec les autres régions de l'Ontario plus traditionnelles.

*

* *

L'amplification et la diversité de la communauté francophone de Toronto ont transformé les associations à partir des années 80. Elles sont devenues, à l'image de ses élites, plus ouvertes sur l'extérieur, plus dynamiques et surtout plus sûres d'elles-mêmes. Mais on peut se demander si elles ne s'acheminent pas vers un nouveau tournant et si elles n'ont pas atteint un seuil. Le bilinguisme des anglophones, les ambitions d'une élite efficace, pragmatique, sans complexe amenuisent finalement les caractères spécifiques de la communauté francophone.

Un journaliste disait à Denyse Nazaire : « Au fond, vous êtes des pros de la survie. » Mais peut-on encore parler de survie lorsque toute une élite vit en parfaite symbiose avec la société dans laquelle elle vit ? et l'assimilation sans heurt, au moins pour les mieux armés, n'est-elle pas au bout de ces mutations ?

SIGLES DES ASSOCIATIONS ET
ORGANISMES FRANCOPHONES CITES DANS LE TEXTE

- A.C.F.O. Association Canadienne Française de l'Ontario.
- A.E.F.O. Association des Enseignants Franco-Ontariens.
- A.F.C.S.O. Association Française des Conseils Scolaires de l'Ontario.
- C.A.F.O. Conseil des Affaires Franco-Ontariennes.
- C.E.F.O. Conseil de l'Éducation Franco-Ontarienne.
- C.O.F.T.M. Conseil des Organismes Francophones du Toronto Métropolitain.

NOTES

- 1 Maxwell, R. Thomas, *The Invisible French* (Waterloo, 1977), 174 p.
- 2 P. et S. Guillaume, *La francophonie torontoise* (M.S.H.A., C.E.C., 1981), 92 p.
- 3 Mission de recherche de l'auteur en mai 1985 à Toronto.
- 4 Cf. tableau des sigles en annexe.
- 5 Documentation fournie par l'A.C.F.O.
- 6 Entretien avec l'auteur le 23 mai 1985.
- 7 Entretien avec l'auteur le 28 mai 1985.
- 8 Entretien avec l'auteur le 23 mai 1985.
- 9 Entretien avec l'auteur le 23 mai 1985.
- 10 Entretien avec l'auteur le 27 mai 1985.
- 11 Entretien avec l'auteur le 24 mai 1985.
- 12 Entretien avec l'auteur le 22 mai 1985.
- 13 Entretien avec l'auteur le 24 mai 1985.
- 14 Entretien avec l'auteur le 21 mai 1985.

DE THUNDER-TEN-TRONCKH AU FAROUEST

France FORIEL
University of Toronto

En hommage attristé à Jacques Ferron,
disparu comme se finissait cet article.

Étude comparée du *Candide* de Voltaire et de « La vache morte du canyon, » l'un des *Contes du pays incertain* de Jacques Ferron. Procédés stylistiques, formes narratives, utilisation de procédés comiques à intention satirique et parodique, anticléricalisme, tout rapproche Ferron de Voltaire.

A comparative study of Voltaire's *Candide* and « La vache morte du canyon, » one of the *Contes du pays incertain* by Jacques Ferron. Ferron is shown to have much in common with Voltaire — stylistic devices, narrative patterns and the use of the same comic devices for constructing parody and satire, opposition to the Church, etc.

En 1945 Marcel Trudel publiait une longue thèse en deux volumes sur *L'influence de Voltaire au Canada*.¹ Dans cet ouvrage, l'auteur entreprend de recenser à travers journaux, archives, bibliothèques privées ou publiques, soit les œuvres de Voltaire lui-même, soit les écrits des auteurs canadiens français qui lui semblent avoir été influencés par Voltaire. Il veut ainsi démontrer à quel point cette influence aurait été profonde. Mais combien naïf serait le lecteur qui penserait trouver dans ce livre une évaluation littéraire ! Trudel se place dans une perspective bien déterminée et se borne à étudier ce qu'il considère comme une influence négative : l'irrégion et l'immoralité de Voltaire jugées par rapport aux normes québécoises traditionnelles. Deux exemples donneront le ton de l'œuvre entière.

Dès le début du livre, l'auteur décrit ainsi la situation immédiatement après la Cession :

La période qui commence après 1760 et se termine vers 1830 est une période d'incrédulité, d'esprit voltairien. Les autorités religieuses s'en plaignent amèrement et admonestent leurs ouailles avec la sévérité conforme à l'intensité du mal...

Comment donc l'esprit de Voltaire a-t-il pu faire tant de ravages parmi nous ?²

Et un peu plus tard, parlant des sympathies voltairiennes de « La Gazette de Québec, » il ajoute :

« La Gazette de Québec » aura une très longue existence ; cependant, à partir de 1815, on peut dire que son rôle voltairien est terminé : rôle qui n'est pas à son honneur, car la « Gazette » a fait la guerre à l'Eglise, aux dogmes et aux saints, et cela sans avoir exprimé un seul regret de sa conduite.³

C'est le même genre de commentaire qui se poursuit pendant les deux volumes et les quelque cinq cents pages du livre. La verve, l'ironie, l'esprit du patriarche de Ferney sont complètement passés sous silence, et semblent tout simplement ne pas exister. Rien ne saurait être loué chez ce suppôt de Satan, et l'idéal serait que toute influence voltairienne puisse être à jamais extirpée de la scène littéraire canadienne française.

Or il faut bien reconnaître que pendant longtemps la quasi-totalité des écrivains canadiens français a semblé partager ce point de vue, et c'est en vain que l'on chercherait chez eux une œuvre dont le style ou l'état d'esprit se réclament de celles de Voltaire ou simplement s'y apparentent. C'est seulement au cours des vingt-cinq dernières années, depuis les changements qui ont si profondément transformé la société et la scène littéraire québécoises, qu'un écrivain est apparu pour brillamment relever le flambeau, et nous montrer qu'en dépit de tout une même tradition continue à unir de part et d'autre de l'Atlantique les deux communautés francophones : cet indiscutable héritier de Voltaire, c'est évidemment Jacques Ferron.

Il paraît surprenant que la parenté entre les deux auteurs n'ait jamais été systématiquement soulignée. Certes, on peut y trouver ça et là de brèves références. Ainsi Jean Marcel dans *Jacques Ferron malgré lui* rapproche les contes de Voltaire et ceux de Ferron :

Par fidélité à leurs origines lointaines, obscures et orales, la grande politesse des contes serait évidemment qu'ils soient tous anonymes. Mais voilà : ceux de Voltaire ne le sont pas, et ceux de Jacques Ferron non plus.⁴

Un peu plus loin dans le même livre, il reconnaît à Ferron « un allant et une verve qu'il tient de Voltaire. »⁵ On pourra aussi trouver ailleurs quelques rapides allusions de ce genre, mais nulle part une comparaison détaillée et systématique.

Il est vrai que Jacques Ferron, cet écrivain d'une difficile et déroutante originalité, semble avoir longtemps effrayé la critique. En fait le livre de Jean Marcel a pu être qualifié de « première pièce maîtresse de la critique ferronienne, »⁶ et avant lui seul Réjean Robidoux s'était risqué à un article sérieux sur *Cotnoir*.⁷

Dieu merci ! Il y a eu depuis une réaction :

La véritable floraison critique, généralement de haute qualité, qu'a suscitée cette œuvre, témoigne de sa valeur, puisque la diversité des approches adoptées, loin d'épuiser le texte ferronien, en révèle au contraire constamment de nouvelles facettes.⁸

Il n'est donc peut-être pas trop présomptueux d'ajouter une petite pierre à l'édifice en soulignant et analysant ce point marquant de l'œuvre ferronienne : son incontestable parenté avec celle de Voltaire, et la volonté évidente de Ferron d'accentuer cette parenté de toutes les façons possibles.

Cette ressemblance sera mise en évidence par une comparaison systématique entre le texte qui vient automatiquement à l'esprit quand on parle de Voltaire : *Candide*, et le plus long des *Contes du pays incertain* de Ferron : « La vache morte du canyon. »⁹ En examinant ces deux œuvres il saute aux yeux que Ferron a délibérément choisi de s'inspirer de *Candide* en écrivant son propre conte. Loin de nous cepen-

dant l'idée de suggérer le plagiat, mais bien plutôt la *complicité*, un clin d'œil de Ferron à un aîné qu'il admire sans aucun doute mais qui aurait sûrement admiré lui aussi cet exercice de virtuosité.

Que les deux auteurs accordent une importance particulière au conte est attesté non seulement par la place que celui-ci occupe dans leur œuvre,¹⁰ mais aussi par leur soin d'en donner chacun leur propre définition.

Voltaire a souvent parlé du conte et en a énoncé les règles avec beaucoup de précision :

... comment il faut connaître les acteurs principaux en peignant leurs figures, leurs gestes et leurs caractères ; comment on doit exciter, suspendre et même tromper la curiosité ; que les épisodes doivent être courts, clairs et placés à propos pour couper la narration d'une grande attente ; comment il faut en presser la marche à mesure qu'on tire vers la fin, et comment la catastrophe doit être énoncée aussi laconiquement que possible.¹¹

Mais c'est par la bouche même de la princesse dans *Le taureau blanc* qu'il nous communique la caractéristique la plus importante :

Je voudrais surtout que sous le voile de la fable il laisse entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire¹².

Ferron donne dans *Jacques Ferron malgré lui* une conception du conte qui amplifie celle de Voltaire :

Le conte a deux faces. De prime face, il se montre tel qu'on l'écoute. Ce prime face-là est un masque. Il y a ensuite le visage du conteur qui, dans l'ombre, met un regard dans les trous du masque et surveille l'évolution du récit pour que passe et soit juste le difficile dessin [s/c] du conte qui est de tromper mais de ne pas mentir. Cela suppose deux niveaux différents de compréhension qui dans le conte traditionnel sont très bien marqués, d'une part le niveau enfantin, de l'autre celui de l'initié.¹³

Il y a donc communauté d'opinion et le lecteur est bien prévenu : même si le conte peut être dans une certaine mesure ce qu'il paraît, il n'est jamais seulement cela, et si « le vulgaire » peut s'intéresser à la simple apparence, l'« unité » devra toujours chercher au-delà de cette apparence un message à déchiffrer.

Au cas cependant où nous serions tentés de penser qu'en raison de son « niveau enfantin » le conte demande peu d'efforts, Condorcet nous met en garde : « Ce genre a le malheur de paraître facile mais il exige un talent rare. »¹⁴ Cela rejoint « le difficile dessein » du conte dont parle Ferron. Il est donc certain que pour réussir dans son « difficile dessein » et arriver au résultat désiré, l'écrivain devra soigneusement choisir les outils les plus efficaces. Or nous nous apercevons vite que ces outils sont remarquablement semblables chez Voltaire et chez Ferron. Pour mettre cette similitude en évidence, il convient d'analyser les deux textes choisis dans leurs composantes essentielles : procédés stylistiques, techniques narratives, signification, buts...



Une des caractéristiques voltairiennes qui a été le plus étudiée est le style, surtout en ce qui concerne les contes, et plus particulièrement *Candide*. Les techniques stylistiques de Voltaire sont d'ailleurs si variées qu'on ne saurait ici les mentionner toutes. Certaines ont cependant spécialement retenu l'attention des critiques.

L'impression générale créée par le style de Voltaire, et l'aspect qui a été le plus souvent souligné, est la rapidité. Lanson dans *L'art de la Prose*, Sayce dans *Style in French prose*, et bien d'autres, citent cette particularité. Ainsi Lanson écrit :

Ses petites phrases trottent, courent les unes après les autres, détachées. Voltaire rejette toutes ces lourdes façons d'exprimer les dépendances logiques, et de matérialiser, par des mots crampons, les rapports des idées.¹⁵

Sayce ajoute :

Its most obvious characteristics are conciseness, the absence of subordination or conjunctions, and the rapid succession of sentences with a single verb or with several unconnected coordinated clauses.¹⁶

Enfin Ralph Sarkonak donne cette excellente description :

Le style coupé, ou parataxe, si typiquement le style voltairien que les deux sont presque synonymes, se distingue par une série de plusieurs propositions indépendantes, sans subordonnées, qui ne sont liées les unes aux autres que par un rapport implicite de coordination.¹⁷

Or cette forme du style est également frappante chez Ferron et une première comparaison établira déjà sur ce point un rapport de parenté.

Dans *Candide*, le héros retrouvant au Paraguay le baron qu'il croyait mort, apprend de celui-ci comment il a survécu au sac du château par les Bulgares :

Un jésuite nous jeta de l'eau bénite; elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux: le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement: il mit la main sur mon cœur et le sentit palpiter; je fus secouru et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas.¹⁸

Dans « La vache morte du canyon », nous trouvons cette description du vieil Indien en train d'essayer de se soûler :

Il n'était pas encore soûl; sa soif restait intacte; à quoi bon continuer de boire? il n'en était pas à sa première tentative; toutes elles avaient été vaines; jamais il n'avait réussi à se soûler; pour le ramener on devait l'assommer. En vieillissant il s'était assagi: avant de perdre patience il coupait court à la beuverie, prévenant ainsi sa fureur.¹⁹

Non seulement on a bien une succession de petites phrases courtes « liées par un rapport implicite de coordination, » mais il est aussi possible de noter d'autres caractéristiques communes, comme la phrase finale des deux paragraphes légère-

ment plus longue et plus complexe que les autres. En outre les deux auteurs, non seulement dans ce passage mais tout le long des deux contes, préfèrent souvent à la virgule et au point, le point virgule (que les Français ont souvent tendance à négliger)²⁰ ou les deux points.

Il est bien connu et très évident que Voltaire n'a pas choisi au hasard le nom de ses héros comme en témoignent entre autres Candide, Pangloss ou Pocourante. Jacques Ferron agit manifestement de même avec ses personnages : le héros, paysan d'origine française, s'appelle François Laterrière. Sa femme, jeune Indienne simple et fraîche, véritable rose sauvage, répond au prénom d'Eglantine. Le nom du patron du rodéo de Calgary, Jessé Crochu, peut être une allusion à deux de ses traits de caractère : sa malhonnêteté, ou son amour pour l'argent. L'académicien, historien borné et fouineur, est Ramulot.

Si Voltaire ridiculise la langue allemande avec « Thunder-ten-tronckh » ou « Valdborghoff trabrck dikdorff, » Ferron s'en donne à cœur joie avec la langue anglaise. Le beau-père indien de François est le Tchiffe ; sa tante irlandaise Biouti Rose invoque Lord Djisusse dans les grandes occasions ; à un certain moment François devient gangestère, et un peu plus tard il achète une touristeroume. Sans oublier bien sûr le fameux Farouest.²¹

L'emploi inopportun de certains temps de verbe est une technique qui peut être utilisée avec beaucoup d'efficacité pour créer un effet particulier. Bien que le passé simple ait été beaucoup plus utilisé au 18^e siècle que de nos jours, il est certain que Voltaire se sert souvent des passés simples à des fins comiques. Tantôt il les raccroche à des circonstances trop prosaïques. Cunégonde ayant retrouvé Candide grâce à la vieille veut connaître ses aventures :

... mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce que vous est arrivé depuis le baiser innocent qui vous me donnâtes et les coups de pied que vous reçûtes. (p. 151)

Tantôt il les accumule abusivement, comme dans la description du coup de foudre qui frappe Candide et Cunégonde derrière le paravent :

Leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. (p. 139)

C'est avec les temps passés du subjonctif que Ferron choisit de jouer, en les employant aussi dans des contextes peu appropriés. On a certes maintes fois souligné l'archaïsme croissant de ces temps et leur potentiel comique ; mais ce potentiel est renforcé par les circonstances. C'est ainsi que la rencontre manquée au Farouest entre un obscur cow-boy et un petit prêtre de village n'exige certainement pas que celui-ci s'écrie : « Dieu ne voulait sans doute pas... que nous nous reconussions ! » (p. 95). D'autres fois ce subjonctif ultra-littéraire est accolé à une syntaxe négligée. La brouille entre la petite vache et le petit bœuf entraîne ce regret du narrateur : « Car ils eussent pu s'accorder ; même qu'ils l'eussent dû. » (p. 86)

Ferron emploie comme Voltaire la répétition, utilisant le même nombre de fois un certain mot, et le disposant de façon étonnamment semblable à l'intérieur de la phrase. Lorsque Candide rencontre en Hollande son ancien maître Pangloss défiguré et lui demande ce qui l'a mis dans cet état, il obtient cette réponse :

Hélas ! dit l'autre, c'est *l'amour*; *l'amour* le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le tendre *amour*. (p. 144)

Cependant que dans leur canyon le petit bœuf et la petite vache se disputent :

Et les voilà *brouillés*, *brouillés* à jamais, tristement, sottement, pour des mots, *brouillés* sans raison. (p. 86)

Il y a dans les deux contes un leitmotiv stylistique par la répétition d'un même mot non plus simplement dans une phrase, mais d'un bout à l'autre du texte : d'un côté « effet, » « cause, » « Melle Cunégonde; » de l'autre « vache » ou « ancêtres. »

Ferron utilise même à un moment un procédé auquel Voltaire n'a malheureusement pas pensé mais qui l'aurait ravi, et pousse la coquetterie, ou le machiavélisme, jusqu'à jouer sur un simple accent. La génisse installée par François dans le canyon a jusque-là grossi rapidement, mais nous dit-on : « Vint l'été; elle ne crût plus et s'étonna. » (p. 82) Ce n'est pas seulement pour l'effet comique produit par l'assonance que ce verbe est utilisé au lieu du plus courant *grossir*. Le lecteur « initié », conditionné par l'anticléricisme bien connu de Ferron, se demande un instant si le passé simple qu'il a sous les yeux ne serait pas par hasard celui de *croire*. S'il est un peu rouillé, un rapide recours à une grammaire lui confirmera qu'il s'agit bien de *croître*, mais le coup a été porté et l'effet destructeur atteint.

*

* * *

Les techniques narratives de Voltaire ne sont pas moins variées que ses procédés stylistiques. Comme ces derniers, elles ont été maintes fois analysées, et comme ces derniers, elles se retrouvent souvent aussi chez Ferron.

Il y a d'abord ressemblance dans le dessein d'ensemble, que W. H. Barber décèle chez Voltaire : le lecteur naïf du 18^e siècle, nous dit-il, qui ne cherchait dans un livre que le déroulement d'une histoire, aurait pu assimiler *Candide* à un autre de ces romans alors en vogue « describing the multifarious adventures of a central character or a small group of characters, loosely strung together, »²² et dont la forme la plus récente était le roman picaresque « which described the adventures, sometimes ludicrous, of a character of more lowly status, often a country lad making his way in the world by his wits. »²³ C'est bien de ces romans que Voltaire s'est inspiré, mais, ajoute Barber, il n'entendait pas traiter le genre sérieusement et très vite « Voltaire's intention of parodying the picaresque novel becomes clear. »²⁴ C'est aussi cet aspect parodique qui se dégage de « La vache morte du canyon. » Mais le cadet surenchérit parfois sur l'aîné et par endroits, quelques tours de force typiquement ferro-niens font de ce conte, pour les plus grandes délices du lecteur, une parodie de parodie.

Un autre procédé d'ensemble est l'alternance d'événements heureux et malheureux, le ton général qui est celui de la conversation, et les interventions fréquentes

de l'auteur. François, comme Candide, connaît une succession de bonheurs et de malheurs, les dialogues dans « La vache morte du canyon » sont nombreux, et aussi les interventions de l'auteur, tantôt volontairement banales, tantôt d'une ironie mordante, tantôt, comme la tirade finale sur le Québec, d'une cinglante amertume.

Mais d'autres techniques méritent d'être étudiées plus en détail.

L'une d'elles est le raisonnement absurde, dont l'exemple le plus célèbre dans *Candide* est probablement « ... que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. » (p. 138) Pour François embauché dans un ranch : « On ne lui a pas donné de lasso, il ignore qu'il est devenu cow-boy. » (p. 93)

Une autre technique est la conclusion inattendue, qui produit la plupart du temps soit un choc, soit un effet comique, l'un étant d'ailleurs souvent la conséquence de l'autre. On pensera à la « boucherie héroïque » (p. 142) ou au gouverneur de Buenos Aires dont l'apparence et le comportement devraient inspirer le respect et la crainte alors au contraire que « tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. » (p. 164) C'est aussi la conclusion inattendue qui produit un effet comique dans la confrontation entre le Tchiffe et François au sujet des vaches exigées par celui-ci pour remplir sa mission sacrée :

Je ne pourrais devenir habitant comme mon père, mon grand-père, comme tous les Laterrière et sauvegarder l'héritage des ancêtres si je n'ai pas au moins une vache dans mon canyon.

— Que dit-il ? demanda le Tchiffe.

Le tavernier de lui expliquer les exigences de son neveu.

— Peuh, dit le Tchiffe.

— Que dit-il ? demanda François. (p. 80)

Le lecteur admet bien que le Tchiffe demande une traduction de la tirade grandiloquente de François, mais il ne s'attend évidemment pas que François fasse de même pour la laconique et très explicite réponse du Tchiffe.

On a beaucoup reproché à Voltaire d'utiliser dans *Candide* trop de sous-entendus érotiques, et Melchior Grimm un des premiers s'indigne d'y trouver « beaucoup de choses de mauvais goût, des polissonneries, des ordures... »²⁵

Un des passages les plus célèbres est probablement la leçon de physique expérimentale; et en comparaison l'épisode des « servantes laitières » dans la touristeroume de Biouti Rose est indiscutablement trop lourd et trop long. Mais d'autres fois c'est bien l'allusion voltairienne qu'évoque Ferron. Lorsque Candide éperdu de reconnaissance pour la charité dont elle a fait preuve veut lui baiser la main, « Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser dit la vieille. » (p. 150) Parallèlement, après une noce de huit jours, François est « ébranlé par les petites secousses du mariage. » (p. 80)

Mais puisque, on l'a vu, les deux auteurs entendent faire de leurs contes une parodie du roman d'aventures et du roman picaresque, il ne faut pas s'étonner que beaucoup des procédés narratifs qu'ils utilisent traduisent plus particulièrement cette intention parodique.

Le roman traditionnel accumule les péripéties, chacune occupant au moins un chapitre, et on sait qu'un des éléments parodiques utilisés par Voltaire est la com-

pression en quelques lignes d'événements qui devraient s'étaler sur plusieurs pages. Par cet effet d'accélération, comme le cinéma le découvrira plus tard, l'angoisse cède le pas au comique. Au cours de leur voyage vers la Cayenne, Candide et Cacambo se heurtent en deux lignes à « des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages. » (p. 174) Cet effet de compression et d'accélération est aussi très apparent dans toute « La vache morte du canyon. » Un exemple frappant est le mariage de François et d'Eglantine. Normalement il devrait s'écouler plusieurs mois, ou plusieurs semaines, ou à tout le moins plusieurs jours entre la rencontre, la naissance des sentiments et la cérémonie mais il n'en est rien :

Il la vit, elle lui plut; le lendemain ils se rendaient à l'église. (p. 80)

Mais à côté de cette parodie par accélération, Ferron par un trait de génie surenchérit sur Voltaire, et utilise le procédé inverse du ralenti, peut-être encore plus comique parce que moins galvaudé : un événement qui devrait se dérouler en quelques minutes se prolonge exagérément. Ainsi la conversation entre François et son père au début du conte :

Quand il eut seize ans, il en paraissait vingt. Son père lui dit :

— Tu n'es plus un enfant.

— Non, avoua-t-il.

La conversation n'alla pas plus loin ; quelques mois passèrent ; le bonhomme reprit :

— Alors mon gas, puisque tu n'es plus un enfant, as-tu pensé à ce que tu feras dans la vie ?

— Oui, mon père : un habitant comme vous.

Drôle d'idée chez un cadet ! Le bonhomme se promit d'y réfléchir. Un an après il demanda à son fils :

— Hé, François, qui t'a mis cette idée dans la tête ? (p. 74)

Dans les romans picaresques, le héros trouve miraculeusement à sa portée l'objet dont il a précisément besoin à ce moment-là. Chez Voltaire l'apparition de cet objet est teinté d'une désinvolte opportunité : Pangloss réussit à ranimer Candide évanoui « avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. » (p. 144) Et lorsque Candide, la vieille et Cunégonde doivent fuir la justice il y a justement « trois chevaux andalous dans l'écurie avec leurs selles et leurs brides. » (p. 155) Dans « La vache morte du canyon » c'est François lui-même qui se trouve opportunément au bon endroit au bon moment quand il entre sans le savoir dans la taverne de son oncle. Les esprits ayant ordonné au Tchiffe de marier Eglantine à un Blanc, le tavernier a promis un peu à la légère de trouver pour le lendemain même un jeune Blanc de ses cousins, et ne sait plus comment se sortir de ce mauvais pas : « Et voilà que sur le matin tu m'arrives, mon beau neveu ! » (p. 79) Plus tard, après le mariage, François veut absolument une génisse avant d'accepter de partir pour le canyon avec Eglantine : « Il ne reste plus qu'à trouver la génisse ; les dieux sont propices : on la trouve aussitôt. » (p. 81)

Les héros de roman retrouvent souvent par hasard quelqu'un qu'ils avaient perdu de vue, ou se voient révéler des liens de parenté inattendus. Il est évident toutefois que les retrouvailles entre Candide et Cunégonde, et *a fortiori* entre Candide et Pangloss ou entre Candide et le baron sont des parodies du procédé. François Laterrière également découvre au Farouest, en entrant dans la première taverne venue

après deux ans de voyage à travers tout le Canada, un oncle dont il ignorait totalement l'existence.

... tu serais mon cousin que je n'en serais pas surpris. Je me nomme Siméon Désilets.

— Ça par exemple, ma mère est une Désilets.

— Son petit nom ?

— Attendez, attendez...

— Georgiana ?

— Non.

— Valéda ?

— Non... Attendez, attendez... Je l'ai : Victoria !

— C'est ma sœur ; je suis ton oncle. (p. 77)²⁶

Les scènes de retrouvailles sont parfois doublées d'un autre procédé dans les romans d'aventures : le personnage ayant trop changé pour diverses raisons, n'est pas reconnu directement mais grâce à un certain objet qui se trouve en sa possession, généralement un bijou. Il est donc parodique que le baron et Candide se reconnaissent au Paraguay grâce à la langue allemande, surtout quand on sait ce que Voltaire pense de cette langue. Mais quand François revient à la taverne après la mort de son oncle la façon dont sa tante le reconnaît est également parodique dans le contexte québécois.

Mais que ne trouva-t-elle pas dans ses poches ? Le chapelet de Siméon Désilets, son feu mari.

— C'est mon neveu François, se dit-elle, il me semblait aussi que je le connaissais ! (p. 88)

Aussi bien Candide que François se livrent comme les héros traditionnels à de grandes envolées lyriques. Et François comme Candide y mêle des éléments prosaïques qui les transforment en parodie. On se souvient que Candide déplorant la perte de Cunégonde se déclare incapable de manger du jambon. François s'étant laissé convaincre par son oncle, après beaucoup d'hésitations et de difficultés, qu'une génisse pourrait à la rigueur remplacer la vache exprime ainsi son point de vue :

— Je cède, dit-il, mais je ne me rends pas ; j'accepte la génisse, mais je n'oublie pas la vache ; je donne satisfaction au Farouest, mais je reste fidèle aux traditions de mes ancêtres. (p. 81)

Bien entendu les romans d'aventures abondent, par définition même, en passages où les divers personnages se trouvent confrontés à des situations difficiles ou dangereuses, qui, chez Voltaire, sont parodiées avec désinvolture dans divers épisodes : le sac du château par les Bulgares ; le siège d'Azof où la vieille a laissé une de ses fesses ; Candide et Cacambo prisonniers des Oreillons qui veulent à tout prix « manger du Jésuite. » Ferron traite de même plusieurs passages, dont un des meilleurs est la mort d'Eglantine, victime de ses efforts pour rapprocher le petit bœuf et la petite vache :

Un matin, Eglantine en mission d'ambassadrice aperçoit le petit bœuf, d'ordinaire distant, qui vient vers elle, l'œil sanglant, le cou rentré.

— Qu'as-tu, petit bœuf ? lui demande-t-elle.

Il ne répond pas, continue d'avancer. Eglantine, devant son projet, pousse des cris perçants. Cet émoi prouve à l'animal qu'elle est bien vivante; frustré par une vache morte, il n'en demande pas davantage. La morphologie de l'une et l'autre partie ne prête pas à leur rencontre. La belle Eglantine en meurt. François accouru sur les lieux et furieux d'être veuf tue le bœuf. Puis il s'écroule sur les deux cadavres. Lorsqu'il revient à lui, il entend des vagissements; c'est une petite fille, qui se débat dans le sang de sa mère et du monstre. (p. 87)

C'est ici un autre exemple de surenchérissement de Ferron sur Voltaire, avec le jeu des assonances, et la parodie mythologique.

*

* *

Va-t-on retrouver les mêmes parallèles au niveau de la signification? On pourrait naturellement pour s'en assurer entreprendre de disséquer les deux textes à la lumière de diverses théories.

Ainsi, ils présentent indiscutablement plusieurs des éléments proposés par Vladimir Propp dans sa *Morphologie du Conte*. Ils offrent tous deux une « situation initiale, » en entrant immédiatement dans le vif du sujet par la présentation des héros. D'un côté, « il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple : c'est je crois pour cette raison qu'on le nommait Candide. » (p. 137)

En regard, François Laterrière, le cinquième fils d'Esdras Laterrière, du rang Trompe-Souris, à Saint Justin de Maskinongé, était de bonne race. (p. 74)²⁷

Candide, héros-victime au départ, est très vite transformé par les circonstances en héros-quêteur, ce que François est dès le début. Il y a également dans les deux cas existence d'un mandant en la personne du baron qui chasse Candide, et du curé qui envoie François coloniser le Farouest. Mais il serait aussi erroné que futile de pousser trop loin cette approche. Propp s'intéresse uniquement au conte merveilleux, dans lequel, dit-il, la question importante est de savoir *ce que* font les personnages. Leurs motivations sont tout à fait accessoires. Hélas! ni *Candide* ni « La vache morte du canyon » ne sont des contes merveilleux où le héros ayant vaincu le dragon vit heureux jusqu'à la fin de ses jours avec la belle princesse. Et pour Ferron et Voltaire, ce qui importe par-dessus tout ce n'est ni *ce que*, ni *comment*, ni même *qui*, mais *pourquoi*; car ils ont chacun un message à nous communiquer et ce sont les motivations des héros qui nous communiquent ces messages respectifs.

Y a-t-il un lien de parenté entre ces deux messages? Au premier abord on serait tenté d'en douter. En effet, on sait qu'en écrivant *Candide* Voltaire avait pour but de ridiculiser Leibnitz et sa doctrine de l'Optimisme. Or, on chercherait en vain dans « La vache morte du canyon » des allusions à une quelconque doctrine métaphysique. Cependant en se rappelant le leitmotiv de *Candide*, « tout est pour le mieux dans

le meilleur des mondes,» on s'aperçoit que « La vache morte du canyon » a aussi son leitmotiv, la fidélité aux ancêtres. Ce principe est posé dès la situation initiale, quand on nous dit que François « était de bonne race, » et revient très vite et avec insistance par la suite. Dès la deuxième page, François explique à son père pourquoi il veut se faire habitant :

Parce que vous l'êtes, parce que votre père l'était, parce qu'il ne faut pas laisser se perdre l'héritage des ancêtres. (p. 75)

A Calgary, avant même de savoir que Siméon Désilets est son oncle, François lui expose ses projets :

— Et tu veux te faire habitant dans le Farouest ?
— Oui, monsieur, habitant comme mon père, habitant comme mon grand-père, habitant comme tous les Laterrière, afin que ne se perde pas l'héritage des ancêtres. (p. 77)

Après son mariage, François refuse de partir pour le canyon s'il ne peut y emmener des vaches :

— Oui, mon oncle, les vaches. Je ne pourrai devenir habitant comme mon père, mon grand-père, comme tous les Laterrière et sauvegarder l'héritage des ancêtres si je n'ai pas au moins une vache dans mon canyon. (p. 80)

Or le devoir de fidélité aux ancêtres est lui aussi l'expression d'une doctrine, le Messianisme, sur laquelle a été fondée la théocratie québécoise. D'après cette doctrine, formulée par Edme Rameau de Saint-Père, les Canadiens français étaient un peuple élu auquel était dévolue la mission de préserver le règne de Dieu dans le Nouveau Monde face aux hordes anglo-saxonnes protestantes. Michel Brunet en a très clairement démontré le mécanisme :²⁸ placés par l'Histoire dans une situation inférieure, les Canadiens français ne pouvant ni échapper à cette situation ni l'accepter décrètent qu'il s'agit en fait d'une supériorité. Le catholicisme est considéré comme supérieur non seulement sur le plan religieux, mais sur le plan national et culturel. Pour le Canadien français confronté à un adversaire hérétique, conserver ses traditions c'est aussi lutter pour la vraie religion, et la mission de survivance prend des allures de croisade.

C'est le message transmis à Maria Chapdelaine par les voix :

... ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus... deviennent *des choses sacrées*...

Autour de nous *des étrangers sont venus qu'il nous plaît d'appeler des barbares*; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage.

C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés et vivre comme ils ont vécu...

Au pays de Québec, rien ne doit mourir et *rien ne doit changer*.²⁹

En comparant l'Optimisme et le Messianisme, il devient immédiatement apparent qu'en dépit de leurs connotations dynamiques, les deux doctrines ont un point commun : l'immobilisme. Pour Candide, tout est pour le mieux dans le meilleur des

mondes ; pour François, tout est pour le mieux dans la meilleure des provinces. D'où il découle manifestement que « rien ne doit changer. »

La paroisse québécoise a trouvé sa forme définitive au siècle dernier; depuis elle ne bouge plus ; elle se fige sur ses habitants comme une carapace ... (p. 97)

Donc, même si on est amené à quitter Thunder-ten-tronckh ou Saint-Justin-de-Maskinongé on n'aura de cesse qu'on ne les ait recréés ailleurs. Comme Candide continue à croire, longtemps après être parti du château, aux enseignements de Pangloss, de même François, figé dans les principes qu'on lui a toujours prêchés, ne peut envisager d'en abandonner la moindre parcelle. Toutefois, dans une nouvelle parodie, alors que la quête de Candide est symbolisée par une belle jeune fille, celle de François est symbolisée par une vache. C'est une vache et rien d'autre qui lui permettra de « sauvegarder l'héritage des ancêtres. » Le troupeau de buffles offert par son beau-père, la biche ou la chèvre suggérées par l'oncle Siméon, ne sauraient le satisfaire.

Dédaigneux et magnifique, il reste sourd à tout ce qui peut le distraire de sa mission ; bon sang ne saurait mentir ; comme tous les Canadiens il descend de Madeleine de Verchères ; c'est un héros ; seule lui importe la vache requise. (p. 81)

Si, après beaucoup d'hésitations, il finit par accepter une génisse, c'est que « la génisse après tout ne diffère de la vache que pour quelques mois, » (p. 81) n'impliquant ainsi qu'une entorse infinitésimale à ses principes.

La quête de Candide et François pour leur idéal est menée de façon étroitement parallèle.

Toutes les utopies sont d'accès difficile. Candide et Cacambo essayant d'atteindre Eldorado doivent faire face à mille dangers, mais « enfin ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. » (p. 175) Le canyon est protégé de la même manière, et François est confronté à la même situation quand après avoir quitté Calgary, il aperçoit une barrière montagnaise dans le lointain :

Les montagnes se rapprochèrent ...

— Le canyon, demanda-t-il, il n'est pas en haut, j'espère.

On lui indiqua, entre deux pics éblouissants, le col à franchir pour y parvenir. (p. 82)

L'utopie étant par définition coupée de la réalité, ne peut subsister qu'en vase clos. Le vieillard qui reçoit Candide et Cacambo au pays d'Eldorado loue la sagesse de la décision prise par les princes du pays :

... ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. (p. 178)

C'est de la même façon que la théocratie a enfermé délibérément le Québec dans les traditions destinées à lui conserver son innocence et sa soi-disant félicité, en érigeant des barrières étanches entre la province élue et l'influence corruptrice du reste du pays. La terre d'Esdras Laterrière, nous dit-on, « était bien clôturée. » (p. 76)

Ce qui fait que François, à la recherche de son idéal, n'a même pas besoin, comme Candide, de parcourir le monde entier car un Québécois est tout aussi à l'étranger, à tout autant de difficultés à s'affirmer ou à se réaliser au Canada anglais qu'au Paraguay ou à Surinam. Nous le voyons bien par un nouveau clin d'œil de Ferron à Voltaire, la réaction d'Esdras Laterrière apprenant que son fils veut partir pour le Farouest :

Esdras Laterrière n'a jamais entendu parler de ce pays-là; le Farouest ou la Patagonie c'est du même pour lui. (p. 76)

Hélas ! A la longue, on le sait, aucune utopie n'est viable, que ce soit par la folie des hommes ou la cruauté du destin. Candide et Cacambo s'étant lassés du pays d'Eldorado, « les deux heureux résolurent de ne plus l'être et de demander leur congé... » (p. 180) en dépit des conseils du roi que « quand on est passablement quelque part il faut y rester. » (p. 180) François a eu tant de mal à arriver chez lui que « (p)arvenu au canyon il se jura de n'en plus redescendre. » (p. 82) Il en sera pourtant chassé par la mort d'Eglantine.

Candide et François, rejetés dans le monde réel, devront traverser encore bien des épreuves, avant de se résoudre à brûler ce qu'ils avaient adoré. Mais pourtant, Candide constamment confronté à l'existence du mal sera bien obligé de rejeter la croyance en un monde harmonieux créé par un Dieu infiniment bon; François soumis à des désillusions répétées dans sa mission messianique finira par en admettre non seulement l'inutilité, mais encore la nocivité. Au cours de ce processus, Voltaire et Ferron désignent d'une même voix les mêmes coupables : les prêtres, l'Eglise, la religion, et attaquent en chœur les commodes croyances qui ont inculqué aux deux héros de paralyzantes attitudes.

On peut donc voir les ressemblances considérables et indiscutables qui existent entre les deux contes. Est-ce à dire qu'ils ne présentent pas de différences ? Loin de là. Et ces différences sont capitales.

Certes, Voltaire affirme et répète sa préoccupation avec l'existence du mal. Mais sans aller jusqu'à douter de sa sincérité, ou même plus, le qualifier d'inhumain comme l'ont fait Mme de Staël³⁰ ou André Bellessort,³¹ on ne peut s'empêcher de sentir en lui un certain détachement; on a l'impression que les maux qu'il dénonce restent toujours une expérience extérieure, un exercice intellectuel. Il en va tout autrement pour Ferron. Oui, il s'amuse en écrivant « La vache morte du canyon, » mais l'amusement n'est qu'en surface. L'auteur est au contraire viscéralement impliqué dans le message de son conte, car ce qui est en jeu pour lui n'est ni plus ni moins que la vie ou la mort de sa patrie québécoise.

Ceci est déjà apparent sur le simple plan de la satire verbale. Du haut de la royauté du français à son époque, Voltaire ridiculise, sans complexe et sans arrière-pensée, ce qu'il considère comme la barbarie de la langue allemande. Quand Ferron parle du Farouest, du Tchiffe, de la touristeroume, certes, il ridiculise l'anglais, mais en même temps ce maître du verbe³² reconnaît l'insidieuse pénétration de cette langue et la bâtardisation du français, en particulier dans les provinces de l'Ouest. Ceci est encore plus apparent si on compare « la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie » et « le Comité de la Survivance de l'Agonie Française en Amérique, » que vient visiter le curé de Saint-Justin « en tournée d'apostolat » (p. 94) pour féliciter les quelques

personnes qui parlent encore « frenchifrançâ. » (p. 94) Les deux appellations sont remarquablement semblables. Toutes deux incorporent des éléments parfaitement acceptables : des termes tels que métaphysico, théologo, cosmolo, sans être particulièrement élégants, peuvent très légitimement parsemer le jargon scientifique ou philosophique. De même le Canada et même tout le continent comporte un grand nombre de comités et d'organisations voués à la défense et illustration de la langue française en Amérique du Nord. Mais ainsi que « nigologie » détruit la crédibilité de la théorie de Pangloss, ainsi « Agonie » remet en question l'utilité de ces comités. Toutefois, dans le premier cas, la victime n'est qu'une obscure et éphémère théorie. Dans le second, ce qui est en jeu c'est la survivance du français qui en beaucoup d'endroits n'est plus que du « frenchifrançâ » agonisant.

Les différences entre les deux contes sont encore plus sensibles et plus importantes si nous envisageons le plan social.

L'Optimisme implique une façon de penser, et non une façon de vivre. Que Canide accepte ou non cette doctrine ne modifiera en rien son comportement. Par contre, quand François veut être fidèle à « l'héritage des ancêtres, » il subit le poids d'une propagande séculaire qui a profondément influé sur les destinées de son peuple, et affecté son mode de vie d'une manière fondamentale.

Une des composantes essentielles du messianisme était l'agriculturisme. Nostalgique reflet du paradis perdu par la faute originelle, la campagne a toujours représenté symboliquement la vie vertueuse par opposition à la vie dépravée des villes.

Au Québec, ce symbole sera pris littéralement. L'industrie et le commerce étant aux mains des Anglais protestants, seront présentés comme des voies à éviter à tout prix en faveur de l'agriculture. L'agriculturisme « analyse le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel qui s'inspire d'une conception statique de la société. »³³ On peut concevoir que l'agriculturisme ait été nécessaire en Nouvelle France quand il fallait défricher le territoire avant d'envisager toute autre entreprise. Cent ans, deux cents ans plus tard l'Eglise n'était plus justifiée en continuant à proclamer la supériorité de la vie agricole. Certes, en vivant replié sur lui-même dans la pureté de ses paroisses rurales, le peuple canadien français préservait ses vertus et sa foi, mais il se condamnait ainsi à une vie médiocre coupée de la réalité. Pendant que les Laterrière s'obstinaient à cultiver leur ferme, le Canada anglais s'industrialisait et s'enrichissait, se développant sans cesse. Parti de Saint-Justin pour trouver une nouvelle terre où implanter « l'héritage des ancêtres » il a fallu à François aller bien loin pour découvrir le Farouest suggéré par le curé.

A Toronto on lui avait dit qu'il était à Winnipeg ; à Winnipeg qu'il était à Régina : et voici qu'à Régina il apprend que ce pays est rendu à Calgary. La terre d'Esdras Laterrière n'avait jamais bougé d'un pouce... (p. 76)

En outre François a été victime d'une autre théorie prêchée par l'Eglise : à son natalisme traditionnel et obstiné, elle a ajouté au Québec la doctrine de la revanche des berceaux, encourageant les Canadiens français à avoir de trop nombreux enfants que la ferme paternelle ne pouvait nourrir. C'est la raison pour laquelle François a été obligé de quitter Saint-Justin.

Car il faisait partie de ce surplus humain dont la paroisse québécoise se débarrasse continuellement pour conserver sa face traditionnelle... (p. 98)

Mais de retour à Saint-Justin François s'aperçoit que tous les beaux principes qu'on lui avait inculqués sont hypocrites, et que la fortune permet tous les accommodements avec le ciel. Si *Candide* abonde en exemples de religieux et de prêtres sans scrupules dont le seul Dieu est le veau d'or, le curé de Saint-Justin ne le leur cède en rien et réarrange sans vergogne ses priorités en apercevant la grosse limousine noire dans laquelle François est arrivé :

Cependant je dois vous avouer que je n'ai pas accompli la mission que vous m'aviez confiée.

— Quelle mission ? Je ne m'en souviens pas.

— La mission d'être dans le Farouest un habitant comme mon père, mon grand-père, comme tous les Laterrière du comté de Maskinongé.

— Oublie ça, François, oublie ça ! Tu as gardé ta foi, tu as gardé ta langue et tu es riche : que peut-on exiger de plus ? (p. 97)

Or François est bien loin d'avoir gardé sa foi, et son français n'est plus que du « frenchifrançâ » ; mais l'argent arrange tout.

Une dernière et essentielle différence existe entre *Candide* et François. Le premier, en dépit de toutes ses épreuves, reste toujours lui-même, n'est jamais dépersonnalisé. Ce n'est pas le cas du deuxième qui, dès qu'il est obligé d'abandonner le mode de vie des ancêtres est assimilé par un monde anglo-saxon, John Bull. Au ranch, il a d'abord une profonde animosité pour les taureaux puisque, le dépossédant, « l'un d'eux l'avait chassé du Canyon, où était sa mission, où vivait Eglantine, où les ancêtres et ses enfants eussent concerté son bonheur. » (p. 93)

Sous le nom de Frank Laterreur, il fera un certain temps profession de tuer ses ennemis dans les rodéos.³⁴ Mais, privé de moyens, ce qui pourrait être un terrorisme libérateur ne peut survivre longtemps dans l'écrasant contexte nord-américain. Et peu à peu, inévitablement, la révolte s'éteint et François s'assimile : « Il était arrivé que le dénommé Frank Laterreur, à force de se mesurer à des taureaux, avait fini par leur ressembler. » (p. 96)

Sans avenir s'il reste au Québec, incapable de recréer ailleurs son utopie, menacé d'assimilation s'il s'aventure dans le Canada anglais, François Laterrière se heurte partout à l'échec. *Candide* finit par trouver dans sa métairie un coin où il peut jouir d'un bonheur acceptable. Mais pour le Québécois, il n'y a pas d'issue.

NOTES

1. Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada* (Montréal : Fides ; Les Publications de l'Université Laval, 1945).
2. *Ibid.*, tome 1, p. 42.
3. *Ibid.*, tome 1, p. 73.
4. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui* (Montréal : Editions Parti Pris, Collection Frères Chasseurs, 1978), p. 46.
5. *Ibid.*, p. 83.
6. Pierre L'Hérault, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire* (Montréal : P.U.M., 1980), p. 13.
7. Réjean Robidoux, « Vers le roman-poème d'aujourd'hui : *Cotnoir* » dans *Le roman canadien français du XX^e siècle* (Ottawa : Editions de l'Université d'Ottawa, 1966), pp. 237-245.
8. Guy J. A. Monette, « Introduction à l'œuvre de Jacques Ferron, » Association des Professeurs de Français des Universités et Collègues Canadiens, Fascicule n° 6, p. 4.
9. Jean-Pierre Boucher consacre à « La vache morte du canyon » une partie de son livre *Les « Contes » de Jacques Ferron* (Montréal : L'Aurore, 1974), pp. 91-99.
10. Cette place est même bien plus grande qu'il n'y paraît au premier abord, car aussi bien dans le cas de Voltaire que dans celui de Ferron on a souvent classé sous le nom de romans ce qu'il faudrait en réalité appeler contes. C'est ainsi que les recueils contenant *Candide* portent la plupart du temps le titre global de *Romans* ou *Romans et Contes*. De même Jean Marcel nous dit : « Toute l'oeuvre de Ferron peut être logée à l'enseigne du conte, en dépit des rubriques « romans » et « théâtre » sous lesquelles les éditeurs ont fait paraître plusieurs de ses écrits. *Cotnoir*, *La nuit*, *Papa Boss* et *La charrette* qu'on se plaît à appeler les « romans » de Ferron sont en fait, de l'aveu même de l'auteur, des contes un peu plus longs que les autres. » *op. cit.*, p. 53.
11. C'est le baron de Gleichen qui attribue ces paroles à Voltaire d'après le livre de Lucien Perey et Gaston Maugras, *La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (Paris : Calman-Lévy, 1892), p. 61.
12. Voltaire, « Le taureau blanc » dans *Romans et Contes* (Paris : Garnier, 1960), p. 594.
13. Jean Marcel, *op. cit.*, p. 22.
14. Voltaire, *Œuvres complètes*, T.1, p. 240-241.
15. Gustave Lanson, *L'art de la prose* (Paris : Librairie des Annales, 1908), p. 155.
16. R. A. Sayce, *Style in French prose* (Oxford : Clarendon Press, 1953), p. 118.
17. Ralph Sarkonak. Dissertation inédite sans titre sur l'ironie voltairienne dans les contes (Université de Toronto), p. 6.
18. Voltaire, *Candide* dans *Romans et Contes* (Paris : Garnier 1960), p. 169. Toutes les autres références seront à cette édition.
19. Jacques Ferron, « La vache morte du canyon » dans *Contes* (Montréal : Collection L'Arbre, HMH, 1968), p. 80. Toutes les autres références seront à cette édition.
20. On se rappellera la délicate nouvelle de Somerset Maugham, « The creative impulse » dans laquelle il met en scène une femme de lettres qui a acquis la notoriété grâce à sa maîtrise dans l'utilisation du point virgule.
21. En outre on peut voir une intention satirique dans le « petit nègre » que Ferron met dans la bouche du Tchiffe (« si toi te sentir capable de souler moi »). En raison de l'absence de pronoms distincts toniques et atones, et le pronom objet étant toujours placé après le verbe, l'anglais traduit littéralement en français rappelle souvent le « petit nègre. » (She kissed me — elle a embrassé moi.)
22. W. H. Barber, *Voltaire : Candide* (London : Edward Arnold Ltd., 1960), p. 14.
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*, p. 16.
25. Cité par Lester G. Crocker dans son édition de *Candide* (University of London Press), p. 10.
26. On peut aussi voir dans ce passage une satire des familles nombreuses québécoises : on a des parents partout.

27. On remarquera que Ferron nous en apprend autant et même plus sur le héros en une seule phrase que Voltaire en un paragraphe : le nom du personnage est doublement symbolique ; le prénom du père et le lieu de résidence situent immédiatement le conte au Québec ; François est le cinquième fils, à quoi on est en droit d'ajouter les filles qui ont dû « arrondir la douzaine » comme dans toute bonne famille québécoise ; enfin il est « de bonne face, » élément quintessenciel pour la suite du conte.

28. Michel Brunet, « Trois composantes de la pensée canadienne française : L'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme » dans *Ecrits du Canada français*, n° 3, pp. 31-117.

29. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine* (Paris : Livre de poche, Bernard Grasset, 1954), p. 141.

30. « Voltaire sentait si bien l'influence que les systèmes métaphysiques exercent sur la tendance générale des esprits, que c'est pour combattre Leibnitz qu'il a composé *Candide*. Il prit une humeur singulière contre les opinions philosophiques qui relèvent la dignité de l'homme ; et il fit *Candide*, cet ouvrage d'une gaieté infernale : car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances, et riant comme un démon des misères de cette espèce humaine, avec laquelle il n'a rien de commun. » Mme de Staël-Holstein, *Œuvres complètes* (Paris : Didot, 1844), T.2, p. 176.

31. « Mais ce qu'on ne peut pas attendre de lui, ce qui ne dépend d'aucun art, c'est l'émotion du cœur... Quoi, tous ces maux, toutes ces injustices, et pas un instant de tristesse, pas un mouvement de pitié ! Toujours la raillerie ! Toujours le sarcasme ! André Bellessort, *Essai sur Voltaire* (Paris : Perrin, 1925), pp. 271-272.

Plus loin Bellessort mentionne « le cruel rire de *Candide*. » (p. 336)

32. Il est intéressant de noter que dans la controverse joual/français standard, cet ami du peuple, cet homme de gauche, ce nationaliste passionné prend parti sans équivoque : « Le joual, ça ne s'écrit pas » déclare-t-il dans *Le Devoir* du samedi 30 octobre 1965, p. 17.

D'autre part Jean Marcel nous expose longuement les vues de Ferron à ce sujet dans *Jacques Ferron malgré lui*. Nous citerons que quelques lignes particulièrement significatives : « Le joual, en effet, c'est beaucoup plus qu'une langue défigurée, c'est la décomposition de l'intelligence verbale même... Sous prétexte de rejoindre le peuple, comme on dit, on l'atteint. Ce n'est plus l'homme qui joue avec les mots, ce sont les mots qui se jouent de l'homme... Il n'a jamais senti le besoin de folkloriser l'écriture pour "faire québécois." » pp. 85-86.

33. Michel Brunet, *op. cit.*

34. Notons que le premier taureau qu'il tue est un *taureau blanc*.

LITTÉRATURE FÉMININE, LITTÉRATURE FÉMINISTE DANS LE QUÉBEC CONTEMPORAIN. RUPTURES ET CONTINUITÉ.

par **Florence LAUTREDOUX**

(E.N.S. de Sèvres)

Le mouvement féministe au Québec essaie de récupérer à son profit l'héritage littéraire féminin en établissant un lien de filiation entre le féminisme et les œuvres écrites par des femmes, au risque de falsifier l'histoire et de dénaturer les œuvres écrites par des femmes avant le féminisme.

Quebec's feminist movement is trying to turn the literary heritage of women writers to its own advantage by establishing a direct link between feminism and the works written by women : but in so doing, the movement runs the risk of distorting history and of placing the works written by women before the advent of feminism in a false light.

Militante, non militante : la littérature québécoise féminine semble installée dans un antagonisme, révélateur du clivage profond de la société où elle s'inscrit. Deux courants, en effet, s'y opposent résolument : une littérature féminine neutre, sans préoccupations idéologiques ou velléités émancipatrices, servie par des écrivains comme Anne Hébert, Gabrielle Roy ou Marie-Claire Blais, et une littérature féministe, engagée tout entière dans le combat idéologique.

« La Châtelaine » ou « La Vie En Rose : »¹ il n'y aurait, semble-t-il, pas d'alternative entre le maintien d'une vision traditionnelle de la femme et l'avènement d'une « féminitude » autre, aux pulsions parfois agressivement FLR² (Féministes Lesbien-nes Radicales). Ce parti de la rupture serait ainsi servi par des intellectuelles comme Nicole Brossard ou Louki Bersianik, poursuivant par leur recherche théorique la définition d'un mode d'écriture et de création propre aux femmes.

Or, en marge de cet antagonisme souvent trop réducteur, certains écrivains ont esquissé une voie nouvelle, aussi distincte du féminisme timoré que de l'intransigeance doctrinaire ; il s'agirait, en effet, d'établir une continuité dans la culture des femmes, de se situer dans le prolongement d'un mouvement féministe que l'on n'hésiterait pas à faire remonter à la nuit des temps. L'importance stratégique de cette nouvelle voie se déduit sans peine : tout en prêtant des fondements et des antécédents à une littérature de femmes, d'expression encore récente, elle assure la force du mouvement féministe tout entier, doté désormais d'une histoire, voire d'une pré-histoire.

Afin d'étudier de plus près les caractères de ce néo-féminisme, nous allons ainsi nous intéresser à l'une de ses pionnières, Jovette Marchessault, dont l'œuvre connaît une grande célébrité au Québec ; celle-ci ne provient pas en effet d'une conscience intellectuelle mais d'une personnalité d'autodidacte, en contact avec l'existence quotidienne des femmes québécoises. Elle offre donc un témoignage, en prise sur une

certaine réalité féminine, et esquisse les règles de ce néo-féminisme que l'on pourrait définir à partir de son postulat de base ; la synthèse entre rupture et continuité.

Or, à supposer que cette synthèse soit viable, offre-t-elle vraiment des perspectives de futur à cette nouvelle culture féministe ?

L'œuvre de Jovette Marchessault, au premier abord, s'insère dans les mouvements intellectuels qui agitent le Québec contemporain en s'attachant à promouvoir une culture féministe spécifique. Archétypes, transgressions ou clichés, son œuvre ne néglige en effet aucun des aspects caractéristiques du mouvement. Elle fait abondamment usage d'innovations linguistiques entrées dans une langue que d'aucuns n'hésitent pas à surnommer « logos féminin. »

Sur le plan formel, tout d'abord, elle réalise une « féminisation grammaticale » qui conserve des mots ou des racines de mots masculins :

— en les modifiant par l'adjonction d'un signe féminisant comme la finale en « e » (dragonne, quelqu'une, l'auteure) ;³

— ou en ne les modifiant pas : le signe féminin n'est plus décelable dans le mot lui-même, mais apparaît autour du mot devenu féminin à travers des adjectifs, des pronoms ou des articles à valeur d'indice (une mammoth, sa bouddha, l'original légère).³

Sur le plan sémantique, ensuite, ce sont des notions entières qui se voient féminisées : des entités sémantiques, des lieux communs ou des expressions de signe masculin sont transposées dans un univers féminin. Ainsi l'expression « la fine limière » rappelle-t-elle « un fin limier, » « chiennes écrasées, » « chiens écrasés » et « j'ai une faim de louve, » « j'ai une faim de loup. »

Il ne convient pas ici d'entamer une discussion sur la nécessité, la valeur esthétique ou même seulement polémique de ces procédés ; nous nous bornons à cerner à travers une œuvre significative les aspects d'une effervescence linguistique qui concerne tous les domaines de l'expression verbale au Québec. Remarquons seulement que ces recherches visant à créer un outil linguistique propre à une littérature de femmes, traduisent un souci d'homogénéité entre la forme et le contenu, préoccupation finalement très classique !

Mais cette marginalisation s'avère loin de se limiter au domaine linguistique : imaginaire, symbolisme religieux, mythologie, thématique, elle n'hésite pas à ébranler ces éléments essentiels à toute culture. Car à l'instar de ses consœurs, Jovette Marchessault entend bouleverser les archétypes traditionnels en leur substituant un symbolisme original, créateur d'un authentique univers de sens féminin ; cet espace imaginaire réunit dans une perspective totalisante différents systèmes symboliques s'articulant suivant trois axes : la Nature, le Cosmos, et le Fantôme.

Du côté de la Nature, un grand rôle est attribué à des animaux comme l'oiseau (avec ses connotations de pureté, d'envol au-delà des limites, pour symboliser la révolte féministe), la jument et la vache (en raison de leur parenté plus ou moins étroite avec un symbolisme lunaire, donc féminin), ou même à des créatures traditionnellement maléfiques considérées sous un angle positif en raison de leur féminité : chi-mères, gorgones, dragonnes...

Et le caractère hétéroclite et parfois subversif de ce bestiaire traduit la recherche d'une essence féminine, diffuse dans l'univers entier : « Peut-être qu'on touche enfin, avec nos lèvres, avec nos mots, toutes les anciennes saisons du corps, dans ses robes de peau, de poils, de plumes et d'écaillés. »³

Entreprise à valeur exploratoire, certes, inaugurale, sans doute, mais surtout stratégique.

Stratégique aussi, que ce recours au Cosmos qui apparaît dans le titre même de la pièce : *La Saga des Poules Mouillées*. La mention de la poule, de l'œuf, leur réunion finale dans « la poule aux œufs d'or, » soulignent la richesse à la fois spirituelle et cosmique d'un imaginaire féminin chargé de pouvoirs surnaturels et magiques.

Cette perspective cosmique n'ignore pas non plus les quatre éléments fondamentaux, envisagés selon la tradition (ainsi l'eau rappelle-t-elle la fécondation et une certaine fertilité féminine), ou bien adaptés à une symbolique féministe : ainsi, la Terre incarne, bien sûr, l'essence féminine fécondante, mais à l'opposé de la vision traditionnelle héritée du Taoïsme, elle n'est plus assimilée au Yang de la passivité et des profondeurs. Jovette Marchessault n'envisage plus ses germinations secrètes, obscures, mais s'intéresse à sa surface, à l'horizontalité des plaines ou les hauteurs des montagnes ; elle prend donc un visage actif et dynamique, apte à symboliser l'essor libérateur du mouvement féministe.

Enfin, l'on rencontre, chez cet écrivain, une véritable écriture du fantasme, présente chez d'autres écrivains féministes et tout à fait révélatrice de leurs inquiétudes et de leurs espoirs. Parmi les thèmes les plus courants de cet univers fantasmatique, l'on peut citer l'angoisse du gouffre et surtout le thème du sang qui connaît une valorisation particulière chez ces écrivains : incarnation de la richesse féminine ; le sang, défini exclusivement en relation avec l'élément féminin (soulignons ici combien l'événement menstruel inspire les féministes) concentre en lui une spiritualité atemporelle que souligne un personnage :

« Notre sang contient tout : la conscience, la mémoire. »³

Les thèses génétiques à l'appui de cette affirmation se déduisent sans peine et expliquent l'attrait exercé auprès des féministes par les thèmes de la cognation ou parenté par les femmes.

Ainsi, en créant ce « logos féminin » par une féminisation polémique, voire politique du langage, en esquissant cet univers imaginaire féminin, l'œuvre de Jovette Marchessault s'installe en rupture avec la littérature féminine traditionnelle et reproduit l'idéologie dominante du mouvement féministe au Québec.

Il est toutefois apparu à Jovette Marchessault et à ses consœurs qu'une culture féministe aussi jeune ne pouvait survivre en se coupant de ses bases, en renonçant à son histoire littéraire, à un patrimoine riche et novateur à sa manière : ainsi, Laure Conan fut au 19^e siècle la première femme romancière, une authentique pionnière !

A ce dilemme le féminisme répond par son idéologie favorite, celle de la continuité : continuité entre le « féminin » et le « féministe, » création d'une sorte d'éternité du féminisme.

Et cette éternité ne saurait s'établir sans un traitement spécifique de l'histoire littéraire, qui, en raison de son originalité parfois radicale, mérite une étude plus précise.

Considérons par exemple *La Saga des Poules Mouillées*. Quatre femmes écrivains y sont présentées, selon divers aspects de leur personnalité. Germaine Guèvremont, mère méritante et comblée dans la réalité, symbolise dans la pièce la fécondité, tandis qu'Anne Hébert, à l'écriture anorexique, hantée par le fantasme du vide (que l'on songe à l'un des poèmes du recueil *Le Tombeau des Rois* « La Fille Maigre »⁴) apparaît comme un personnage cérébral et désincarné.

Jusqu'ici, rien à redire : l'histoire littéraire de même que les enquêtes biographiques y trouvent leur compte ; de plus les citations diverses empruntées à ces écrivains par Jovette Marchessault, qui joue avec un patrimoine littéraire dont elle est profondément pénétrée, s'insèrent parfaitement dans la trame poétique de la pièce.

Qu'ira donc critiquer l'avocat du Diable ? Une vision personnelle, un désir d'associer ces œuvres d'époques différentes au mouvement féministe contemporain, les tentations d'une déviation sociologisante, bref, une tentative de récupération littéraire dont on pourrait interroger la légitimité.

Ainsi, choisissons parmi les écrivains représentés, Laure Conan, qui offre un exemple de distorsion flagrante au regard de l'histoire littéraire. Certes, cette dernière est considérée avec justesse comme le premier écrivain québécois féminin, la première femme de lettres ayant osé échapper aux ratiocinations religieuses de couvent, aux hagiographies et aux ouvrages d'édification morale auxquels se consacraient les écrivains de son époque.

Que, pour toutes ces raisons Jovette Marchessault lui attribue un rôle de précurseur littéraire, de figure tutélaire de la littérature féminine, soit. Mais qu'elle en dresse un portrait de militante féministe, l'œuvre de Laure Conan s'en accommode fort mal : citons pour mémoire l'insignifiante Gisèle, éprise de Charles, le hardi missionnaire de « A l'œuvre et à l'épreuve, »⁵ ou la dévouée Elizabeth, s'inclinant avec tant de bonne volonté devant Lambert Closse le héros martyr de « L'Oublié, »⁶ et nous voyons se dégager une authentique typologie de l'abnégation féminine, étrangère à toute tentation féministe.

Et puis comment ne pas avoir en mémoire *Si les Canadiennes le voulaient*,⁷ ce panégyrique d'un Canada idéal, symbole de foi et de patriotisme, où la femme se voit consacrée à la préservation passive des traditions religieuses et domestiques !

Conservatrice, attachée à la perpétuation des idéologies de son époque, Laure Conan, par sa personnalité et son œuvre, dément le personnage de « passionaria féministe » que dresse d'elle Jovette Marchessault.

Cette dernière doit donc assumer la responsabilité d'une vision personnelle, parfaitement acceptable dans sa subjectivité si elle ne présentait pas le risque de l'anachronisme, voire de l'infidélité à l'histoire littéraire.

Ce traitement particulier de la temporalité, qui détache de leur contexte historique des écrivains et leur attribue des structures de pensée et des préoccupations contemporaines, permet, certes, de les ajuster à la modernité en poussant parfois

à leur limite certaines de leurs idées ; il se justifie plus aisément dans le cas d'écrivains déjà en marge de leur époque (comme Simone de Beauvoir ou Violette Leduc, présentées suivant le même procédé dans une pièce postérieure de Jovette Marchessault, *La Terre est trop courte, Violette Leduc*⁸). Mais Laure Conan, Germaine Guèvremont ?

Les difficultés que nous soulevons ici s'avèrent cruciales, car elles concernent un projet de légitimation essentiel au féminisme québécois : la création d'une histoire de la culture féminine. En clair, il s'agirait d'établir une continuité créatrice, une grande famille de l'esprit féminin à travers les siècles qui les engloberait toutes : « Nous allons toutes les rencontrer : Marie Morin, née en Canada, Aliénor d'Aquitaine, Flora Tristan, Dame Murasaki Shikibu, (...), Gertrude Stein, Madeleine de Vachères, Nathalie Barney, George Sand, Marguerite de Navarre... » s'écrie l'un des personnages de la pièce.

Il ne nous appartient pas d'évaluer la légitimité d'une telle filiation ; soulignons seulement qu'elle constitue un thème essentiel de l'œuvre de Jovette Marchessault (sa pièce suivante *La Terre est trop courte, Violette Leduc*, reprend le même procédé, en l'étendant — tolérance remarquable — à un homme, Maurice Sachs... mais il est vrai qu'il est homosexuel !) et, plus généralement, l'idéologie dominante du mouvement féministe contemporain.

Cette récupération idéologique d'un héritage littéraire féminin appartient donc à la stratégie de ce mouvement, qui assure ainsi son fondement historique, tout en réalisant une synthèse entre la rupture (linguistique, symbolique, thématique) et la continuité d'une culture spécifiquement féminine.

Or cette idéologie doit prendre conscience des dangers qu'elle comporte : infidélité à l'histoire littéraire et tentations d'un assimilationnisme mensonger. Qu'elle n'oublie pas, non plus, que le passé, la réécriture de l'histoire ne suffisent pas à prêter une dimension historique à un mouvement ; celle-ci s'acquiert par la création d'œuvres originales, différentes, par un élan vers l'avenir, et non un retour peureux sur son passé. Que le féminisme cesse, enfin, de se complaire dans ces triturations obscures, dignes d'un alchimiste, ce mystérieux passage du « féminin » au « féministe. » Qu'il soit féministe, serait-on tenté de dire, et sa légitimité historique lui viendra comme par surcroît !

NOTES

¹ *La Châtelaine* : fondée en 1960, mensuelle, d'intérêt général, cette revue destinée à la femme, comporte quelques chroniques culturelles (littératures, spectacles), et surtout d'abondantes sections « vie pratique » : mode, décoration, loisirs. Conservant une vision traditionnelle de la féminité, une perspective essentiellement québécoise, elle touche un large public et est considérée comme la revue féminine du Québec.

La Vie en Rose : fondée en 1980, mensuelle depuis 1984, cette revue féministe, délibérément non conformiste, a choisi d'échapper à l'étroite perspective nationaliste et aux clichés de la presse féminine ; commentant avec humour la vie culturelle, sociale et politique au Québec et à l'étranger, elle touche un public jeune, d'avant-garde, et — malgré ses efforts de démocratisation et de plus large diffusion au Québec — s'adresse surtout à l'élite culturelle montréalaise.

² FLR : cette abréviation (Féministe Lesbienne Radicale), fort semblable à un slogan, qualifie une profession de foi tout aussi sexuelle qu'idéologique. Elle est revendiquée par les extrémistes du mouvement féministe qui concentrent dans ce programme en trois points l'essentiel de leurs exigences.

³ « La Saga des Poules Mouillées », théâtre (Montréal : Editions de la Pleine Lune, 1981), 177 p.

⁴ Anne Hébert, *Poèmes* (Paris : Seuil, 1960), 105 p.

⁵ Laure Conan, *A l'œuvre et à l'Épreuve* (Québec : Darveau, 1891).

⁶ Laure Conan, *L'Oublié* (Montréal : Beauchemin, 1936), 123 p.

⁷ Laure Conan, *Si les Canadiennes le voulaient* (Québec : Darveau, 1886), 59 p.

⁸ Jovette Marchessault, *La Terre est trop courte, Violette Leduc* (Montréal : Editions de la Pleine Lune, 1982), 151 p.

ROSEMARY FOR REMEMBRANCE, A SMALL MEMORIAL FOR LILY DOUGALL

par Simone VAUTHIER
Université de Strasbourg II

Étude de la « mise en abyme » dans un court roman de Lily Dougall écrit à la fin du XIX^e siècle. Tout en étant de forme traditionnelle, *Rosemary* constitue un véritable métarécit, une réflexion — au sens spéculaire du terme — du récit sur lui-même et sur l'acte de narration.

A study of the « mise en abyme » in a short novel written by Lily Dougall at the end of the 19th century. *Rosemary*, while being traditional in form, is metafiction, that is to say a self-reflective mirroring of the narrative and of the narrating act.

Hitherto rather neglected by Canadian scholars in search of a usable past, Lily Dougall (1858-1929) has been resurrected with a vengeance by John Moss who ends his analysis of *What Necessity Knows* (1893) with this encomium of the novelist :

She is an excellent, if somewhat prolix prose stylist, a writer of fire and compassion, of great intelligence and imagination. She is filled with affection and concern for her subject matter; she is a reformer and entertainer, a thinking Christian, a feminist, a radical, a Canadian nationalist, an artist of the first rank. She should be read.¹

I have not had the possibility of reading enough into Lily Dougall's fiction to evaluate the fairly large claims which John Moss makes for her. On the strength of what I have read, I wonder whether his zeal is not a bit excessive and may not eventually risk doing Dougall a disservice. I would say that regarding her as "an artist of the first rank" is an overstatement, unless one grants that there are writers *hors concours*, too great to be ranked. Nevertheless I would agree that she should be read by those interested in the development of Canadian fiction and of women's literature² and I will even go further and argue that her novella *Rosemary for Remembrance, A Girl's Portrait*,³ not only evokes a little corner of Anglo-Quebec with considerable narrative skill but also evinces a good deal of concern for problems of storytelling. Clearly, Lily Dougall is aware of various narrative conventions which were prevalent in the fiction of her time and sets out to play with and against them.⁴

Thus *Rosemary* begins, conventionally enough, with the introductory statement of an old bookdealer, Christian Yuill, who tells how he came into possession of the story which he is going "to give [us] now" (p. 362). The tied and sealed manuscript he found among the papers and books of a deceased painter, Richard Hall, long after he had purchased them from the man's widow. This time-honoured device serves here its customary functions : it enhances the temporal distance between the embed-

ded story and the receiver of the outer story, all the more so since the inner, meta-diegetic narrator writes his account of himself “when he was young” (p. 363); it authenticates the metanarrative through the caution of an uninvolved person, an old man with a life-time dedication to works of writing; finally, the frame, announcing briefly the content of the manuscript, directs the extradiegetic narratee’s (and our) response to the document :

[T]here is nothing in it of much interest except to those who believe that reality, wherever we find it, is part of the poem the Creator has written for us [...] Let us have some reverence, then, for this man’s account of himself (p.363).

In fact, Yuill’s preface becomes an epitaph when it concludes :

He was, it is true, a dull, pedantic, unchivalrous fellow : but he had his hopes and regrets, and he is dead : we, too, shall make our mistakes ; we, too, must die (p. 363).

Like all tombstone inscriptions, this is addressed to the reader.

On the whole, then, the frame is a rhetoric gesture which “naturalizes” the inner story, inviting us to consider it as an autobiographical relation. To that extent, it is self-effacing. Jaded readers that we are, we may at first not pay too much attention to a traditional opening bid. It is only when we have finished *Rosemary* that retrospectively the frame appears in a new light.

By then, of course, we have also been made aware of the novella’s *freshness*. Much of that freshness comes from the way the narrative creates anticipations which it never quite fulfills, or which it displaces. To begin with, the narrator-protagonist’s artistic status links him to other fictional artists, including Canadian ones. As Carrie MacMillan has shown, the figure of the artist comes into his/her own in the Canadian fiction of the late nineteenth century :⁵ in some novels, s/he is regarded negatively as “being bohemian and degenerate, a not surprising attitude in a period when vigorous morality, religion and nation-building obsessed the middle class ;” or, in the works of which Carrie MacMillan writes, s/he is presented as having not only imagination but “moral and spiritual vitality,” “qualities fostered by the emergent nation” and the problem of his/her relationship to his/her native soil and culture are emphasized.⁶ In *Rosemary*, Richard Hall — who, incidentally, cannot represent Canadian painters, since he is a Britisher — errs, if anything, on the side of dull respectability and displays more of practical sense and prudence than imagination and sensibility. In the thematic deployment of the novella, he embodies the values of humorless virtue and Victorian stolidity, while Annabel, the heroine of the tale, incarnates a lightness of spirit and an imaginativeness that make her truly creative. Although he does not fit the usual image, negative or positive, of the artist, we are, nevertheless, prepared to accept him as a painter, because he is occasionally susceptible to the atmosphere of a place and an hour, perceives little scenes as tableaux, and intersperses his narrative with sketches and vignettes.⁷

The scene of the action which he narrates is the country “near St. Luc on the Richelieu River,” an area peopled with French Canadian farmers and a few English Canadian families, such as that of Mr. Thorold, the uncle whom the I-narrator has come to visit. Again the choice of such a referential setting is not exactly original.

The French-Canadian scene was widely used by Canadian writers from 1890 to 1915 but mostly in "volumes of historical romances, of local colour stories and of tales and legends."⁸ *Rosemary*, however, does not exploit the historical or legendary past, does not reduce it to a background for romance. Nor can it be said to belong to the category of "the local colour story" insofar as it does not "picture the local scene for the sake of its own interest."⁹ No unusual customs are featured and if the French Canadians are presented as somewhat rough, they are never quaint or uncouth. "A fine set of men these brothers were," says the narrator, "with their French shaven faces and well-set figures. Honesty and peace were written on each countenance." (p. 394) The brief description brings out their difference without overstressing it.¹⁰ Only Old Man Bossé, a miser and an eccentric, stands out a little as a more picturesque figure; but since he is the scapegoat of his fellow villagers, he must needs be different. As for his stepson, Gabriel Desbarrat, the closest thing to a villain in the novella, he may be ready to get possession of what he considers his inheritance by fair means or foul; yet having lived for a long time in New York City where he finally returns, he can hardly be regarded as a typical French Canadian peasant. Though the tone of the story is bucolic, darker passions move the people of the village and they are a little too prompt to take justice into their own hands but this can hardly be called a touch of Quebecois local colour: lynch law is, after all, a fairly widespread North American phenomenon. So Mr. Thorold can explain to his Scottish nephew "the nature of lynch law and the possibility of its being used in this case" in a "cold indifferent way," while his son is, for his part, eager to join his French Canadian neighbours in the lynching expedition against Old Bossé. (pp. 378-379) Nor does the narrator unduly emphasize the distinctiveness of the landscape: "For the rest, it was, as Annabel had said," a level, pleasant farming country, "where grain in all shades of delicate green leisurely around us, squared in fields like a large patchwork spread to cover the brown earth..." (p. 386) Nothing very exotic about this gentle pastoral scenery.

Yet, for all the lack of heightening in the local colour, the scene in *Rosemary* is distinctively Canadian. Now and then, the narrator sketches a landscape that is more typical:

As we were rowing, the sun had been setting [...] It left a ruddy band half encircling the earth and warm shadows gathered everywhere upon the landscape. On either side of the level banks we saw the peaceful farm-lands stretching back, and beyond was the Canadian forest, with its sky-line broken, as it always is, by the sharp spikes of giant pinetrees lifted here and there above the rest. (pp. 405-406)

Or he describes the old *Seigneur's* mansion in which the Thorolds live; though the house is of great "luxury and elegance," traces of the more violent pioneering past can be seen on the estate:

Part of the old wall around our grounds dated back to the time of Indian warfare; it was rough stone overgrown with moss and lichen. At the gate there was a small chamber built in, with tiny windows on the road, like a sort of rude turret. It had evidently been constructed for purposes of defence, but was now used by the gardeners to keep their tools in (pp. 414-15).

More importantly the social atmosphere conveyed is unmistakably Canadian. *Rose-*

mary suggests, even if it does fully flesh out, the theme of “two solitudes.” Though Mrs. Thorold is descended from the old French *seigneurs*, the family belong to the English upper middle class and have no social contact with the French farmers. Mr. Thorold “evidently knew little and cared less about the affairs of his humbler neighbours” (p. 378) — an attitude which his son regrets. (p. 380) They only frequent other English families, dull as Annabel, the Thorold niece, finds them. In short the setting, physical and social, gives an impression of quiet authenticity but always remains subservient to the plot and the characterization which it serves to anchor in a believable reality.¹¹

The freshness of the novella also originates to a great extent in its treatment of man-and-maid. For one thing, the narrator-protagonist, a gentleman of independent means and an artist who has “already attained to some professional success,” believes that it is his “duty” to marry (.p 364). He has very definite ideas of what a wife ought to be, namely “religious, truthful, prudent and affectionate;” he desires neither fortune nor beauty since he would like his wife to be “indebted to [him] alone for those circumstances which make life most desirable.” (p. 365) When he accepts his uncle’s invitation, he already knows about Mrs. Thorold’s orphan niece and dreams that he will find in her the ideal he has hitherto sought in vain. As he pictures her in his mind, the little Canadian girl’s “educational acquirements must have been of the simplest kind.” (p. 367) In his eyes this is an advantage for “it would be a great pleasure to me to teach her unsophisticated mind and explain to her *all that she required to know.*” (*ibid.*, emphasis mine)

The love story, announced in the title “Rosemary for Remembrance,” begins rather unpromisingly. After we read the narrator’s smug exposition of his wishes and “purpose,” we imagine several ways in which life — and the author — can thwart him: the rational, sensible man might fall head over heels in love with a girl of a very different type and forget all about his earlier requirements; or the girl might turn out to be his dream of a woman but be in love with some other man. (If the girl and the events were just what he expects there would be of course no need for a man of his cast of mind to tell the story.) But, once more, the novella manages to frustrate our expectations even as it fills them.

Annabel displays many qualities that are attractive to Richard Hall: grey-eyed and charming, she devotedly takes care of her ailing aunt, supervises the household, keeps an eye on her seventeen-year-old cousin, Ernest, who might get into scrapes, and is generally the life of the family circle. Such qualities, however, do not blind Hall. He is aware that Annabel has “great fault.” She changes his arrangements for the portrait which he is to paint of Mrs. Thorold and he does not feel the better pleased with her for realizing that “her idea of the portrait, although some alterations were absolutely necessary, was on the whole very well conceived.” (p. 389) But the greatest of her faults, in the opinion of Hall, is what he calls her “untruthfulness:” “When she spoke it was impossible to know whether what she said was true or not.” (p.310) Likewise, the innocence of her behaviour is, he feels certain, “feigned.” The problem of truth, which the characters even discuss among themselves, is one of the story’s major themes and I shall come back to it later. To go on with the list of Annabel’s failings, “her ideas upon religion also were indefinite and somewhat frivolous [...] there was a lightness in the way she spoke about sacred things which was hardly becoming.” (p. 392)

In spite of her foibles, Richard Hall yields to the charm of Annabel and faithful to his principles and his wishes, he hopes to correct her :

I could not help feeling pained to see so sweet a disposition marred by the results of neglect and ill-training. After some thought I decided that I would venture to show my regard for her more openly, and try, by drawing her into sympathy with myself, to influence her for good. (pp. 392-393)

But although they become good friends and have several discussions on the subject of religion, or truth, or Annabel's character, the protagonist's many attempts to educate the girl all fail. She stands her ground in their talks, does not modify her behaviour, and even makes public fun of him and of his "lectures." Our would-be Pygmalion has not found his Galatea. As the Summer goes on, he becomes fonder and fonder of Annabel but also more afraid : "I had caught a glimpse of latent passion of a strong sort in the heart of the girl I loved, and I felt bewildered, like a man who, walking in a pleasant land, feels the rumble of volcanic surges beneath his feet." (p. 429) Notwithstanding this revealing fear, he thinks again of asking her to be his wife but never brings himself to propose :

It is hard for me to explain why I did not. She was a girl of earnest thought and heavenly desires. I admire thought in a woman, and I admired Annabel; but for a wife I should be content with a more ordinary mind, perhaps even with more humble aspirations. No man wishes to be constantly surprised by his wife's theories, or to feel that at any moment he may become the victim of her love of fun. (p. 436)

Thus the wiser narrator. The protagonist almost up to the end of his stay might still propose even though he has given up the idea of reforming Annabel but he still requires something from her as a preliminary to offering himself :

If I could have had proof that she loved me, I should have married her; but it was as hard to bring Annabel's feeling to the test as it is to catch a butterfly. As often as I tried to lead her to show me her heart, her light wit would flash from that subject to some other.

While he has never declared himself (only the narrator admits he loved the girl), he would like her to show her feelings. Every reader of 19th century fiction knows that this is very strange behaviour. In novels at least, propriety rests on priority; men must speak before women may decently bare their hearts. The transgression of such narrative (referential ?) conventions, which is a measure of *Rosemary's* novel approach to the love-story, is also one of the oblique ways in which the narration suggests more than the narrator knows. Richard Hall wants a wife to whom he shall feel superior and who shall acknowledge his superiority — thus betraying his own insecurity. At one point, he is almost ready to ignore Annabel's faults, but cannot accept her autonomy. In a comment that is perhaps more revealing than he is aware of, he admits :

If I had been certain that by making a declaration of love I could have caused her to stand there abashed before me with eyes cast down, I think that I would have risked my life's happiness to have had the power at that moment to put her to confusion : but I felt impotent to touch her perfect self-command. (p.442)

The link between "love and power, a concept of love as power over the other is here clearly expressed as well as the protagonist's dark craving for domination. In his last private meeting with Annabel, Richard cannot help probing and lecturing at one and the same time and finally takes his private leave with these remarks which he means to be tactful :

...and when I am gone I shall hope soon to hear that you are comfortably settled in a home of your own. I hope you will always look back to our friendship with pleasure; and believe that, although I may sometimes have seemed to you prosy and didactic, I have not consulted my own highest welfare and my own. (p. 443)

The effect he has on Annabel surprises him. "She looked at me with eyes wide open in, as it seemed, unaffected astonishment." (*ibid.*) He cannot tell what caused it :

She was startled at last out of her indifference, and stood facing me, apparently thinking of what I had said. Then, suddenly, as some thought struck her, the flame of an internal fire leaped to her cheeks, and she left me, and went into the house. Dear girl ! There was a sort of divine pity in the glance she gave me. Was it for me, or for herself, or both ? If she loved me, she never betrayed her love. (pp. 443-444)

After this, he is certain of not wanting to marry her but the "thought of the parting scene with Annabel haunted me like a nightmare. I felt that when our eyes should meet for the last time I could not fail to read her inmost soul, and, like a veritable coward, I feared to know the truth, lest I should see that I had betrayed her heart." (p. 445) There was no need, however, for such apprehension : "Oddly enough," comments the imperceptive narrator, "I nearly started without saying good-bye to her at all, for she and Ernest [her young cousin] did not return to breakfast" from their early morning shooting. (*ibid.*) Thus Annabel has managed to make her farewell in public and with a characteristic mixture of considerateness and flippancy.

Neither as I-actor nor as I-narrator does Richard Hall understand Annabel. But since he is presumably a truthful, though self-deluded, narrator, we can decode what he reports of the girl's behaviour and words as we must the self-satisfied, albeit candid, portrait he gives of himself. The two investigations often coincide. For instance, on seeing Annabel clad in a dark cloak which makes her look like a young friar, Hall wonders whether Annabel has "any consciousness of the masquerade she [is] playing" and is "astonished to see how perfectly this wayward, frivolous girl could fill the monkish garb." (p. 378) In this case the costume metonymically and metaphorically confirms the reader in his/her interpretation of Annabel as a deeply spiritual being, whereas the narrator's notions on religion and his image of his companion are so much set that he can only see inconsistency and/or illusion in the association of the girl with "inward spiritual light." In the same scene, he comes to the tentative conclusion that Annabel is perhaps "only a creature of the place : it might be that her mind was merely the offspring of the wind and sunshine of this Canadian wilderness, a thing as wild, as little to be trained, as the pale convolvulus which hung upon the reeds." (pp. 398-399) "The clue to her perplexing character" may be clothed in Canadian metaphors but for all that, it relies on an age-old conception of woman which emerges more discursively in the text : "We have not all the same moral responsibility ; and may there not be some among mortals wearing the dress of huma-

nity, yet lacking the immortal part ? » (p. 398) Assuredly, the narrator-protagonist does not restrict his generalization to women but whatever suspicions his dichotomy between responsible people and soul-less mortals raises are strengthened by his recurring hesitation as to the nature of Annabel. “I could hardly divest my mind of the belief that my companion was neither hermit nor woman but some *wild spirit of the place* who had donned the holy garb in order to *deceive* my human weakness.” (p. 405, italics mine) Thus Richard Hall, disconcerted by the complex, vital Annabel, rationalizes his bewilderment by inserting his experience within an old male tradition which, confronted with the sexual Other, envisages her as non-human and deceitful. His temptress is close to the image of woman as a creature of the devil. Richard Hall does not come out with the theory explicitly but trying to explain the mystery and attraction of the girl, he finally hits upon one of the versions of the non-human woman : “She is like Undine, I thought.” (p. 405) Undine, the soul-less water-sprite of Germanic folklore, has a built-in appeal for a man of Hall’s temperament.¹² “And then I remembered with a sudden sense of joy, that Undine had received her soul by union with a Christian knight.” (p. 405) The image of Undine both expresses and allays his fear of woman’s nature by at once denying her humanity — and sexuality — and providing him with a suitable redeemer’s role. His desire to bring knowledge and discipline to an uneducated and “wayward” girl and his need for power over her are thereby aggrandized into, and justified by, a desire to bring her nothing less than a soul and salvation.

To the reader, the Undine image tells much more about Richard Hall, his values, self-image and “the artist’s soul” in him than about Annabel’s personality. In fact the double series of signs which we are invited to decipher helps us build up the portrait of a girl who is actually too much involved in the persons around her, including the outcast Bossé, too ready to take on responsibilities to be regarded as a water-sprite. Granted that she likes her fun and that on their first encounter she mercilessly hoaxes the visitor who believes he has come to a half-civilized country, we nevertheless feel that his lack of humour and his self-complacent didacticism are provocation enough. Even though she plays on and shows up his pompous, propensity to lecture on all sorts of subjects, she appears basically kind and sensitive to the needs of others. Courageous and independent, when she realizes that her cousin Ernest means to participate in the lynching of Old Bossé, she acts on her own initiative, without alarming her uncle and aunt, and neutralizes Ernest by tricking him into the turret that serves as a tool-shed and locking him in. And the simple and practical strategy which she adopts to keep Ernest from the scene of violence contrasts with the quixotic thoughts of the protagonists, “determining that, if they [the lynching group] attempted to carry their purpose, there was nothing to do but to hold the boy out of mischief by main force, or *die in the effort*. It was impossible for me to attempt remonstrance with a crowd of men who did not understand the language I spoke.” (p. 414, emphasis mine) This sounds to the reader aware of Richard Hall’s cautious nature and of the circumstances like a rhetorical flight : at the time of which he is speaking, he was alone with Ernest and Annabel, standing within the garden enclosure, at a safe distance from the mob outside. Although he is relieved at seeing Ernest put out of harm’s way, he does not much care about what happens, while Annabel follows the events of that turbulent night with anxious concern for others but no fear for herself. Her compassion for the uncouth Bossé, her sorrow at not having done anything for him, even if it takes a childish form, is really evidence of her deeply felt Christian charity towards her “neighbour.” Throughout the story, she exhibits reli-

gious feelings which, though they may not satisfy Hall's pernicky orthodoxy, seem to run strong; and she proves herself more tolerant and more of a practising Christian than he is.

In short, our image of Annabel contradicts Hall's in many respects. There is one point, however, that, no more than the narrator, we can elucidate to our own satisfaction. Did Annabel love the summer visitor or not? Since the I-actor both wants to think that she did — which would flatter him and prefers to think that she did not — which would ease his sense of guilt, he cannot solve an enigma which has as much to do with his own ambiguity as with her baffling ways. As for the I-narrator, when he concludes his memoir, he has, it would seem, almost convinced himself that she did :

I sometimes doubt if I ever really understood her character, and it may be that she never once thought of me in the way of love. As to that perhaps I am not the best judge. (p. 448)

What with the modalizer "It may be that..." and its awkward diction, "thought of me in the way of love," the conclusion, though phrased negatively ("she never..."), rather suggests that he thinks she did love him. But what he thinks is, by his own admission, no guarantee that she did. In fact, rather the contrary. We can, however, only balance signs that do not add up, whether because they contradict one another or are themselves equivocal. What are we to make, for instance, of her way of eluding certain topics, her refusal to give him any assurance of her interest, her look of pity, her blushing when he tactlessly intimates that he no longer thinks of her as a possible wife, her retiring to her room with a headache after that conversation, her carefully avoiding him in the following days? But unlike the narrator we do not need to ask ourselves the question which he obliquely keeps asking himself : did I betray a loving heart or not? For us the issue is not so clear-cut, and a third option could be that Annabel felt for the protagonist a love that owed more to *agape* than to *eros*.⁷ In which case she was not betrayed when he left her because she knew that a man so divided between "the impulse of [his] heart" and his "better judgement," a man so committed to the letter rather than to the spirit of Christianity was one whom she ought to pity, not to marry. In such a reading, which the text programs but does not confirm, the narrator's interpretation of what happened is wrong : while he believes that he was the master of her fate she was all the time her own mistress. Moreover, in this view, her rejection of him is a more positive gesture than if it proceeded from mere indifference : it becomes an assertion of her sense of self and of her values. The loss, in any case, has been his, as he sometimes realizes :

Sweet Annabel ! I often think of her. I think a man in this life is at certain times given opportunities by which, if he grasp them, he may rise to something higher than he has been before. In some moments I feel sadly that in slighting Annabel's affection and friendship I have slighted such an opportunity which the heavenly power will not hold out to me again. For the most part, however, I believe I did wisely in leaving her.(p. 448)

What if *he* has the opportunity given *her* to rise to something higher, an opportunity which she did not slight?

The choice of perspective thus enables Lily Dougall to achieve *stereoscopic*

effects. The narrator putting down his conception of Annabel unwittingly draws another picture of the girl and in describing his principles and his reactions, he limns the portrait of a man more ambiguous than he is aware of being. The gap between what he writes and what we read gives depth to *Rosemary*. It is likely that the gap strikes modern readers more than it did Dougall's contemporaries. One can surmise that, in spite of Christian Yuill's discreet warning, some 19th century readers identified more closely with Richard Hall and his values than we ever can. We may also construct Annabel differently according to whether we are male or female, and if the latter, depending on our degree and kind of feminist consciousness and finally according to the degree to which we can, at least in our imagination, make room for the special brand of spirituality which the character incarnates. If *Rosemary for Remembrance* is still worth reading, it is partly because the girl's portrait is never fully drawn and thus must alter with each reading.¹³

That her portrait is what matters in the novella is announced in the subtitle, which dispossesses the narrator of his authority by providing a summary for his narrative and the protagonist of his eminence by underlining that the girl is the heroine. The subtitle, if considered as the mark of the first reader of the memoir, Christian Yuill, insists on the doubleness of the narrative and indicates that the reader should keep his/her distance from what is narrated and from the explicit system of values of the text. It is, of course, ironical that the narrator, a man of candor and integrity who holds to a simplistic concept of what is true, should produce a narration which simply cannot be taken at face value. The irony is further compounded when we note that a male narrator, with his male presuppositions and his male myth of woman, becomes unwittingly the instrument through which the author redefines woman's role(s). Certainly, Annabel is not a New Woman, unlike the young journalist whom Lily Dougall depicts — not uncritically — in *The Madonna of a Day* (1895); but within limits she has a certain freedom of spirit — more freedom in any case than Hall is prepared to grant a wife. To the extent that it is a questioning of current stereotypes, *Rosemary* is one of those "palimpsestic" works of which Sandra M. Gilbert and Susan Gubar speak, "works whose surface designs conceal or obscure deeper, less accessible (and less socially acceptable) levels of meaning."¹⁴ And, characteristically, one of Annabel's powers is the power of storytelling, while one of her functions is to motivate a discussion of fiction.

The concepts of the relation of stories to life, of the truth of art and of truth itself are at the center of the overall narrative as distinguished from the I-narrator's memoir. For Lily Dougall, if we are to believe Gordon Roper *et al.*, "fiction [. . .] was a medium for conveying ideas and one which she abandoned after 1908 for religion and philosophy. Although often obscured by other elements, the centre of her characteristic novel is religious and philosophical discussion."¹⁵ In *Rosemary*, she struck a happy balance. The ideas are closely related to the situation and to the characters. If religion is clearly an overreaching theme, it is not often discoursed about and since the problems of storytelling are foregrounded, the novella is more likely to appeal to today's readers.

A large part of the *questioning of storytelling* is achieved indirectly through the mirroring in the narrative of the very act of narration.

Thus, the novella's subplot — which concerns the French villagers and Old Bossé — is to a great extent told through a story-within-the-story. Annabel, the family's

raconteuse, undertakes to explain to the outsider, Richard Hall, why a mob wants to unearth a skeleton in Bossé's garden. Mrs Bossé disappeared ten years before the events and the country people's suspicions have been revived by the return of Bossé's stepson, Gabriel Desbarrat, who, claiming to have seen the ghost of his mother, seeks revenge on her murderer, his stepfather. This meta-meta-story is itself a sampling of various narrative forms.

Annabel, beginning with the antecedents of the people concerned, gives her listeners most of the past information necessary to understand the present events. But instead of presenting it as an anecdote of rural life, she tells the story as though it were a fairy tale :

"Once upon a time," began Annabel without the slightest hesitation, "here, in this happy, level, farming country, there lived a worthy French couple of the name of Roi, who rejoiced in two children, a boy and a girl..." (p. 374)¹⁷

Nor does she refrain from adding a number of unlikely embellishments and exaggerations. On being urged to tell the story quicker, she resorts to an elliptic, telegraphic style : "Daughter, who had half the land, married a young farmer named Desbarrat. Desbarrat died leaving widow and infant son. Son's name was Gabriel. Here entereth the hero of the tale. Widow married old miser called Bossé. Bossé beat his wife. Son grew up badly and ran away." (p. 375) Then comes the disappearance of Mrs. Bossé, the appearance of a heap of stones in Bossé's garden. "There's the murder for you," comments Ernest "with lively satisfaction," adding "now, let's have the romance." (p. 376) Upon which the storyteller, changing her tone once more and using the clichés of popular fiction, tells about the return of Gabriel, his vision, his determination to avenge the death of his mother and marry his cousin, pretty Theresa.

The very shifts in the storyteller's modes are a comment on her attitude : she shows that her material can be treated in different ways, thus eliciting different responses. Moreover these shifts, together with the fairy tale formula "Once upon a time," imply some sort of disengagement, indicate that unlike the villagers (and Ernest) she does not believe in the "murder" or at least in Bossé's guilt.

Apart from characterizing the teller and providing expository material on new characters, Annabel's tale is an inner mirroring of the act of narration itself, or more precisely, to use Lucien Dällenbach's terms, a *mise en abyme de l'énonciation*, an embedded model of utterance, and a *mise en abyme du code*, an embedded model of the code.¹⁸ For beyond showing that Annabel is a much more conscious narrator than Richard Hall (who is self-conscious as a person but not as a narrator) and a more flexible artist, at least in the verbal medium, than he is, her narrating act reflects, within the overall framework, the storytelling relationship in its production and reception aspects, and the established understandings that make the act meaningful. Among other things, it mirrors the importance of point of view, the reliance on coded openings (the found manuscript frame in the case of *Rosemary*, the fairy tale beginning in the case of Annabel's narration), the feedback between storyteller and audience, the interconnexions between narratives since the audience's expectations and responses are here explicitly based on previous recitals of the Bossé mystery and on previous tales : in Ernest's eyes, even a murder story, if it is to be gratifying, must have a touch of romance, a detail which alerts us to the role of fictional conventions in *our* reception of all stories.

Taken alone, the handling of this episode would suggest that the writer is not committed to an idea of literature as mimetic representation or as transparent window on the world. Two more *mises en abyme* confirm the impression.

When the protagonist lectures Annabel on her habit of "telling falsehoods," Annabel defends her position with vigour and with what her interlocutor holds to be "sophistry." Not so the reader, however, or rather we know that it is on such "sophistry" that the possibilities of fiction rest (pp. 400-403). In the discussion, Hall upholds an absolute concept of truth which obviously leads him astray. He seems constantly to "misframe", to use Irving Goffman's term,¹⁹ Annabel's recountings; or, to put it more simply, he is unable to see Annabel's stories as performances,²⁰ to put them into perspective as being neither true nor false. To him they must be "totally untrue." Nor can he agree with Annabel's rejoinder that she cannot help it if people are "stupid enough" to "believe what is impossible or very improbable." (p. 402) To Annabel, the content of her narratives should be a sufficient key to the listener that she is playing a game. Then Hall raises another issue: "when you are telling a true story and exaggerate it, what then? How, then, are we to distinguish between the true and the false?" (*ibid.*) In her answer, Annabel questions the validity of his approach: "whether what appears to you exaggeration be an evil or not would depend upon how and why it was done." (*ibid.*) She is talking about effects and those depend on the receiver's point of view on the one hand and on the storyteller's purpose and craft, the means he uses on the other hand. To make her point she appeals to the artist in Hall:

"You are an artist. You know that if two men sit down to paint the same thing, the one will fill his canvas with cold browns and neutral tints, while the other will have a hundred bright colours in little dashes here and there. Is it that one man is untrue, or is it that, with a keener eye, he sees more truth than the other?" (*ibid.*)

With this example she has enlarged the issue to include all representation and she emphasizes her lesson with a comparison between photography and painting. Though the photograph of a scene is a "copy of a given reality" — an idea which is of course debatable but the metaphor is relevant — and the drawing is "only an inaccurate suggestion," which has rearranged reality, shifting the place of the rocks, composing the foliage differently, playing with shadows, nevertheless, the drawing, if done by a great artist, is "the truer of the two," for "the true character, the soul of the scene is there." (p. 403) For Annabel, there are degrees of truth, and truth to facts is not necessarily the higher kind. Moving from the problems of talk to the problem of the truth of representation, the discussion never ceases to mirror the problems of narrative and constitutes a *mise en abyme* of the code.

It follows, of course, that fiction may be truer than facts. Or rather, the opposition between the two is not as definite as the more simple-minded Hall would have it. Underlying the remarks of Annabel which I have just quoted there is a religious conception of truth which she later sets forth in one rare outburst of indignation. She reproaches Richard Hall and the likes of him for "degrading God's truth to the level of your doctrines" and making "a magnificent virtue of verbal accuracy;" and she affirms with fire:

But to reverence truth is to try to see beyond the outside of things — to try

to see the Power that makes them what they are; and if there is any gospel it means that that Power is come within your reach, and the ideal duty is *not* impossible to man. (p. 424)

Clearly this is the heart of the novella's message, which would deserve more attention than I can give it here. In fact, by concentrating on what *Rosemary* tells us of the truth of fiction, I am guilty of degrading Dougall's truth to the level of my literary doctrines. I therefore ask my reader to bear in mind the religious context in which her theory of fiction must be replaced. In this view, fiction can be an attempt to see "beyond the outside of things," to grasp at transcendent truth.²¹

To come back to *mises en abyme*, the most dazzling is to be found in the parallel which the heroine draws between life and fiction :

... in real life, for the most part things do not happen in a striking manner; they go on as they are. We think we can foresee changes because we take our ideas from romances, but romances are like history, they deal only with the wars and alliances of life and leave out the long decades of peace and unobserved development. (p. 383)

In these and the lines that follow, Annabel stresses the banality and the continuity of everyday life, opposing it to the heightened account of romance which must stage not the humdrum but the accidental, not flow but crisis. At the same time she acknowledges the influence of romance which shapes our conception of reality, i.e. our existential fictions.²² "When I write a novel," Annabel proceeds, "I shall truly hold the mirror up to Nature's face. It shall be full of ghosts which men create for themselves. There shall be no murder except that common one when a man hateth his brother in his heart [...] The woman shall not be beautiful, the man shall not marry her..." (p. 383) So far she advocates a realistic novel, dealing with ordinary people, with their emotions and fantasies which are after all sensational enough ("the ghosts" we create, the "murder" in our hearts), a novel which had already had its practitioners — a George Eliot, for example. That she is also looking towards a new form is evident in her last statement: "and there shall be no beginning to the tale and no end, for nothing that is real ever begins or ends." (*ibid.*)²⁴ Always literal-minded, Richard Hall argues that there are wars and alliances in real life and that "the conventional end of the tale, when peace is signed and all is love and bliss, for the hour at least, is on the whole the true one [...] and our lives have climaxes though not conclusions." (384) In other words, while to Annabel an ending is something artificial imposed by narrative conventions, which she rejects, Richard Hall considers that "the sense of an ending" is derived from observation of life.

This is a debate which has come to a head in the 20th century and whose continued relevance is attested by Frank Kermode's stimulating study, *The Sense of an Ending*: "We need ends and *kairoi* and the *pleroma*," says Kermode, "even now when the history of the world has so terribly and so untidily expanded its endless successiveness."²⁵ Within the last ten years or so, numerous essays have been devoted to fictional beginnings and endings. I am not, however, trying to claim that Lily Dougall was a pioneer in the theory of fiction. (It is to be noted, incidentally, that those novels of hers I have had access to do not follow the model set up by Annabel, even when they are not as "romantic" as the *Spanish Dowry*.) One recalls, of course, Flaubert and his wish to write a novel « sur rien, » — a more extreme fiction than the heroine

envisages. Or Henry James contrasting the amorphousness of life with the power of art to impose form :

Really, universally, relations stop nowhere, and the exquisite problem of the artist is eternally but to draw, by a geometry of his own, the circle within which they shall happily *appear* to do so.²⁶

My point is that in *Rosemary* Lily Dougall formulates a major problem of fiction in very clear terms, and, perhaps, that the literary historians tracing the development of fictional theories ought to pay more attention to such forgotten female scribblers, since their works were part of the cultural horizon of a good many people.

If this discussion between Annabel and Richard has an impact on the reader, it is not simply because it embodies a reflexion on novel-writing but because it is an embedded mirror image, an inner duplication, of the novella in whose framework it is inserted. Like the *mises en abyme* I have spoken of, it proclaims the fictionality of the overall narrative — an effect of the device to which Lucien Dällenbach has drawn attention :

En tant que *second* signe en effet, la mise en abyme ne met pas seulement en relief les intentions signifiantes du *premier* (le récit qui la comporte), elle manifeste qu'il (n')est lui aussi (qu')un signe et proclame tel n'importe quel trope — mais avec une puissance décuplée par sa taille : *Je suis littérature moi et le récit qui m'enchâsse.*²⁷

But it does so more forcefully than the other mirrorings because it is a *triple* mirror, reflecting the framing story, the narration and the code.

Annabel's ideal novel mirrors the diegetic developments of *Rosemary* (*mise en abyme de l'énoncé*). It foreshadows the unfolding of the main events. In the plot, the man shall not marry the girl, as we have seen. In the subplot, the planned lynching of Bossé is prevented by the police who have been warned by the more prudent citizens; the bones under the stone heap turn out to be those of a pet calf. Bossé is released after a few weeks, because there is no proof that he murdered his wife, or indeed that she is dead : "This old man was neither justified nor condemned." (p. 433) None of the villagers believe any longer in the ghost that Desbarrat claims to have seen. Thus the agitation in the village subsides without having reached either of the conclusions, or climaxes, which it sought, the lynching of Bossé or his trial. That justice had to be done, as the would-be lynchers and Ernest maintained, cannot be a self-evident proposition and the dogma of the *vox populi* — and of sensational fiction — that "murder will out" may be true and then again it may not, to use a phrase of one old Canadian woman.²⁸ Life as represented in *Rosemary* is full of loose ends and uncertainties.

In addition, Annabel's ideal novel constitutes a *mise en abyme* of the overall narration. This is perhaps less obvious. For not only is the frame a containing device but the story, insofar as it develops the familiar pattern of an outsider coming into a small community and then leaving it, also seems to have a marked beginning and end. This however concerns only the story or what the Russian formalists call "fabula," "the sum total of events [...] related." If we look at the discourse, however, we may observe how the *two* beginnings blunt the edge of the text. In addition, Hall's narra-

tion does not start with the report of an event but with a two-page comment,²⁹ opening on the words "I have long held that..." a sentence which implies an indeterminate time-span envisaged from the point of view of the present. So what is foregrounded is temporal continuity, not a critical, inaugural moment. Symmetrically, the main I-narration does not end with the I-actor's departure but on the I-narrator's meditation, "Sweet Annabel! I often think of her..." (p. 448) The inner hesitation between the narrator's two selves is not yet over: "For the most part, however, I believe I did wisely in leaving her," he writes but he is not always certain. Unlike the "story," the narration has blurred edges — which underscores an element of the narrative: the I-actor, at the time he tells his story, has not realized his programme of marrying his uncle's niece or even of finding a suitable wife.³⁰

Furthermore, the introductory frame is in the nature of an epilogue. It shows that Hall eventually did marry; it hints that he married the "prudent" and not over-educated woman whom he sought since she sells her departed husband's library. The fact that, though "left in good circumstances," she is "anxious to get rid of all books and papers" and either does not go through his manuscripts and/or does not care about the sealed bundle, suggests that she could not have loved very deeply the man whom she married. Thus, the bookdealer's introduction sets Hall's narrative in an ironic light. Hall found the suitable wife of his (limited) dreams but never forgot Annabel: not only did he write an account of their summer together at Saint-Luc but he treasured the manuscript, going to the extent of laying "some bits of Rosemary between the leaves." The out-of-character gesture tells as much as the language of the flower itself: Rosemary is for remembrance, as the title conveniently informs readers who might be ignorant of the code. There was another more romantic and more spiritual side to the staid painter, which got buried away with the sealed text.

To this degree, again, the frame may appear to be tying up loose ends. Hall died. "The only authentic ending," comments the narrator in one of Margaret Atwood's stories, "is the one provided here. *John and Mary die. John and Mary die. John and Mary die.*"³¹ But just as Margaret Atwood undercuts the basic assertion through repetition of the formula "John and Mary die," just so — albeit for different reasons and with different textual means — does *Rosemary* suggest that death is not really an ending. If we look at it more closely, we realize that the frame far from "containing" Hall's experience, in fact opens it up. What was a private document is made available and understandable to a wide audience as the inner narrator is relayed by an outer donor of the story ("This is the story I give you now"). So that, although the frame, at first blush, seems to seal again the meta-story in a pocket of time "when manners and speech were different," it actually launches it into the world of an indefinite, everlasting now. (Note that the bookdealer, familiar with the timelessness of books, says "I give" and not I am giving you.) The frame, a device which is normally expected to stress the separation between that world and this, here aspires to deny the separation. To "those who believe that reality, wherever we find it, is part of the poem the Creator has written for us," (pp. 362-363) "this man's account of himself will have a truth to tell, even if it is not that which he intended to tell. His story invites us to see the truth and the beauty beyond Annabel's innocent fibbing, the deep faith and love beyond her pert impudence; it solicits our ability to "interpret God's language of fact," (p. 363) and by suggesting that man is only a poet insofar as he interprets "God's figures of speech," it makes poets of writer(s) and reader(s). If the reader follows Christian Yuill's guidance, s/he will then hear the glad tidings which

his first name and surname (Yuill, Yule, You all)³² announce. Even selfish limited lives are, like all lives, part of the Creator's poem which has no end.

Thus Lily Dougall's novella, while still conforming to the narrative conventions of its time, yet manages to break free from them to a certain extent, and to embody the ideal novel without a beginning and ending which the heroine champions. In its modest way, it is an example of what Michel Butor called "le roman comme recherche." A meta-commentary on the possibilities of fiction, it is also an exploration of what can be done secretly with the form. It appears as an attempt to find/ found a new sort of woman's narrative. Although the voices which tell the story are male, *through* these voices, in fact, the author seems to be pointing to the need for a woman's novel at the same time as she enlarges the conception of it. For she undercuts, even as she fictionalizes, the major themes of 20th century female fiction, love, marriage, domesticity — and men's discourse about women. It is not, however, the value of domesticity or of love which is under question so much as the narrative treatment of such elements and a circumscribed view of human life. *Rosemary for Remembrance* implicitly pleads for a "realism of distances," in Flannery O'Connor's phrase, and for an opening out of the novelistic form. What it ultimately tells us is a timeless, lyrical story which is both a *memento mori* and an intimation of eternity.

NOTES

¹ John Moss, *A Reader's Guide to the Canadian Novel* (McClelland & Stuart, 1981) p. 62. Lily Dougall is not mentioned in Elizabeth Waterson, *Survey, A Short History of Canadian Literature* (1973) nor in Clara Thomas, *Our Nature - Our Voices* (1972), but she appears in Carl F. Klinck, ed., *Literary History of Canada*, vol I (2nd edition, 1975) and in William Toye, ed., *The Oxford Companion to Canadian Literature* (1984), both of which can be referred to for a brief sketch of Dougall's life and career.

² It is good to hear that Barbara Godard and Lorraine McMullen are working on Dougall.

³ The story appeared originally in the "Temple Bar" Magazine and was reprinted with *The Madonna of a Day* by Richard Bentley and Son, London, 1896, pp. 359-448.

⁴ She wrote twenty books in as many years, out of which 9, according to the *Encyclopedia Canadiana*, and 11, according to John Moss, are novels.

⁵ Carrie MacMillan, "The Figure of the Artist in late Nineteenth Century Canadian Fiction," *Studies in Canadian Literature*, V, 1 (1980).

⁶ MacMillan, p. 65 and p. 82. In her essay, MacMillan only discusses novels that belong to the second category.

⁷ See for instance this little scene :

When we saw [Ernest and Annabel] again they were occupied with something else. Ernest and the gardener were stooping down to examine something on the ground. Annabel was tiptoe upon an inverted flower-pot, uplifting a watering-can which she was carefully upsetting over Ernest as she held back her skirts with the other hand. Among her flowers, with the old house for a background, for a moment we saw her, graceful in every line, a very mischief incarnate. Then we drove out of sight. (p. 447)

This is a little *tableau de genre*, drawn by a narrator who suspects that Annabel is aware she can be seen.

⁸ Klinck, p. 300. See also William H. Magee, "Local colour in Canadian Fiction" in Lorraine McMullen, ed., *20th Century Essays on Confederation Literature*, 1976.

⁹ Klinck, p. 303.

¹⁰ Lily Dougall uses French words very sparingly so that when they do appear they have a great impact. As the villagers dig for what they suppose to be the bones of murdered Mrs Bossé, someone shouts "*Le meurtrier ! Le meurtrier sanguinaire !*" (p. 425) On this occasion, the narrator does not translate the words which retain something of the mystery they had when he heard them. On another occasion, he reports the speech of Desbarat talking about "his beloved mother (*mère bien-aimée*)" (p. 427). Here the French quotation, which was not necessary, functions ironically since Desbarat's affection for his mother is less assured than his eloquence. But while the double rendering of the phrase describes the character, it also contributes to create an exotic atmosphere in well-established ways.

¹¹ Even though Lily Dougall lived most of her life in England, she used Canadian settings in several of her novels, notably British Columbia in *The Madonna of a Day*.

¹² The figure of Undine entered literature with La Motte Fouqué's *Undine* (1811). That it had not lost its appeal in the 20th century is evidenced in Giraudoux's play *Ondine* (1939). There are several parallels between *Undine* and the story of Richard Hall : the chivalrous Hildebrand falls in love with the beautiful creature whom he believes to be a humble fisherman's daughter, even though on their first meeting she talks impudently to him. More importantly, after their marriage, the carefree, wayward girl becomes meek and generous while the good knight is transformed into a fickle, sinful man. His betrayal of her love is an aspect of the legend which Hall does not care to remember but which is a part of *Rosemary's* intertextuality. The allusion to Undine can be seen as a minor *mise en abyme de l'énoncé*.

¹³ In this respect, the novella may be different from the other Dougall novels of which John Moss writes : "Sometimes, the contemporary reader might prefer judgment of motivation and behaviour to be left more open." (p. 61) But the reader of *Rosemary* who relies on the account of Richard Hall may also believe the judgment to be almost closed — which, I argue in this paper, would be a misinterpretation.

¹⁴ Sandra M. Gilbert and Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic, the Woman Writer and the Nineteenth-century Literary Imagination*, 1979, p. 73.

¹⁵ Klinck, p. 333.

ROSEMARY FOR REMEMBRANCE

¹⁶ In fact, it is a third-level narration, a meta-meta-diegetic story, to use Gérard Genette's terminology (*Figures III*, 1972, pp. 238-239, 241-243) and I will call it a meta-meta-story, although the term is perhaps the less fortunate here since the story is also a meta-commentary on storytelling.

¹⁷ Interestingly, the genealogy of the actors in this bucolic drama begins with parents named Roi (King) — a most fitting name for the beginning of a fairy tale.

¹⁸ Lucien Dällenbach, *Le Récit Spéculaire*, 1972, *passim*.

¹⁹ Irving Goffman, *Frame Analysis*, 1974.

²⁰ For the concept of performance, see Irving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, 1959. In *Frame Analysis*, Goffman suggests that "often what talkers undertake to do is no provide information to a recipient but to present dramas to an audience. Indeed, it seems that we spend most of our time not engaged in giving information but in giving shows." (p. 508)

²¹ In her later life, Lily Dougall gave up fiction entirely to turn to religious writing; "her best work in this field is considered to be the *Practice of Christianity* (1913). Her home in Cumnor, near Oxford, was a centre for religious discussion in the decade preceding her death" (*Encyclopedia Canadiana*, 1970).

²² Even Hall's conception of Annabel is to some extent shaped by his reading of literature and of *Undine*, in particular.

²³ This was not the model that Dougall always followed since several of her novels have been called mysteries.

²⁴ George Eliot had already given some thought to the subject: "Men, she wrote in the epigraph to the first chapter of *Daniel Deronda*, "can do nothing without the make-believe of a beginning [...] No retrospect will take us to the true beginning; and whether our prologue be in heaven or on earth, it is but a fraction of that all-presupposing fact with which our story sets out."

²⁵ Frank Kermode, *The Sense of An Ending*, 1973, p. 58. See also Edward W. Said, *Beginnings, Intention and Method*, 1975.

²⁶ Henry James, « Preface to *Roderick Hudson* » in *The Art of Fiction*, 1934, p. 5.

²⁷ Dällenbach, pp. 78-79.

²⁸ The phrase, to be found on p. 382, is itself a mirroring of the narrative.

²⁹ Speech, report, description and comment are the four narrative modes defined by Helmut Bonheim in *The Narrative Modes, Techniques of the Short Story*, 1982.

³⁰ The only thing that apparently is accomplished is the portrait he paints of Mrs. Thorold, and of course the word portrait he does of Annabel.

³¹ Margaret Atwood, « Happy Endings » in *Murder in the Dark*, 1983, p. 40.

³² The name of Yuill is also a partial anagramme of the author's own Christian name, Lily.

THE DIALECTICS OF SEPARATION AND DISTANCE : A DIFFERENTIAL APPROACH TO A. MUNRO'S 'DULSE'

Héliane DAZIRON

York University (Toronto)

Analyse des structures narratives de «Dulse», une nouvelle d'A. Munro, opposant la structure de surface qui propose un passage de la séparation à une forme de communion à une structure profonde qui, dans une série de variations actorielles et sémantiques, met en relief l'absence dans la présence, l'isolement dans la réunion et la séparation dans le rapprochement.

An analysis of the narrative structure of A. Munro's short story «Dulse» in which the surface structure of the story — seen as a transformation from isolation to a kind of communication — is opposed to the deep structure which, through a series of actorial and semantic variants, foregrounds absence in presence, isolation in connection and separation in union.

“Dulse,” a short story written by Alice Munro, was published in *Moons of Jupiter* (1982), the fifth collection of this writer. Her main interest is definitely the lives of women, not unfrequently in a context of relationship with men. As it often happens in her stories, the main character of “Dulse,” though constantly constructed in explicit or implicit communication with other women and even more with men, is also presented as fundamentally lonely.

What is going to be analysed here is not the psychology of the heroine but the structural means which serve to foreground this solitude : “Dulse” paradoxically evokes the absence of the others through their very presence. The story introduces us to a heroine who is characterized by her estrangement from the rest of the world. This woman is set up against a backdrop of thirty characters — six actually appearing “on stage” and twenty four presented in absentia. I propose to show that each character is introduced in a relationship of difference with the central heroine so as to enforce her essential isolation. To do so, I will examine the differential qualifications of the characters, their differential distribution, their differential autonomy and their differential functions within the text out of which they are born.

No momentous action takes place in this story. No dramatic transformation in the characters' lives is evidenced. No purple patches of rhetoric are offered. The story is a low-keyed, toned-down narration of an overnight stay on an island off the coast of New Brunswick. A middle-aged woman, recently separated from the man she had been living with for eighteen months meets there and has a conversation with a retired American journalist who happens to be a Willa Cather fan. She also has a game of cards with three workmen who happen to stay in the same guest house. The next morning, the workmen have already left when she gets up and she has breakfast with the elderly journalist, before returning to Toronto, where she works as an editor. The

story is about the absence of action, the absence of connection, the absence of adventure, as if the thirty one characters brought onto the stage were in search or a plot and condemned to nonhappenings. However, the story accomodates some kind of surprise ending, which does not represent an absolute turnabout, but limits itself to a modest gift — a bag of dulse — which comes as an unexpected comfort to the lonely woman.

The story could thus be envisaged as a transformation of the initial state of isolation into one of communion with the world of humanity through the agency of nature. Such an analysis would, however, be unfaithful to the network of conflicting signals created in the story. For one thing, the story is held in between two tell-tale units of meaning. It starts with : “At the end of the summer” and finishes with : “from a distance,” thus delineating a closed pattern suffused with the sense of an ending and unavoidable estrangement.

Moreover, the story simultaneously builds another system, the one represented by Mr. Stanley, the retired journalist who has been coming to the island of Manan for three years out of a deep-felt admiration for a former summer resident, Willa Cather. Mr. Stanley’s pilgrimage represents a type of absolute connection which is the polar opposite of Lydia’s estrangement. It is worth noticing that the articulation of these two diametrically opposed systems coexists in one single place which happens to be an island. As a symbolic motif, the island lends itself to diverging interpretations according to the aspect which is privileged : either that of self-containment or that of separation. The island represents for Lydia a possibility to cut herself loose from her past :

Often in this trip, she had busied herself with calculations of this kind, and also with ideas of how she could make a living in some new way cut off from everything she had done before. ¹

It is not so much the idea of starting anew which is emphasized here as that of turning one’s back on what happened before and seceding from it.

What is emphasized in Mr. Stanley’s case is, on the contrary, the idea of connection. People in the island help him find information on Willa Cather :

The people here are beginning to learn of my interest and they will remember somebody and put me in touch. ²

But paradoxically enough, Mr. Stanley’s system of values is simultaneously based on connection and separation :

What a lovely, durable shelter he had made for himself. He could carry it everywhere and nobody could interfere with it. ³

His connection with Willa Cather is brought about by an exclusive love and admiration. It is an affirmation of *presence through absence*, a fusion with the admired writer that implies a loss of self :

Lydia knew that he was seeing what Willa Cather might have seen. ⁴

Yet this indifferentiation cuts Mr. Stanley off from the rest of the world. A meta-

phor is proposed in the text through the details given by Mr. Stanley himself about the house Willa Cather inhabited :

She wrote in a room that had a view of the sea, but now the trees have grown up and blocked it. ⁵

The blocked up window stands for isolation and rejection of outside interference as further evidenced by the dialogue between Mr. Stanley and Lydia. Lydia suggests that Mr. Stanley should write to the government to have the house preserved and soon realizes that she has made a wrong move :

What would this private pilgrimage of his be worth if other people got into the act, and signs were put up, leaflets printed? ⁶

We soon realize that Mr. Stanley's system of apparent connection is in fact one of radical separation oriented towards death rather than life :

He would let the house fall down and the grass cover it sooner than see that. ⁷

Conversely, we are led to regard Lydia's system of separation as a protection from death :

She didn't feel at all like committing suicide. She couldn't have managed the implements, or aids, she couldn't even have thought which ones to use. ⁸

What characterizes Lydia's discourse is *affirmation through double negation* as evidenced in this example of desire to stay on the island, lexically rendered as a desire to be cut off, and grammatically expressed as a non-loathing not to go :

She thought that she would not mind being cut off, she would not mind not having to travel again in the morning. ⁹

All through the text, Lydia asserts life through a paroxysm of separation. Her assertions of disconnection recur again and again on the semantic level :

She set little blocks on top of one another and she had a day.¹⁰
But she could not make the connection between herself and things outside herself.¹¹

Not only do they recur on the semantic level, but they are followed up in a series of images :

She felt as if she were muffled up, wrapped in layers and layers of dull knowledge, well protected.¹²

Another image is of particular interest for it provides a supplementary clue. It is the image of how Lydia sees herself :

She saw herself as something like an egg carton, hollowed out in back.¹³

It is the exact opposite of the image of the blocked out room, used in connection with Mr. Stanley and Willa Cather. It starts with the same nuclear seme : that of a self-contained unit, but the former presents a façade of prosperity battered at the back while the latter stores treasures away from the unknowing eye.

The stylistic rendering of Lydia's emptiness and separation from humanity is carried out through a piling of short, unconnected sentences :

After Lydia's last attempt to call Duncan/ the man she had been living with in Kingston/ she had walked along the street in Toronto/ knowing that she had to get to the bank/ she had to get some food/ she had to get on the subway. She had to remember directions/ and the order in which to do things/ to open her check book/ to move forward when it was her turn in line/ to choose one kind of bread over another/ to drop a token in the slot.¹⁴

None of these sentences evidences any kind of subordination. They are separated from each other by a comma and they turn each of Lydia's actions into a series of mechanical jabs. The only time when Lydia's discourse exhibits some of the flowing quality of a living experience is, paradoxically enough, when she is about to fall asleep :

In bed she felt triumph and relief that she had managed all the difficulties and got herself to where she was supposed to be and would not have to remember anything more.¹⁵

The coordination between triumph and relief is supplemented by three related sentences which also include two instances of subordination. Through this intricate network of connection leading to sleep, we indeed realize that Lydia's life is closing in on nothingness and that, contrary to Mr. Stanley who asserts presence through absence, *Lydia asserts absence through presence.*

To understand this process more clearly, we must pit Lydia's discourse against Mr. Stanley's. Consider his sentences :

The people here, you know, while they were very impressed with Willa and some of them recognized her genius — I mean the genius of her personality, for they would not be able to recognize the genius of her word — others of them thought her unfriendly and did not like her. They took offence because she was unsociable, as she had to be, to do her writing.¹⁶

The distinguishing mark of Mr. Stanley's discourse is the number of enclosed sentences he uses. His sentences seem to grow from within as if, by conjuring up the name of the woman he admires, Mr. Stanley had the ability to resuscitate her while cutting himself and Willa from the rest of the world. We are thus introduced to two paradoxical systems : one of presence through absence allowing connection with the outside world only when it reinforces the inner connection with the absent beloved writer, and one of absence through presence only asserting life through its negation and connection through separation.

The second confrontation of the story — that of Lydia and the woman who owns the guest house — also revolves around the dialectics of absence through presence. It seems to confirm Lydia in her system of disconnection and separation, for once more it presents the two women in a scheme of diametrical opposition. The woman is presented as having done the very thing Lydia yearns to do without ever achieving it, namely "to cut herself from everything she had done before." The woman used to be married to a bank manager; she left him to live in a commune in the States

before settling finally on this island where she cooks and bakes for her paying guests. Thus, she embodies Lydia's dreams with a vengeance :

She (Lydia) was thinking that she could not cook well enough to do it for pay but she could clean. There was at least one other guest house besides the one where she was staying, and she had seen a sign advertising a motel. How many hours cleaning could she get if she cleaned all three places, and how much an hour did cleaning pay?¹⁷

Not only does the woman embody Lydia's dream come true but she is also presented as wishing to exchange roles with her :

Are you really going today? Sometimes I think I'd like to get on a boat and go too. It's lovely here and I love it, but you know how you get.¹⁸

These inverted yearnings irremediably pit the two women against each other, without any possibility of connection. They stand at opposite poles, each locked in her wishful thinking or vague aspiration.

In addition, it is worth noticing that the name of the woman is never given. She is variously called, "a woman of about her own age," "the woman who had cooked the meal," "the woman of the house." Through the periphrases used to designate her, we realize that the woman is denied any existence outside her social function. But paradoxically, her social function is indicated through her connection with Lydia. She is about the same age, she cooks her meals and provides her with a room. Her anonymity under the circumstances serves to reinforce the dialectics of absence through presence already noticed in everything that concerns Lydia's relationship with the world outside herself.

Lydia's separation from the woman of the house is further enhanced by the conversation she has with her, after dinner on the verandah. The distinctive mark of their dialogue is the opposition of the pronouns used by Lydia and those used by the woman. Lydia uses exclusively the pronoun "I" :

I am on my own now, too.

I was living with a man in Kingston, in Ontario.¹⁹

As for the woman, she runs the gauntlet of the grammatical possibilities :

We have two freezers and one oversize refrigerator.

You get the crews staying with you, you have to feed them.

He does the laundry.²⁰

It is worth noticing that whenever the woman refers to herself alone, she does so by resorting to the past tense. When she does use the first person pronoun in the present tense, she exclusively refers to her social function : "I cook and bake, cook and bake."²¹ The difference in the way Lydia and the woman use pronouns reveals two systems of values that are fundamentally diverging. The former — Lydia's — testifies to self-absorption, the latter — the woman's — testifies to loss of self. It is difficult not to notice an ironic intention in this clash of opposites. Consider for example the juxtaposition of these two sentences :

"I was living with a man in Kingston, in Ontario."

“Were you? John and I are extremely happy.”²²

In this failure of conversation, we recognize the technique of uncommunicative dialogue exemplified at its best.

Another instance of uncommunicative dialogue or absence of connection is to be found in the woman’s final declaration of admiration for Mr. Stanley :

That man is 81. Isn’t that amazing? I really admire people like that. I really do. I admire people who keep doing.²³

The woman shows a blind unawareness of the situation in which Lydia is and unknowingly bestows her admiration on Mr. Stanley for the very reason she might have bestowed it on Lydia. Her unawareness widens the already existing gap between the two women and leaves them once and for all on separate shores.

The story that follows Lydia’s “dialogue” with the woman of the house is an anecdote that dramatizes an encounter with a bear. Though it is told by Lydia, it involves not Lydia herself, but the man she had been living with in Kingston. It is a story of mistaken identity, Lydia’s boyfriend mistaking a bear for a dog and paying no attention to its “friendly” nudge. Belated recognition triggers off a witticism from the boyfriend. His wit is all the sharper as the encounter with the bear had been contrived as a practical joke by the people he visited. Thus, wit meets joke in a reported anecdote framed by the game of cards in which Lydia engages with the three workmen in the guesthouse. We have here a play-within-a-play-within-a-play. The anecdote about Lydia’s boyfriend is indisputably embedded in the larger story involving Lydia. Yet it sharply separates itself from it.

First, the story meant as a comic interlude is totally lost on the crew and does not elicit any response from them. Instead of reinforcing the connection between the card players, it isolates Lydia because she introduces a new character among the group and fails to make his presence accepted. Once more, Lydia asserts absence through presence and locks herself in the dialectics of separation and distance by participating in the game and simultaneously breaking its rules.

Second, it must be noticed that the game, which is called Skat by the three workmen is called 31 by Lydia. Now, the fact that thirty one characters (excluding children whose number is not specified except in Lydia’s case) are alluded to in the story may be pure coincidence. It may also, however, entitle us to envisage Lydia as not only separated from the six characters whose presence is verbally asserted in the text but also as separated from the other twenty five whose absence is no less verbally asserted. Should we, furthermore, consider the game as an emblem for her relationship with society at large, we would find here the paradigm of her utter separation.

This pattern gets somehow more complex if we look at the way Lydia presents her partners in the game. They are in no way monolithic but exhibit contrasted features and distinct polarities. Laurence, the boss, is depicted as successful, alert, and shrewd while capable of being gloomy and uncertain and contentious.²⁴ Eugene, the youngest workman, is said to be endowed with “a masculine beauty that was nevertheless soft-edged, sweet-tempered and bashful.”²⁵ Vincent “would always be able to say the most pessimistic things and not sound unhappy.”²⁶ His glance is “unchallenging but unfooled.”²⁷

These polarities point toward division and separation. Yet they exist simultaneously within each of the three characters concerned. As such they stand in sharp contrast to Lydia's own presentation. Lydia defines herself in the course of the narration as having undergone a metamorphosis :

She hadn't got fatter or thinner, her looks had not deteriorated in any alarming way, but nevertheless she had stopped being one sort of woman and had become another.²⁸

Lydia's contrasted features are not defined simultaneously. They are presented in succession, one cast off self-pitted against the new one, involving an irremediable separation. This conception of change implies a representation of time as the reaper. It does not make room for any kind of continuity ; it does not even contemplate decay but posits a new system completely disconnected from the previous one.

Although the workmen allow for degeneration, they share Lydia's awareness of the passage of time as bringing about a radical metamorphosis. Consider Laurence's view :

His kids were cheeky, he said. They had it too soft. They got everything. But that was the way nowadays, but what could you do ?²⁹

Or Vincent's :

His sons are not hardworking like their parents. All they want to do is roar around in cars... It didn't use to be that way.³⁰

Vincent and Laurence's awareness of change is connected to the outside world through the agency of their respective children. Lydia's awareness of change is focused on her own self testifying once more to her overpowering self-absorption.

The network of oppositions created throughout the story and casting each character in a relation of separation from the other mainly operates through pitting Lydia against the other characters. Yet in the game of cards episode, two instances of oppositions not directly involving Lydia are to be found. The first one concerns the opposition between Mr. Stanley and Laurence and it is founded on sexuality. Mr. Stanley is denied the right to belong to the community of men on account of his implied lack of interest for sex and whore-houses. The second one concerns Mr. Stanley and Eugene in a more round about way. Eugene is made to say :

One thing I don't like the idea of is getting drowned.³¹

His lower class misuse of grammar is meant to be opposed to Mr. Stanley's conversational style as presented in his first talk with Lydia. Mr. Stanley's formality and well-thought out sentences immediately set him apart from the workmen and elicit their contempt.

These two apparently unrelated instances of exclusion, the one based on sexuality, and the other on language have more in common than meets the eye. First, the relationship between misuse of language and promiscuous behaviour has often been pointed out. Caliban, another island inhabitant, is one instance among many of the connection between the rape of the word and uncontrollable lust. This connection casts Mr. Stanley apart twice and builds an opposition between two systems of

values : on the one hand Mr. Stanley's system of highmindedness and platonic love ; on the other, Laurence and Eugene's low language and interest for the "Ocean Wave." Although these two systems of values are not apparently connected with Lydia, they display the same dialectic as the system which opposes Lydia to Mr. Stanley. On the one hand, we find Lydia asserting the absence of connection with the world through perfunctory participation in social functions, and we also find Laurence and Eugene asserting the absence of love through attendance to the "Ocean Wave." On the other, we find Mr. Stanley asserting the presence of Willa Cather and of his love for her through and beyond her death, with well-chosen and reverential words.

Some connection between Lydia and the workmen thus becomes obvious. This connection seems to be reinforced as the evening unfolds and the four of them settle in the kitchen and make themselves at home :

The couple who owned the guest house had long ago gone to bed, but the workmen and Lydia sat in the kitchen, just as if it belonged to one of them, drinking beer and eating dulse, which Vincent had brought down from his room.³²

The connection established between them is syntactically marked by the coordination between the workmen *and* Lydia as well as by the coordination between beer *and* dulse. The beer comes from Ontario and is called "the imported stuff" by Laurence. Dulse, on the contrary, is a local product. The coordination between the two symbolically enforces the connection between Lydia, the stranger and the workmen from New Brunswick.

However, this connection is established on false premises : "just as if." It hinges on make believe and pretence and paves the way towards Lydia's final estrangement from the workmen. Her separation from Eugene and Laurence is radical. Lydia refuses the contract explicitly drawn by Eugene when he invites her to share his bed through a series of amorous moans :

She went on into her own room and shut the door and hooked it.³³

She doesn't pay any heed to Laurence's implicit invitation either.

But Vincent's case cannot fall into the same category. Vincent is depicted as the only one capable of pulling down the barriers that separate Lydia from the world :

With him, she could foresee doors opening, to what she knew and had forgotten ; rooms and landscapes opening ; there. The rainy evenings, a country with creeks and graveyards, and chokecherry and finches in the fence corners.³⁴

This possibility of doors opening is cast in the past. It belongs to the pre-metamorphosis period from which she has presently seceded. It is couched in platonic images of a realm once inhabited and long-forgotten, a celestial region from whence she has fallen and retained a longing for. This yearning after the world of spiritual essence is modestly transcribed as a regret not to have attempted to live a simpler life :

Should she have fallen in love with, and married, a man like Vincent, years ago ?³⁵

But Lydia does not relinquish her conception of time as the reaper. She is not

presented as willing to seize the second chance that life provides her with. She is not made to redeem time because of her impossibility to do away with dichotomy :

Should she have concentrated on the part of her that would have been content with such an arrangement and forgotten about the rest?³⁶

Lydia is depicted as separated from the world because she is built as a character separated from herself and at the same time as utterly self-absorbed. Her dichotomy is symbolically rendered in the flash back episode that deals with her life with Duncan. Lying in bed in the guest house, she remembers one Sunday afternoon when she went for a drive in the country with him. In the town where Duncan stopped for gas, Lydia bought some make-up and attempted a transformation to look more appealing. Duncan's reaction was scathing :

You can see where the line stops on your neck.³⁷

The symbol of the dividing line standing for the divided psyche is followed up in the next line stating Lydia's feelings :

At such times, she felt strangled.³⁸

Besides, Lydia's relationship to Duncan is couched in the language of violence :

She believed that Duncan's love — love for her — was somewhere inside him, and that, by gigantic efforts to please, or fits of distress which obliterated all those efforts, or tricks or indifference, she could claw or lure it out.

The sacrifice she made with Duncan — in living arrangements, in the matter of friends, as well as in the rhythm of sex and the tone of conversation — were violations, committed not seriously but flagrantly.³⁹

It is also depicted in terms of competition or strife :

She is in competition with him as to who can love best. She was out to defeat him.

I think that there is something in him that's an absolute hold-out. There's something in him that has to get rid of me, so he'll find reasons.

But he can always pull the rug out.⁴⁰

From these examples concerning Lydia and Duncan's relationship as seen through Lydia's eyes, we realize that connection between them keeps asserting itself through separation, through a pitting of the will against one another.

Moreover, their relationship is framed by two tell-tale signs. It begins in a bookshop where Lydia has come to meet a friend — the owner of the place — for lunch. A client walks in, and without noticing Lydia's presence, asks for a copy of *The Persian Letters*. At the same time, the client, who happens to be Duncan, volunteers a self-revealing comment :

and in the quiet store Lydia heard him saying that it must be difficult to know where to shelve *The Persian Letters*. Should it be classed as fiction or as political essay?⁴¹

Duncan's first appearance in Lydia's life is marked by the semes of /alternative/

and /dichotomy/. In addition, Duncan does not acknowledge Lydia's presence, thus foreshadowing her ensuing function as absence asserting itself through presence.

Duncan's disappearance from her life is marked by brutal disconnection :

When she had been in Toronto a day she tried to retrieve Duncan, by phone, and found that he had acted quickly. He had changed to an unlisted number.⁴²

Duncan's unlisted number gives substance to his absence and articulates the fundamental pattern of nonexistent existence on which Lydia's life hinges.

Framed as it is by dichotomy and disconnection, Lydia and Duncan's relationship does not revolve on irreconcilable polarities but rather on a surfeit of dissociated elements. The image that is proposed in the text is that of the monstrous hydra :

It seemed to her that she and Duncan were monsters with a lot of heads, in those days.⁴³

Although these heads do separate in polarities (hot and cold, true and false) they do not stand in a polarized relation to each other. They stand as an unconnected and ever-multiplying outgrowth brought about by the union of two equally self-absorbed characters.

The other characteristic of the monstrous hydra proposed by the text is its retraction :

These monster heads with their cruel and silly and wasteful talk could all be drawn in again, could curl up and go to sleep.⁴⁴

The image of the hydra now branching out in monstrous tentacles, now curling up, vividly dramatizes Lydia and Duncan's relationship that can only reach out towards the void. It foregrounds the sensation of nothingness that surrounds them. It also points towards their inner void for the inflation of the self, such as it is experienced by the two characters, is but the expression of a fundamental lack, an absence that betrays itself through an excess of presence.

We can thus envisage the monstrous hydra as a "hyperbole of nothingness,"⁴⁵ just as we can regard Duncan's apartment as another metaphor for the void erupting into clutter and encumbrances. Duncan's apartment is atomized :

No attempt had been made to arrange things to make a setting; nothing was in relation to anything else.⁴⁶

It opens up towards the void :

There were no curtains; he was higher than the surrounding buildings.⁴⁷

It excludes others :

Lydia has asked about his guests. How were they accommodated? He replied that he did not have any. The apartment was for himself.⁴⁸

The description of the apartment paired with that of the monstrous hydra encapsulate the major isotopies of the text : the painful division and utter separation in which the two main characters are locked.

To be fully understood, this image cluster must be linked to the description of another apartment : that of the psychiatrist Lydia consulted when she was still living with Duncan :

The room where she and the doctor were talking had a dark blue carpet, blue and green upholstery. There was a picture of boats and fishermen on the wall. Collusion somewhere, Lydia felt. Fake reassurance, provisional comfort, earnest deceptions.⁴⁹

This apartment conjures up an atmosphere of peace and quiet through the cold colours that have been chosen and it also intends to assert some kind of connection with the outside world, more particularly the world of nature and simple living. But Lydia envisages this connection as a collusion. She perceives the artifice, the fraud that lies beneath and thus allows us to draw a parallel between Duncan and the doctor through a shared isotopy.

On the one hand, the owner of the bookshop calls Duncan "the tin woodman," implicitly referring us to the character in *The Wizard of Oz* who has no heart. The derogatory qualifier hints at a fraud that had already been traced in Duncan's first appearance in the discourse : his encounter with the bear as narrated by Lydia. That anecdote, on the other hand, also dramatized the element of pretence and artificial bantering which is common to Duncan and the doctor. Both are incapable of helping Lydia in any way. Both are incapable of establishing the essential connection required by true love or true concern. They leave Lydia lonelier than ever, utterly disconnected, and fittingly vacationing on an island.

Before leaving the island to go back to her work as an editor in Toronto, before resuming her absent existence through a perfunctory presence, Lydia has a last conversation with Mr Stanley, at the breakfast table. This last confrontation is a further affirmation of colliding values. First, Lydia is not in the right mood :

This morning she had wakened with the cold conviction of a mistake — something avoidable and irreparable.⁵⁰

The preposterous pairing of "avoidable" and "irreparable" takes us back to Lydia's conception of time as the reaper. At the very moment when she is about to resume connection with the world, she "pulls the carpet out" to use the very expression she applied to Duncan's attitude to her. She denies herself the possibility of a new beginning or a second chance. She undermines the roots of her presence to the world through a self-accusatory, a self-defeating stance.

Second, in her talk with Mr. Stanley, she is openly vindictive, attacking him where he is most vulnerable : in his admiration for Willa Cather. It is obvious, however, through Lydia's use of the pronoun "they" that she is not so much attacking Willa Cather as artists in general as evidenced by this piece of conversation :

"She knew things as an artist knows them. Not necessarily by experience."
 "But what if they don't know them?" Lydia persisted. "What if they don't? ⁵¹

It must be remembered that Lydia is a poet herself and her outrage against Willa is but the continuation of her self-accusatory and self-defeating stance, an outburst of violence coiling up towards herself. By questioning the artist's vicarious experience and knowledge, his or her possibility to intuit the world, she indulges in what Emily

Dickinson called "the abdication of belief"⁵² and denies the presence of any "positive spiritual force"⁵³ in the work of art. The only presence that Lydia seems to acknowledge is that of the void.

The paradox of Lydia's system is that she only asserts the void to take it away in the next sentence. Thus, she confesses to her own drought while denying it through the recall of precedent and the use of modal verb :

She thought as she had thought innumerable times in her life that probably she would not write any more poems.⁵⁴

At the same time as she neither asserts impossibility nor possibility, she undermines both by challenging the writer's adequacy in fulfilling his or her task. She is, thus, oscillating between nothingness and implementation, absence and presence, while participating in neither, separated as she is from the mere possibility of connection, be it connection with disconnection or simply connection.

The story very aptly finishes on the affirmation of oscillation :

In the meantime, she'll be up and down. "Up and down," they used to say in her childhood, talking of the health of people who weren't going to recover. "Ah, she's up and down."⁵⁵

But as can be expected from the elusive character of Lydia's system, this set pattern of oscillation is disrupted by the bottom line which alludes to the gift Lydia receives from Vincent :

Yet look how this present slyly warmed her from a distance.⁵⁶

The gift of dulse, made by Vincent in absentia, may be considered not only as a present but also as a presence. By accepting the gift, Lydia is made at the very end of the story to join in Mr. Stanley's pattern of presence through absence and connection through separation, at the same time as she explicitly casts herself out of it by introducing an element of distance.

This ceaseless undermining of affirmation can be further explored by looking at the symbolism of dulse in relation with the isotopies created by the discourse. On the one hand, dulse comes from the sea, the same element that had produced the monstrous hydra of her life with Duncan and the same element that had been fraudulently utilized by the doctor to conjure up comfort and reassurance. On the other hand, it comes from Vincent, whom Lydia considers as a potential though unactualizable opener of doors and landscapes. Through the agency of Vincent, dulse is made to participate in "the country with creeks and graveyards, and chokecherry and finches in the fence corners" that she might have inhabited *in illo tempore* with Vincent or a man like him, "the sort of man who must have been in her family for hundreds of years."⁵⁷ The gift of dulse may be envisaged as annihilating though asserting the destructive element and proposing though denying the key to the long-forgotten celestial regions with which Lydia yearns to be reunited.

In Lydia's case, there is no true coincidence, no crossing the line, no breaking the barrier between presence and absence, separation and connection as there is in Mr. Stanley's. There is an abyss of nothingness vying with a gap of desire but there is also a bag of dulse, surfacing from the bottom of the sea fraught with the secrets of life.

NOTES

¹ Alice Munro, *The Moons of Jupiter* (Toronto : Macmillan, 1982), p. 37. All further references are to this edition.

² *Ibid.*, p. 39.

³ *Ibid.*, p. 59.

⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁷ *Ibid.*, p. 41.

⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰ *Ibid.*, p. 36.

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

¹² *Ibid.*, p. 50.

¹³ *Ibid.*, p. 41.

¹⁴ *Ibid.*, p. 41.

¹⁵ *Ibid.*, p. 42.

¹⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹⁷ *Ibid.*, p. 37.

¹⁸ *Ibid.*, p. 58.

¹⁹ *Ibid.*, p. 42.

²⁰ *Ibid.*, p. 42.

²¹ *Ibid.*, p. 42.

²² *Ibid.*, p. 42.

²³ *Ibid.*, p. 43.

²⁴ *Ibid.*, p. 44.

²⁵ *Ibid.*, p. 45.

²⁶ *Ibid.*, p. 45.

²⁷ *Ibid.*, p. 46.

²⁸ *Ibid.*, p. 36.

²⁹ *Ibid.*, p. 45.

³⁰ *Ibid.*, p. 46.

³¹ *Ibid.*, p. 48.

³² *Ibid.*, p. 47.

³³ *Ibid.*, p. 50.

³⁴ *Ibid.*, p. 52.

³⁵ *Ibid.*, p. 52.

³⁶ *Ibid.*, p. 52.

³⁷ *Ibid.*, p. 53.

³⁸ *Ibid.*, p. 53.

³⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 54, 55, 56.

⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

HELIANE DAZIRON

⁴² *Ibid.*, p. 56.

⁴³ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁵ Marie-Claire Cournand cited by Leroy C. Breunig, "From Rem to Rien," in *Intertextuality, New York Literary Forum*, vol. 2, 1978, p. 213.

⁴⁶ Munro, *op. cit.*, p. 53.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁵¹ *Ibid.*, p. 57.

⁵² Emily Dickinson cited by Leroy C. Breunig, *op. cit.*, p. 212.

⁵³ Leroy C. Breunig, *op. cit.*, p. 212.

⁵⁴ Munro, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 52.

DE LA RESISTANCE A LA TRAHISON OU LES TENTATIONS DE LA CRITIQUE CANADIENNE ANGLAISE

Pierre SPRIET

Université de Bordeaux III

Divers travaux critiques récemment publiés au Canada attestent l'existence de courants antinomiques : ceux qui rejettent toute ouverture vers l'étranger et ses méthodes au nom du nationalisme s'opposent avec outrance à ceux qui, méprisant ouvertement ou secrètement tout ce qui est « canadien, » prônent des modèles venus d'ailleurs. Entre ces extrêmes, il y a place pour une voie critique moyenne qui conserve sa spécificité nationale sans s'enfermer dans un ghetto nationaliste.

Various recent publications show the existence of two opposing schools of thought as far as literary criticism in Canada is concerned. On one side there are those who, waving the banner of nationalism, refuse to take into account other countries or their methods and, on the other those who, being openly or in secret contemptuous of all that is « Canadian, » advocate adhering to these « foreign » doctrines. Between these two extremes there is room for a middle path which would allow Canadian criticism to conserve its specific national character without shutting itself off into a ghetto of nationalism.

On n'existe jamais que sous le regard de l'autre ; pour être, c'est-à-dire pour savoir qu'on est, il faut que l'autre s'aperçoive de notre présence et nous valorise. Ne pas exister pour l'autre, c'est être privé de son identité ; on ne peut être que par référence à l'autre : se reconnaître différent mais aussi vivre sous son regard. L'individu et le groupe — qui fonctionnent de ce point de vue comme un individu — répondent de manières diverses à ce regard ou à cette absence de regard de l'autre : ces réponses vont de l'agressivité et du rejet à la captation de la bienveillance par volonté d'identification ou de mimétisme. Ces réponses ne peuvent être analysées que dans le contexte relationnel qui les suscite et il faut les lire comme des signes du besoin ou de la peur de l'autre plutôt que comme des prises de position indépendantes.

La culture d'un peuple n'est pas séparable de l'idée qu'il se fait de lui-même en réponse à l'autre. C'est peut-être cette relation qui le définit plus qu'un contenu précis. Les mille façons d'être canadien se ramènent toutes à une relation fondamentale : comment être soi auprès d'un autre qui ne nous voit pas ou qui nous voit mal ou qui nous méprise ?

Trois publications récentes dans le domaine de la critique littéraire seront le point de départ et l'occasion d'une réflexion qui sera essentiellement un regard porté sur ce regard de l'autre.

*

* *

E.C.W. Press vient de faire paraître un numéro spécial à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation d'*Essays on Canadian Writing* (30, Winter 1984-1985). Le deuxième critique à qui les directeurs de la revue donnent curieusement la parole est McLulich qui se livre à une vigoureuse dénonciation de l'« establishment » canadien. Cette place de choix ne peut être dépourvue de signification. McLulich paraît représenter parfaitement ceux qu'on pourrait appeler les « résistants frileux » et que Frye a naguère très lucidement associés au symbole de la garnison.¹ Les résistants du 19^e siècle, menacés par la nouvelle culture de masse en provenance des États-Unis, cherchaient refuge dans un raffinement et un classicisme que « gentility » traduit parfaitement en anglais. Ceux d'aujourd'hui proclament toujours leur différence en cherchant la même pureté. Si le contenu de cette pureté a changé, sa valeur relationnelle reste la même : il faut cultiver la différence en s'isolant de toute influence étrangère ; l'internationalisme culturel, voilà l'ennemi. Les recherches dites ésotériques de la nouvelle littérature et de la nouvelle critique ne conviennent pas, disent les McLulich, à une culture sans prétention comme la canadienne ; elles viennent de l'étranger et elles font donc courir un nouveau risque d'assimilation culturelle. Les élites britanniques du siècle dernier cherchaient la différence dans la sophistication ; McLulich veut la retrouver dans le culte d'une robuste simplicité. Sa réponse à la menace de l'autre, c'est une forme d'intégrisme culturel qui rejette l'impur, c'est-à-dire l'étranger. « What was Canadian Literature » reprend la lamentation de Grant, à laquelle d'ailleurs McLulich se réfère explicitement.² Il déplore « the style of the international avant-garde » qui prévaut dans l'élite et qui, pour lui, marque la fin de la spécificité canadienne.³ Il regrette que le sort de la littérature canadienne soit entre les mains des universitaires et de l'État qui trahissent l'idéal originel de pureté nationale :

...the health of our literature has been committed to the stewardship of an alliance between academics and the government functionaries who hold the purse-strings of the Canada Council.⁴

Ceux qui mettent en danger la pureté de la littérature et de la critique canadiennes sont ceux qui, dans l'université, « profess an advanced or theoretically sophisticated view of our literature. »⁵ La nouvelle approche des textes est d'ailleurs jargonante, se plaint-il : elle empêche de goûter et d'aimer ce qui est de chez nous. Il faut plutôt valoriser dans le domaine de la création les romans à contenu canadien et, dans le domaine critique, une approche exclusivement thématique qui s'intéresse aux idées et au « here and now » du Canada et non à des techniques ésotériques et donc étrangères. Toute approche formaliste occulte et dissout la canadienité de l'œuvre et n'est donc pas « canadienne. » La position des résistants frileux a le mérite de la cohérence même si elle condamne la critique à ériger autour de la culture nationale une sorte de rideau de fer qui, à la limite, ferait du pays sur le plan culturel une manière d'Albanie américaine vouée au culte peureux de sa différence et de sa non-sophistication. Cette curieuse attitude peut être lue non comme une volonté de valoriser la culture nationale mais comme une peur panique de l'autre et une absence caractéristique de confiance en soi : on ne peut affronter l'autre sur son terrain sous peine d'être battu à tout coup.

Quant à la dénonciation de l'*establishment*, elle est aussi naïve que facile. Il n'existe pas de culture littéraire sans une élite qui la définit et lui attribue la valeur. La petite collectivité qui fixe le corpus littéraire détermine les normes et impose les

valeurs existe d'ailleurs dans toutes les cultures : elle peut se composer de « clercs » ou de guerriers, d'hommes politiques ou de marchands ; elle peut être visible ou discrète, elle peut être centrée sur une cour ou une cité ou s'identifier à une classe ; mais aucune culture n'existe sans elle. En condamnant le nouvel *establishment*, McLulich rêve-t-il de revenir au temps où c'était Londres qui définissait les règles de la culture ? L'élite qui imposait les normes culturelles au siècle dernier était-elle plus canadienne que le complexe État-Universités d'aujourd'hui ? On peut sérieusement en douter.

*

* * *

Le même numéro de *Essays on Canadian Writing* s'ouvre par une étude de W.J. Keith intitulée « The Function of Canadian Criticism in the Present Time. » Elle s'apparente à un autre courant critique qu'on pourrait appeler celui de la bonne conscience britannique. Pour Keith, si la littérature et la critique canadiennes ne se sont pas émancipées de l'influence étrangère, c'est-à-dire anglaise, au 19^e siècle, elles ne peuvent s'en prendre qu'à elles-mêmes. On ne peut prétendre, dit-il, que la culture canadienne ait jamais été dominée par la métropole : les Anglais n'ont jamais utilisé la violence et la force militaire pour imposer leurs normes : « The British made no attempt to force nineteenth-century Canadian literature into a British mould. »⁶ Si les Canadiens ont adopté les modèles anglais, c'est leur problème : « It is the Canadians who are primarily to blame. »⁷ On dit qu'ils ont cultivé la « gentility » à l'imitation des Anglais, continue-t-il. Mais les Anglais, même au 18^e siècle, pouvaient être très crus sinon grossiers, et le classicisme affecté des écrivains canadiens du siècle dernier était depuis longtemps dépassé dans l'Angleterre de la révolution industrielle. Ces pauvres Canadiens — il ne le dit pas mais c'est dans le droit fil de son argumentation — sont d'incorrigibles retardataires et ils ne sont même pas capables d'imiter les bons modèles. Il est difficile d'être plus méprisant pour la culture nationale !

Ce que Keith méconnaît en ne s'intéressant qu'au contenu explicite de la littérature canadienne, c'est à nouveau la dimension relationnelle de tout phénomène culturel. Il transforme un rapport de forces en problème moral et il semble ignorer que les membres d'un groupe culturel quel qu'il soit sont déterminés dans leurs choix par un contexte qui les conditionne : le prestige et donc la valeur ne pouvaient venir au 19^e siècle que de la métropole. S'affirmer britannique et ne retenir de l'héritage britannique que les éléments les plus chargés de différences par rapport au voisin du Sud universellement considéré comme grossier, vulgaire et sans éducation, c'était se valoriser et il n'existait pas d'autre voie d'accès à la valorisation. Reprocher aux Canadiens d'être responsables de leur dépendance culturelle, c'est leur reprocher d'avoir choisi les valeurs qui, à l'époque, ne pouvaient que se situer du côté de la puissance militaire, économique et culturelle, c'est-à-dire de l'Angleterre. Keith oublie que la valeur n'existe jamais en soi mais qu'elle est nécessairement imposée par le pouvoir, même si ce pouvoir n'en a pas conscience. C'est par son propre poids qu'un impérialisme culturel s'impose, et ceux qui le subissent ne sont pas plus coupables que ceux qui l'imposent. La culture canadienne ne pouvait pas ne pas choisir les valeurs britanniques au siècle dernier et il est aberrant de vouloir culpabiliser

l'élite canadienne de l'époque parce qu'elle a fait le seul choix qu'elle pouvait faire dans le contexte socio-culturel du temps.

*

* *

John Metcalf, dans un article de la même livraison intitulé « The Curate's Egg, » représente une forme plus subtile de l'attitude britannique volontiers condescendante sinon méprisante à l'égard du Canada et de sa soi-disant pauvre culture. Tout se passe comme si mépriser ce qui est indigène et donc indigne était une manière de s'affirmer. La valorisation de soi passe par la dévalorisation de l'autre.

Si la littérature canadienne n'a pas de lecteurs, déclare Metcalf, c'est que les œuvres proposées au Canada ne sont pas au niveau de ce qui s'écrit en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. D'ailleurs, la bourgeoisie dans ces grands pays soutient les arts tandis qu'au Canada elle préfère acheter des bons du Trésor.⁸ Le gouvernement tente bien de subventionner la culture mais il se compose d'illettrés : « ...indeed, it is debatable whether at least one member of the present Cabinet is functionally literate. »⁹

Comme Keith, il semble bien que Metcalf méconnaisse le fonctionnement de l'institution littéraire. Ce n'est pas d'abord parce que les Anglais ou les Américains écrivent mieux qu'ils ont un public que les œuvres canadiennes ne peuvent espérer trouver ; c'est parce qu'ils écrivent dans un contexte culturel qui valorise ce qui vient de Londres ou de New York et qui est indifférent à ce qui paraît à Regina, Saskatchewan ou même à Toronto.¹⁰ Une œuvre produite dans un centre culturellement prestigieux bénéficie d'un réseau de distribution et d'un public qui n'ont pas d'équivalent au Canada. Ignorer le rôle porteur de cet environnement socio-économique et donc aussi culturel, c'est verser dans un angélisme ou un idéalisme coupés de toute réalité. Et il y a peut-être dans la position de Metcalf, au niveau du non-dit, un incommensurable mépris pour les faibles et un respect des forts et de la puissance qui sont aux antipodes de l'anticonformisme dont il fait profession : exalter les Anglais et les Américains, c'est ironiquement se placer dans le camp des conformistes culturels qui ne peuvent sans dommage accorder de valeur à ce que les seuls « provinciaux » estiment.

Ces outrances faciles peuvent malheureusement obscurcir une thèse qui est pourtant solide et qui n'est pas du tout celle de McLulich ou d'un R. Matthews, aveuglé par l'anti-américanisme et un nationalisme d'ayatollah, écrit fort justement Metcalf.¹¹ Il n'y a pas de salut pour l'écriture et la critique canadiennes, continue-t-il, du côté du repli frieux sur les thèmes nationaux et sur la critique thématique. Alors qu'on s'intéresse partout et même au Canada à la littéralité de l'œuvre, c'est-à-dire à ce qui lui est essentiel : sa verbalité, il est regrettable que la littérature et la critique canadiennes restent obsédées par le contenu et non par la forme de ce contenu, ce qu'il appelle « verbal performance. »¹² Il ne faut pas se demander « *what* does this poem mean, » mais « *how* does it mean. » Et il préconise une attitude critique exactement opposée à celle des McLulich et des Matthews : les écrivains et les universi-

taires doivent enfin s'intéresser aux recherches verbales et situer leur production littéraire et critique dans un contexte international, condition de leur survie.

Cette position est parfaitement défendable, mais faut-il pour autant que Metcalf méconnaisse une autre condition de la survie du groupe : l'existence d'une mémoire collective et donc d'une culture particulière dont on ne peut faire l'économie au nom d'un cosmopolitisme qui, en fait, ne peut que renforcer la dépendance culturelle et retarder la prise de conscience de l'identité? Le dilemme ne peut être simplement récusé. Metcalf choisit le grand large, et ses origines britanniques lui permettent plus facilement qu'aux autres Canadiens de se passer d'un Canada dont il n'est visiblement pas très fier, même s'il a beaucoup contribué à le faire connaître¹³ et c'est pour cette raison qu'il est évidemment impossible de le ranger parmi les « traîtres. » Mais d'autres vont beaucoup plus loin dans la « trahison. »

*

* *

C'est dans une autre publication d'E.C.W. Press que j'en trouverai le modèle sinon la caricature : il s'agit de *A Tale of Two Countries : Contemporary Fiction in Canada and the United States* (Toronto, 1984), écrit par S. Fogel. L'ouvrage rassemble plusieurs articles ou communications ainsi que des textes originaux destinés à unifier l'ensemble quelque peu disparate et fragmentaire. Un premier chapitre oppose ce que l'auteur appelle littérature américaine « représentative » et littérature canadienne courante. Le deuxième chapitre analyse l'œuvre romanesque de deux écrivains américains contemporains, Gass et Coover, et les situe dans le contexte de cette littérature dite représentative. Le troisième en fait autant avec la seule œuvre d'un romancier canadien, R. Kroetsch, considéré comme à mi-chemin du courant américain valorisé et du courant canadien dévalué. Un dernier chapitre oppose à ces œuvres fortes celle de deux Canadiens considérés comme malheureusement typiques de la production nationale : Margaret Atwood et Robertson Davies.

La thèse apparaît clairement dès les premières pages : « The recent fictions of Canadian writers and those of writers in the United States are, for the most part, mostly divergent in form and content. »¹⁴ Au traditionalisme canadien, Fogel oppose le modernisme ou plutôt le post-modernisme américain : « the formalist and meta-fictional concerns... are almost completely absent in Canadian journals and in the works of prominent... Canadian writers of fiction. »¹⁵ En clair, le roman américain représentatif est antimimétique tandis que les écrivains canadiens confondent création verbale et réalité et se confinent dans le « référentiel. »

Fogel part de prémisses implicites qui donnent à son analyse une coloration certaine : il ne reconnaît de valeur qu'à ce qui contribue à déstabiliser l'ordre social. Lecteur fidèle de Foucault, il estime que la littérature ne peut avoir que pour seule mission de dénoncer, de déstructurer, de contester. Toute production qui viserait à divertir ou, pire encore, à conforter ses lecteurs ne peut être que médiocre ou mauvaise. Les seuls Américains qui pour Fogel représentent la véritable littérature sont donc les Barth, Pynchon, Barthelme, Kesey, Vonnegut et autres Gass ou Coover. L'auteur se réclame d'ailleurs de E.L. Doctorow pour qui « the language of literature

is subversive regardless of the country in which it has been produced.»¹⁶ Avec le même Doctorow, il considère que le réalisme, les sciences sociales, le langage scientifique sont « le langage du régime » et donc du pouvoir établi et qu'ils doivent être combattus. Il s'agit bien en effet d'un affrontement politique qui ne peut que se situer contre toute forme de pouvoir. Les formes de l'ordre social peuvent être subtiles; il appartient au romancier de les dénoncer inlassablement : quand il déstructure la cohérence psychologique des personnages et qu'il subvertit les conventions du roman traditionnel, il fait œuvre littéraire. Il n'est bon écrivain que s'il met à nu l'artifice, rejette le vraisemblable et ses facilités, déconstruit l'œuvre tout en la construisant, et bien sûr se libère des contraintes bourgeoises du réalisme psychologique : le moi, disait Foucault que reprend Fogel, n'est plus qu'un anachronisme. Toute autre pseudo-littérature se met consciemment ou inconsciemment au service du régime et du pouvoir et devient haïssable et stérile : « Literature dragooned into the service of the State has its vitality undermined.»¹⁷ Les écrivains et critiques canadiens sont donc « anachroniques, » qui, au lieu de dénoncer et de subvertir, poursuivent la quête de leur identité. Fogel reconnaît bien qu'ils ne peuvent évidemment subvertir ce qu'ils ne possèdent pas encore : à la différence des Américains grands producteurs de mythes, les Canadiens n'ont pas réussi à se construire leur image,¹⁸ mais c'est bien là leur drame et c'est précisément, pense Fogel, ce qui les condamne à ne jamais être à la mode : ils ne pourront pas faire partie de l'avant-garde puisqu'ils cherchent une identité nationale au moment même où les littérateurs évolués considèrent que le nationalisme est périmé : « National identities are inflated constructs, products or advertising and politics. »¹⁹ Avec Gass, Fogel est convaincu que tout artiste doit être un ennemi de l'État et un destructeur universel.²⁰ La conclusion s'impose : il ne peut y avoir de place pour les écrivains canadiens que s'ils choisissent les nouvelles valeurs américaines, qui sont en fait des anti-valeurs : à l'instar de ses maîtres, Fogel privilégie tout ce qui va dans le sens derridien de la déconstruction et de la contestation. On ne peut écrire de roman aujourd'hui que pour débusquer les conventions du genre, les enfreindre ou au mieux les parodier : le roman doit se prendre pour objet du roman, se retourner sur soi, se mettre en abyme.²¹

Fogel rejoint ainsi Metcalf, partiellement du moins dans la mesure où il valorise les formalistes, les structuralistes et certains poststructuralistes. Mais sa « trahison » est plus radicale et plus tranquillement idéologique : tous les écrivains canadiens à l'exception de Kroetsch et de rares autres sont des conservateurs en politique et des valets de l'État. R. Davies en est l'archétype parce que, plus explicitement encore que les autres, il écrit en britannique :

It seems to me that Davies' work, as well as much the rest of Canadian fiction, except the kind written by Kroetsch... is clearly British stylistically.²²

Le retournement est complet : l'élite du siècle dernier cherchait la valeur à Londres; la nouvelle élite libérée doit désormais la chercher chez les contestataires américains. Fogel reconnaît pourtant que le Canada en tant que nation a le droit de chercher son identité, mais il conteste curieusement à ses écrivains celui de s'associer même indirectement à ce projet :

Of course it makes sense that when a country feels itself threatened culturally by another, it will embark on a project to solidify its identity; however whether that project demands the enthusiastic endorsement of its novelists is a much more tenuous issue.²³

En fait Fogel est resté aussi « référentialiste » que les écrivains et critiques qu'il pourfend. Il s'est simplement converti à un autre référentialisme, passant du nationalisme de Matthews à l'internationalisme anarchiste et contestataire de ses modèles américains ; il a remplacé le contenu canadien par un autre contenu qui n'est valorisé que s'il est subversif ; la thématique canadienne est remplacée par la politique anti-nationaliste. Metcalf défendait les droits de la forme ; Fogel ne s'intéresse à celle-ci que si elle véhicule un contenu contestataire : ce n'est plus une position critique ; c'est un engagement politique.

*
* *
*

Face à ces radicaux de « droite » ou de « gauche, » on trouve heureusement ce qu'on pourrait appeler des « pragmatistes ouverts » dont l'œuvre va dans le sens d'une prise en compte des problèmes spécifiques d'une culture minoritaire sans méconnaître la nécessité d'une ouverture sur le contexte culturel plus large qui n'est pas seulement américain.

R.L. MacDougall, auteur d'un autre article du même numéro anniversaire d'*Essays on Canadian Writing*, « A Place in the Sun, » appartient à ce groupe.²⁴ Il raconte avec une fierté non dissimulée comment lui et d'autres ont œuvré pour que les conditions d'existence d'une véritable littérature nationale soient réunies au Canada : la « place au soleil » de la littérature, c'est par son enseignement dans les universités et les écoles qu'elle a pu se faire. L'article rappelle dans quelles circonstances s'est constitué un établissement littéraire au sein de l'institution universitaire, seule capable, avec l'État, de définir le corpus de la mémoire collective littéraire et de le valoriser. Il insiste à juste titre sur le rôle joué dans ce développement par les maisons d'éditions et les centres universitaires éditeurs de textes critiques. Cette attitude réaliste est peut-être, en fin de compte, plus satisfaisante et plus productive que les interdits d'un Matthews ou les outrances idéologiques d'un Fogel. Croire qu'une œuvre peut s'imposer par ses seuls mérites littéraires, c'est vouloir ignorer toute l'infrastructure économique d'une culture. Les textes retenus par de puissantes maisons d'éditions américaines voire britanniques apparaîtront toujours auréolés d'un prestige, c'est-à-dire d'une valeur culturelle plus grande que ceux qui sont produits et distribués dans un contexte régional et donc minoritaire. L'œuvre dite « régionale » doit être artistiquement non pas égale mais nettement supérieure aux produits culturels majoritaires ; et cette supériorité dans la plupart des cas ne peut être reconnue que par hasard. La culture majoritaire porte ses produits ; l'imprimatur minoritaire condamne les siens : les écrivains canadiens le savaient dès le 19^e siècle lorsqu'ils évitaient cette marque d'« in-famie » au sens littéral du terme et choisissaient de se faire éditer là où se trouvait le pouvoir culturel. Les véritables artisans du développement de la littérature canadienne ont été les imprimeurs et les éditeurs de textes canadiens. Il faudrait souligner le rôle d'un Dudek et de tous les producteurs de textes canadiens qui ont découvert, souvent à leurs dépens, qu'on ne pouvait rivaliser avec les puissants groupes britanniques puis américains qu'en ayant recours à des méthodes plus artisanales et à des techniques moins sophistiquées

et que c'est à cette condition qu'il était possible de créer des produits culturels capables de s'imposer sur un marché plus limité en faisant aussi jouer d'autres motivations que les américaines. Il est évident que dans ce contexte minoritaire, c'est aux universités et à l'institution scolaire appuyée par des organismes culturels soutenus par l'État de suppléer partiellement à l'absence des motivations de masse qui assurent un marché facile aux produits qui jouissent du prestige américain.

C'est très significativement dans ce champ de l'édition et donc de la dissémination de la culture que Frank Davey s'est montré particulièrement actif. Il l'a été tout autant comme poète, dans celui de la création littéraire et comme critique, dans l'édition de *Tish* et d'*Open Letter*. Ce n'est pourtant pas à ces aspects de son activité que je m'intéresserai ici mais à l'un de ses ouvrages critiques récents, *Surviving the Paraphrase* (Winnipeg : Turnstone Press, 1983), qui peut apparaître rétrospectivement comme la réponse la plus mesurée et la plus prometteuse au dilemme canadien : s'isoler ou trahir.

Le premier chapitre donne son titre à l'ouvrage : il se présente comme un manifeste et non comme une dénonciation. Davey déplore certes que la critique, obsédée par les questions d'identité et de canadienité, se borne trop souvent à faire de l'aimable paraphrase et ne connaisse que la critique référentielle :

Thematic critics in Canada have been interested in what literary works 'say,' especially what they say about Canada and Canadians. They have largely overlooked what literary works 'mean.'²⁵

Au lieu de recommander la trahison ou l'assimilation, il propose simplement à ses collègues critiques de chercher à « faire du sens » en utilisant les nouveaux outils du formalisme, de la phénoménologie, de l'étude des genres, de la critique archétypale et de l'analyse textuelle. Faire du sens en analysant la forme plus que le contenu, en s'intéressant donc à la spécificité de l'œuvre littéraire qui est d'être verbale. La critique, dit-il, n'y perdra ni son âme ni sa canadienité : elle dépassera le sens superficiel pour trouver d'autres sens en portant d'autres regards sur l'œuvre.

Dans les chapitres qui suivent, Davey propose diverses applications de ces approches critiques qui privilégient les mots au lieu de s'arrêter à leur contenu de surface, renouvelant ainsi avec bonheur ce que la critique dite traditionnelle disait de Pratt ou de Stead, de C. McEwan ou de S. Ross, de M. Atwood ou de C. Blaise. Il montre admirablement que la critique que ses détracteurs accusent de sophistication peut ne pas jargonner et surtout qu'elle s'applique aussi bien aux œuvres conventionnelles qu'aux textes d'avant-garde : la sémiotique textuelle fonctionne aussi bien sur un roman de Stead que sur un poème en prose d'Atwood. Car, s'il n'emploie pas le mot, c'est bien à la sémiotique littéraire que Davey s'intéresse, c'est-à-dire aux possibilités de construction du sens autres que celles que l'approche thématique reconnaît. Aborder une œuvre avec des instruments nouveaux ou renouvelés, ce n'est pas cesser d'être soi, c'est se donner les moyens de faire signifier par-delà les intentions conscientes ou explicites de l'auteur et autrement que par l'analyse psychologique des personnages. Toute lecture, même celle que préconise un McLulich est d'ailleurs une reconstruction du texte : c'est ce que fait spontanément la paraphrase, qui se sert d'autres mots pour rendre compte d'un texte. Faire spontanément — c'est-à-dire traditionnellement — du sens, c'est aussi obéir à des conventions qui, pour ne pas être perçues, n'en sont pas moins acquises et donc culturelles et donc pré-

caires. Fogel avait raison d'affirmer que d'autres lectures et d'autres textes pouvaient être construits à partir d'autres conventions ou contre les conventions dites traditionnelles ; il avait tort de ne privilégier que la seule écriture et la seule lecture subversives.

Plus récemment, le même F. Davey a proposé une autre illustration de cette même approche textuelle et donc littéraire dans une substantielle étude sur Margaret Atwood qui porte en sous-titre *A Feminist Poetics* (Vancouver : Talonbooks, 1984). Par une analyse sémantique des poèmes, l'analyse narrative des romans et des nouvelles, une longue étude du vocabulaire et des images récurrentes dans la vaste production d'une des romancières et poètes les plus connues du Canada anglais contemporain, Davey met à jour une série de constantes formelles qui sont autant de formes du sens. Au lieu de paraphraser Atwood, il montre ce que révèlent les mots, la syntaxe, la forme des poèmes, les modèles narratifs et les métaphores : une poétique féministe qui n'est pas exempte de contradictions mais que Davey croit pouvoir transposer en l'appliquant à toute la nouvelle critique canadienne qui devrait, pense-t-il, s'inspirer de cette approche féminine si caractéristique d'Atwood :

Atwood's mistrust of the 'received language' of conventional human speech... often leads her to create works which are gardens of textual delights. Almost all of her work has subtexts either implicit or embedded within it — superhero stories, Shakespearean comedy, quest romance, descents to the underworld, television newscasts and commercials, billboards, horror movies. These subtexts together with recurrent images, symbols and narrative patterns constitute a 'female' sublanguage which reveals and often replaces discursive language. Atwood's work is thus ideally suited to a criticism which discounts declared meaning, which looks instead for sublanguages of syntax, vocabulary, literary structure, imagery and symbolism.²⁶

Davey n'est heureusement pas seul à proposer autre chose à la critique que la paraphrase impressionniste. McLulich, dans le même numéro d'*Essays on Canadian Writing* dont il a été question plus haut, lui a trouvé des émules qu'il pourfend avec le même obscurantisme intégriste. « Don't Read this Book » est le titre d'une autre contribution de l'irascible critique.²⁷ Il ne faut pas lire, écrit-il, l'ouvrage de S.E. Grace et L. Weir (eds.) intitulé *Margaret Atwood : Language, Text and System* (Vancouver : U. of British Columbia Press, 1983) : il est en effet constitué d'une série d'articles qui ont tous en commun d'aborder l'œuvre d'Atwood par d'autres méthodes que la voie thématique. Au lieu de lire ces études de type structuraliste ou sémiotique, il faut plutôt, recommande McLulich, relire l'œuvre elle-même. Comme si l'un empêchait l'autre ! Comme si aborder un texte de manière systématique voire scientifique empêchait de lire l'œuvre et d'y trouver du plaisir ! Comme si la vieille rhétorique — que la nouvelle critique ne fait après tout le plus souvent que remettre à l'honneur — avait jamais ravi à nos ancêtres le goût d'écrire et de lire ! Les deux responsables de ce recueil d'études sur Atwood se situent explicitement dans le champ de la nouvelle critique et leur introduction-manifeste l'expose sans ambiguïté :

The object of a reading, then, is to 'dismantle' the system of the text in order to discover the focal points or nodes which dominate the system. Accordingly, the reading situates itself within the text and refuses the temptation to explain the system by referring to the author's biography... The nine readings collected

here examine different aspects, different focal points within the Atwood system in an ongoing discussion of individual texts and a continuous reading of her larger system.»²⁸

Cette valorisation d'une approche formaliste et systématique n'est peut-être qu'un retour à la tradition plus ancienne qui pendant deux millénaires a privilégié l'art de construire avec des mots et que seuls les excès du romantisme et du symbolisme ont un temps menacée. Les résistants frileux ont sans doute tort de ne sacraliser, dans la longue histoire de la littérature et de la critique que les quelques décennies qui vont, chez les Anglo-Saxons, de M. Arnold au « new criticism. »

Ce n'est d'ailleurs pas parce que l'approche textuelle et systématique envisage l'œuvre comme construction et non comme miroir du réel qu'elle coupe la littérature de sa relation avec le monde. Toute construction culturelle se situe dans un contexte de communication et d'échange et elle s'enracine dans une société qui l'informe, c'est-à-dire lui donne forme et sens. De ce point de vue, McLulich a raison de souligner le rôle du roman dans l'évolution d'une culture : les lecteurs de romans cherchent des modèles de cohérence pour organiser leur propre existence. On peut même dire — et cela a été dit — que le roman est devenu le grand moyen mis à la disposition de nos contemporains pour donner sens au monde; le roman est la forme d'écriture par laquelle aujourd'hui un groupe culturel se voit et se pense : [it is] « the discourse in and through which it articulates the world. »²⁹ Mais il s'agit, dans cette perspective, d'un véritable renversement des rôles : au lieu d'être le miroir de la réalité, c'est la réalité qui devient le reflet du roman. Et l'analyse textuelle peut et doit montrer comment et avec quels moyens verbaux le romancier construit cette vision du monde.

Pour conclure ce compte rendu de quelques ouvrages critiques récents, je suis tenté de proposer un paradoxe. Quelles que soient les divergences qui les séparent, tous ces critiques, depuis les résistants frileux jusqu'aux « traîtres » enthousiastes en passant par les réalistes pragmatiques ont pourtant en commun leur spécificité canadienne. Elle semble parfois leur échapper ou leur peser, mais elle est constamment présente : sous la diversité des contenus, une forme récurrente apparaît en effet, qui les sépare culturellement des Américains aussi bien que des Anglais ou des Français. Ils savent tous, à des degrés divers, qu'il n'est pas aisé d'être écrivain ou critique au Canada. Ils ne s'entendent certes pas sur le contenu à donner à cette spécificité canadienne mais ils ont tous la même inquiétude, soit qu'ils l'expriment dans le doute ou le rejet, soit qu'ils proposent de nouveaux modèles. Tous sont conscients d'une menace; tous se sentent en marge des systèmes majoritaires. Il n'est décidément pas facile d'être écrivain ou critique au Canada. L'Américain d'aujourd'hui, l'Anglais et le Français d'hier et dans une moindre mesure d'aujourd'hui sont convaincus que ce qu'ils écrivent a valeur sinon universelle, du moins supranationale, européenne ou occidentale. Tout l'environnement culturel les engage à ne pas se soucier d'être confondus avec d'autres. S'il est lu chez lui, l'écrivain de ces cultures dominantes ne s'inquiète pas d'être incompris ou méconnu ailleurs. Il possède sa culture et il n'a pas d'état d'âme sur son identité culturelle. Si son groupe s'enferme culturellement dans ses mythes et ses habitudes de pensée — et quel groupe culturel ne le fait pas ? — il n'en conclut pas qu'il vit dans un ghetto; il se flatte au contraire d'être différent et ne souffre pas souvent de cette différence. Celle-ci — comme tout trait culturel — est à la fois perçue comme facteur d'intégration au

groupe et comme élément séparateur des autres groupes culturels. Elle n'est pas ressentie comme facteur d'isolement, encore moins comme signe de retard culturel.

Certes, la structure du pouvoir culturel a changé en Occident et les Anglais et les Français sont de plus en plus amenés à se comporter comme des minoritaires, on pourrait presque dire comme des Canadiens : ils doivent de plus en plus fréquemment se poser la question de la survie de leur culture propre. Mais la mutation est pourtant moins traumatisante pour eux qui ont un passé culturel garanti et comme sanctionné par le temps et par l'autre.

Les Canadiens n'ont jamais connu que la menace et l'absence, et il n'est donc pas surprenant que la forme de leur identité ne soit, pour le moment, que celle de l'interrogation et du doute, parfois de l'espoir. Les incertitudes et les contradictions de la critique sont le signe même, non pas du déclin de la littérature, mais de sa relative vigueur. Ses formes spécifiques ne sont même pas la manifestation de quelque « retard » culturel, mais les réponses diverses à des préoccupations que les cultures puissantes — on pourrait dire « impérialistes » — n'ont pas à connaître.

Cela ne signifie évidemment pas que la critique canadienne ne doive pas s'ouvrir à d'autres influences, non parce qu'elles sont nouvelles et donc soi-disant meilleures, mais simplement parce que le Canada n'ayant pas vocation à devenir une sorte d'Albanie ne peut vivre qu'aujourd'hui, c'est-à-dire dans le contexte d'une culture plus vaste où il doit s'intégrer sans se laisser absorber. Les récents travaux critiques qui ont été publiés au Canada anglais laissent penser que la littérature canadienne a trouvé non seulement ses écrivains mais aussi ses nouveaux critiques.

NOTES

- ¹ *The Bush Garden* (Toronto : Anansi, 1971), pp. 225-226.
- ² *E.C.W.*, 30, p. 26.
- ³ *Ibid.*
- ⁴ *Id.*, p. 22.
- ⁵ *Id.*, p. 28.
- ⁶ *Id.*, p. 7.
- ⁷ *Ibid.*
- ⁸ *Id.*, pp. 37-39.
- ⁹ *Ibid.*
- ¹⁰ Ce que dit Metcalf de la littérature régionale est encore plus critique que ce qu'il dit de la littérature nationale. A propos du regain d'intérêt pour les écrivains régionalistes du Canada, il écrit : « I see this balkanisation as a failure of imagination. Defiant Canadian-ness is silly enough; defiant Saskatchewan-ness is pitiable. » (p. 37)
- ¹¹ *Id.*, p. 38.
- ¹² *Id.*, p. 49.
- ¹³ Il est l'auteur de très nombreuses éditions de nouvelles canadiennes.
- ¹⁴ Fogel, p. 8.
- ¹⁵ *Ibid.*
- ¹⁶ *Id.*, p. 17.
- ¹⁷ *Id.*, p. 127.
- ¹⁸ *Id.*, p. 11.
- ¹⁹ *Id.*, p. 30.
- ²⁰ « ... naturally the artist is an enemy of the State... He undermines everything. » (p. 30) Fogel valorise tout ce qui va dans le sens de la contestation : « flippant, » « strident, » « ironic, » « parodic, » « vitriolic, » « nasty... »
- ²¹ Cf. L. Dällenbach, *Le Récit spéculaire* (Paris : Seuil, 1977).
- ²² Fogel, pp. 125-126.
- ²³ *Id.*, p. 128.
- ²⁴ *E.C.W.*, 30, pp. 96 s.
- ²⁵ *Surviving*, p. 3.
- ²⁶ *Atwood*, p. 162.
- ²⁷ *E.C.W.*, 30, pp. 115 s.
- ²⁸ *Grace & Weir*, p. VIII.
- ²⁹ *Structuralist Poetics* (London : Routledge and Kegan Paul, 1975), p. 189.

COMPTES RENDUS

R. MOUGEON, B. CAZAUBON, N. FRENETTE et al., **Le français parlé en situation minoritaire**. Québec : Centre International de Recherche sur le Bilinguisme, Université Laval, vol. 1 et 2 : Publications B 105 et 115. (1982).

La recherche en question portait sur l'emploi et la maîtrise du français parlé par les élèves dans les écoles de langue française des communautés franco-ontariennes minoritaires de sept localités : Windsor, Welland, Toronto, Cornwall, Ottawa, North Bay et Pembroke. Elle fut effectuée par une équipe de socio-linguistes en 1978 et 1979. Après une description des attendus de l'enquête socio-linguistique et de sa méthodologie (Chapitres 1 à 3), le premier volume se concentre sur l'emploi du français et de l'anglais, reflété et conditionné par la concentration francophone et le niveau de maintien du français dans les communautés minoritaires; puis il traite des différentes mesures de maintien du français et, enfin, de l'évolution du français parlé (surtout avec les parents), évolution suivie à travers l'analyse des anglicismes (emploi du réfléchi, substantifs, verbes, etc.). Le volume 2 analyse les présupposés théoriques de l'enseignement du français comme langue maternelle (acquisition des structures, perspective naturelle et perspective scolaire, attitudes de l'enfant, perception de la langue par l'enseignant, contraintes sociales en milieu minoritaire, exigences potentielles de l'école). Les programmes cadres du ministère, de 1975 à 1979, sont analysés. Puis la pratique pédagogique vue par les manuels se trouve mise en parallèle avec la même pratique vue par un questionnaire pour mettre en valeur la perception que l'enseignant se fait de l'enseignement du français en milieu minoritaire. Le cinquième chapitre traite de la formation de l'enseignant (qualité de langue, normes, formation, évaluation de l'oral, etc.). Les deux volumes comportent des annexes, bibliographies et plans d'application.

Dans les conclusions, les constatations suivantes semblent dominer : le ton quasi universel de découragement et de défaitisme chez les enseignants et leur désir que le Ministère élabore une politique cohérente et dirigiste. Les manuels utilisés se révèlent faibles sur le plan de la communication qui se situe bien en deçà des attentes des usagers. D'autre part, la communication orale n'entre pas en ligne de compte pour évaluer la réussite scolaire de l'élève, les professeurs eux-mêmes n'y étant pas suffisamment formés. Le maintien et la maîtrise du français sont étroitement liés mais dépendent en grande partie de facteurs extra-scolaires. Il existe des différences interindividuelles et intercommunautaires considérables dans la maîtrise des aspects du français parlé; elles résultent en partie de l'inadaptation des programmes-cadres, des méthodes, du matériel. Ceci devrait amener à élaborer une pédagogie du français plus diversifiée et davantage adaptée à l'hétérogénéité de la population scolaire franco-ontarienne.

Dans leur spécificité, ces études sont pleines d'informations et bien conduites du point de vue des enquêtes, même si leurs conclusions sont, comme on doit s'y attendre, plutôt pessimistes. Ce qui fait également leur intérêt est leur valeur de modèles théoriques (adaptables, certes) pour l'étude d'autres langues en situation minoritaire.

M. FABRE

Moshe STARETS, **Étude lexicale comparée du français acadien néo-écossais et du français standard**. Québec : CRIB, Université Laval. Publication B 119, 1982, 181 p.

Chercheur du CREF à l'Université Sainte-Anne, Moshé Starets est connu pour avoir dirigé l'une des enquêtes les plus intéressantes et les plus complètes du point de vue de l'informatique sur les attitudes des populations francophones de Nouvelle-Écosse, vis-à-vis de « leur français » et de l'enseignement de la langue française dans les écoles communautaires. Cette publication précède ladite enquête. Ouvrage collectif, elle consiste surtout, après une brève introduction méthodologique et explicative, en une liste de lexèmes franco-acadiens ayant la même orthographe en français et en anglais (il y en a huit : bus, clown, costume, garage, hockey, molécules et putter!) et surtout en un véritable dictionnaire qui commence par AB (arbre) et se termine par ZINK (évier). Si les termes du vieux français demeurent, tels « dégrimper » (repandre) ou « démarrer » (dans le sens de lâcher), les emprunts à l'anglais semblent dominer, témoin la liste FAKE, FAMOUS, FAN, FANTASY, FARM, FASHION SHOW, FEEVER, FEELER, FERRIS WHEEL, FERRY... Chaque terme est donné avec sa prononciation phonétique internationale et un exemple indiquant le lieu d'emploi (Pubnico, Petit de Grat, etc.). Ce lexique sera extrêmement utile à tout chercheur sur l'Acadie et la Nouvelle-Écosse francophone.

M. FABRE

René-Jean RAVALT, **Perception de deux solitudes ; étude sur les relations entre les deux communautés de langues officielles du Nouveau-Brunswick**. Québec : CRIB, Université Laval. Publication B 125, 1983, 102 p.

Le titre de cette remarquable étude pourrait paraître romantique, exagéré et pourtant les conclusions de l'enquête patiemment conduite par l'auteur et son équipe vont bien dans le sens d'une incompréhension globale réciproque entre les communautés francophone et anglophone du Nouveau-Brunswick, même si, de part et d'autre, la complexité des perceptions ou l'ouverture d'esprit des élites vont dans le sens de la tolérance, sinon du rapprochement. Les recommandations, en fin d'ouvrage, seront certainement utiles aux gouvernements ; elles sont sobres et équilibrées, sans suggestions autres que prudentes en dépit de leur fermeté. L'étude détaillée de la perception de l'évolution de la législation néo-brunswickoise sur les langues officielles, qui compose la seconde partie, révèle davantage des préjugés enracinés que de timides changements de mentalités et c'est, pour cette raison, la première partie qui fait probablement le plus précieux de ce livre : il s'agit d'une présentation de la situation telle qu'elle est perçue dans le cadre de l'étude : existe-t-il deux communautés linguistiques dans cet État ? Certains le nient et oblitèrent le problème ; les autres pourtant trahissent, par leurs réponses, des angoisses multiples portant non seulement sur l'évolution du bilinguisme mais sur les attitudes des Acadiens ou des anglophones à l'égard de l'autre peuple fondateur, la notion de territorialité tendant à recouvrir celles de culture et de langue. Une trentaine de pages passionnantes éclairent, avec un sens aigu de la nuance, l'écheveau embrouillé des attitudes contradictoires au sein d'une même communauté et aussi d'un même individu, concernant ses rapports de force avec l'autre groupe. De même, les relations « hon-

teuses» de l'Acadien au « français international » et le stéréotype de ce même français comme « langue de salon » et non « langue d'affaires » dans l'esprit de plus d'un anglophone sont merveilleusement évoquées.

M. FABRE

George WOODCOCK (ed.), **A Place to Stand On, Essays by and about Margaret Laurence.** Edmonton : Newest Press, 1983, 300 p.

Voici enfin, à un prix très abordable, un précieux recueil qui devrait rendre les plus grands services à l'étudiant de Laurence. Il se divise en trois sections : l'écrivain, son art et son univers ; l'apprentissage africain ; le microcosme de Manawaka. C'est dans la première que la romancière s'exprime le plus, dans « A Place to Stand On », « Ten Year's Sentences », « A Statement of Faith » et dans une excellente interview avec Robert Kroetsch, mais nous la retrouvons par la suite dans « Time and Narrative Voice », une autre interview et « Man of Our People ». C'est dire que la voix de l'auteur compte presque autant que celle du critique. Les essais se partagent entre la thématique, le contexte socio-culturel, la symbolique mais aussi quelques études plus proches de la textualité. Ils étudient avec précision les sources et les étapes des fictions africaines et, dans un détail plus grand encore, les facettes multiples du monde de Manawaka, depuis *The Stone Angel* jusqu'aux *Diviners*. Ils sont signés de spécialistes canadiens (W.H. New, M. Atwood, Clara Thomas, Marian Angel, etc.), à l'exception de deux Français, Marcienne Rocard et Michel Fabre. L'organisation des textes par George Woodcock est un modèle de pertinence et de l'utilisation des échos et reflets croisés que renvoient ces multiples voix pour parler d'une œuvre dont le déploiement fait ressortir l'unité profonde. A bien des égards, ces feux croisés éclairent davantage que ne l'aurait fait une monographie.

M. FABRE

J. Lee STRANG (ed.), **Le système Grands Lacs Saint-Laurent.** Maple City, Harbor Island : Harbour House Publish., en français et en anglais, 70 p. x 2, nombreuses figures et photographies.

Publié sous la direction de Hugues Morrissette, directeur du Projet Saint-Laurent au Gouvernement du Québec, ce très beau recueil en grand in 4° (28 x 22 cm) rassemble sous une forme précise et simple toutes les informations utiles aux usagers de la Voie Maritime. L'essentiel est consacré à la description de l'« outil » et de sa capacité de service : la voie, les écluses, les ports. Ceux-ci s'échelonnent sur 4000 kilomètres de Port-Cartier et de Sept-Iles à plus de 600 kilomètres en aval de Québec jusqu'aux ports situés à la pointe des Grands Lacs, Chicago ou Superior-Duluth : 43 au Québec, 57 en Ontario, plus de 50 aux États-Unis dont 13 de fonction internationale. Les uns sont ouverts à un trafic diversifié, d'autres, plus spécialisés, comme Thunder Bay pour les grains et Duluth-Superior, passé du transit du minerai de fer à celui du charbon du Montana. L'intégration du dispositif dans l'économie internationale est révélée par le tableau des lignes internationales desservant les divers ports des Grands Lacs et du fleuve et assurant la liaison avec le monde entier.

Pour les hommes d'affaires, le recueil rassemble toutes les « adresses utiles » en Amérique et dans les divers pays du monde. Les chercheurs, géographes ou économistes, y trouveront aussi leur compte.

Pierre GEORGE

Stephanos CONSTANTINIDES, **Les Grecs du Québec**. Montréal : . Edit. O. Metoikos, Le Métèque, Van Horne, 1983, 248 p. Bibliogr.

Combien y a-t-il de Grecs au Québec ? 80 000 d'après l'estimation des membres de la communauté, 43 825 déclarés au recensement de 1981. L'auteur de la présente étude et sa petite équipe d'enquête sociologique en ont interrogé 200, constituant un échantillon considéré méthodologiquement comme représentatif, résidant en majeure partie dans les quartiers Parc Extension et Saint-Louis du Parc où l'on observe la plus forte concentration d'immigrés grecs.

Il s'agit d'une immigration ancienne, qui remonte au moins aux premières années du 20^e siècle, constituant dès 1906 une « communauté de solidarité, » la *Koinotita*, grecque orthodoxe qui construit son église rue Sainte-Catherine à Montréal. Une seconde vague vient grossir cette minorité après la Deuxième Guerre mondiale : Grecs de Grèce, mais aussi de Turquie, de Chypre, qui s'intègrent mal à la *Koinotita*. Les rites demeurent, mais l'obédience à l'Église orthodoxe diminue. Diverses associations spécifiques prennent la relève de la *Koinotita* : association culturelle helléno-québécoise, association des étudiants grecs, cercle des écrivains grecs de Montréal, association des Crétois, etc. Les Grecs ont leurs écoles, leurs journaux, participent aux émissions de radio et de télévision. Ils sont groupés professionnellement dans l'artisanat et le commerce des vêtements, secondairement dans les métiers de la restauration, attirés par l'anglophonie.

Pierre GEORGE

Sandford F. BORINS, **The Language of the Skies. The Bilingual Air Traffic Control Conflict in Canada**. Kingston & Montreal : The Institute of Public Administration of Canada / L'Institut d'administration publique du Canada, McGill-Queen's University Press, 1983, XVII — 285 p.

La loi sur la langue officielle du Canada, même si elle passa avec l'appui des trois partis politiques fédéraux, évoqua une certaine opposition dans les milieux anglophones, notamment dans les milieux d'affaires et professionnels. Si certains arguments contre le bilinguisme étaient de nature plutôt racistes, d'autres étaient par contre animés par des soucis de sécurité et parfois de rentabilité. Cette excellente étude de Sandford Borins porte justement sur cette question de sécurité dans la navigation aérienne où l'anglais est reconnu à travers le monde comme langue internationale de la communication aérienne. Le désir de la part du gouvernement fédéral de transformer certains centres de contrôle de la navigation aérienne au Québec, jusqu'alors unilingues anglais en centres bilingues pour permettre aux pilotes unilingues français de communiquer avec la tour de contrôle dans leur langue maternelle, fut vivement combattu par les contrôleurs aériens anglophones. La crise qui

en résulta mit à l'épreuve la viabilité du bilinguisme au Canada et fut perçue comme un test sérieux de l'avenir des relations entre le Québec et le Canada anglais.

Borins présente méticuleusement tous les aspects de la crise. Il fit des entretiens avec tous les acteurs principaux d'où il en résulte un récit vivant aussi bien qu'analytique. En fait l'ouvrage s'adresse à plusieurs auditoires, le public en général, les amateurs de l'aviation et les spécialistes des questions politiques et sociales. Ce fut une crise qui se répercuta sur plusieurs paliers notamment le Ministère du transport, les syndicats de pilotes et de contrôleurs aériens et enfin le public en général. En juin 1976, les pilotes déclenchèrent une grève pour appuyer l'opposition des contrôleurs aériens anglophones : la révolution de la crise par la création d'une commission d'enquête sur la sécurité aérienne dans une situation de bilinguisme fut perçue par les francophones comme une défaite. Mais la victoire du parti québécois provoqua un changement d'attitude au Canada anglais envers le bilinguisme et lorsque la commission d'enquête signala dans son rapport final que le contrôle aérien bilingue ne comportait aucun élément de danger pour la navigation aérienne, le bilinguisme dans les tours de contrôle au Québec était acquis.

Cet ouvrage mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent non seulement au Canada et aux relations entre groupes linguistiques, mais aussi à la politique publique et aux enjeux bureaucratiques qui en résultent.

Stanislav KIRSCHBAUM

Annales du CRAA (Centre de recherches sur l'Amérique anglophone de l'Université de Bordeaux III) — « Séminaires 1983 », nouvelle série n° 9, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, juin 1984, 179 p. (50 F). « Séminaires 1984 », nouvelle série n° 10, MSHA, juin 1985, 119 p. (45 F). Diffusion et vente aux Presses Universitaires de Bordeaux, Université de Bordeaux III, Domaine Universitaire, 33405 Talence Cedex.

Le Centre de Recherches sur l'Amérique anglophone sous la direction de J. Béranger propose ici deux nouvelles livraisons annuelles. Ces deux derniers numéros reflètent le travail régulier et constant des membres de l'équipe d'américanistes et de canadianistes bordelais qui poursuivent leurs recherches fructueuses sur un programme quadriennal concernant l'émigration, l'immigration et les migrations en Amérique du Nord. Le séminaire est également ouvert à l'extérieur et nous signalerons la remarquable collaboration de Nathan Glazer sur le poids des Juifs dans la vie politique américaine. Notons aussi un texte intéressant du non moins prestigieux Commissaire canadien aux langues officielles, Maxwell Yalden, sur la situation du français au Canada. Les autres textes sont des études précises sur des communautés ethniques particulières ou bien des analyses de mémoires, d'autobiographies ou de récits de voyage. Tous permettent de mieux cerner les images des immigrants aux États-Unis et/ou au Canada. Ces deux recueils complètent donc fort utilement les recherches déjà entreprises au CRAA.

Jean-Michel LACROIX

Gabriel DUSSAULT, **Le curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900.** Montréal : Hurtubise HMH, 1983, in-8°, 393 p. (*Sciences de l'homme et humanisme*. Collection dirigée par Fernand Dumont, 9).

L'histoire du Canada durant la seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par un vigoureux essor démographique et un intense effort de colonisation, auxquels les francophones ont pris une large part. En effet, « la "colonisation" au sens où l'on entend communément ce terme au Québec — c'est-à-dire le défrichement de territoires couverts de forêts, leur aménagement en vue de leur mise en valeur agricole et de l'exploitation de leurs diverses ressources, leur peuplement et leur organisation en paroisses canoniques et en municipalités civiles — constitue l'un des phénomènes les plus importants du XIX^e siècle québécois. » Si puissantes soient-elles, les motivations économiques ne sont pas essentielles. La « colonisation » correspond à une véritable mystique de reconquête française et catholique face aux anglo-saxons protestants. On ne saurait trop souligner le rôle essentiel joué par le clergé catholique dans l'animation et l'organisation de ce vaste mouvement.

De l'avis unanime de ses contemporains, celui qui a le plus puissamment incarné le type du curé colonisateur fut l'abbé Antoine Labelle (24 nov. 1833-4 janv. 1891). Issu d'une famille de modestes artisans, il fut formé dans un catholicisme fervent, qui était aussi l'expression de la conscience nationale d'un peuple dominé par les Anglais. Il fut un disciple du philosophe bordelais, Auguste Nicolas (1807-1888), l'auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme* qui, comme on le sait, est le plus grand apologiste du XIX^e siècle, dont la réputation dépassa même celle de Louis Veuillot. Ordonné prêtre le 1^{er} juin 1856, Antoine Labelle était nommé trois ans plus tard curé de la paroisse Saint-Antoine Abbé, limitrophe de la frontière des États-Unis. Ce fut là qu'il prit intérêt à la colonisation comme moyen de réaliser au mieux l'affirmation nationale québécoise. Mais ce fut après sa nomination en mai 1868 à la tête de la paroisse Saint-Jérôme, à 140 km environ au nord-est d'Ottawa, qu'il devint véritablement un grand missionnaire colonisateur.

Son projet — l'auteur emploie le mot utopie — s'enracinait dans la conscience nationale et religieuse québécoise tout en la dépassant assez singulièrement par une ampleur de vues assez exceptionnelle. Refusant la solution de l'émigration aux États-Unis, il veut affermir son peuple dans la province de Québec. Il compte résoudre le problème du surpeuplement rural par la mise en valeur de terres nouvelles qui aura le double avantage d'élargir l'assise territoriale du Québec et d'assurer la reconquête nationale et religieuse sur les Anglais. Envisageant la colonisation de la vallée de l'Outaouais et ses prolongements nordiques, il voulait par là « conquérir nos conquérants » en développant une France américaine assimilée à un nouvel Israël.

Réalisateur-né, le curé Antoine Labelle fixa les modalités pratiques de cette entreprise aux finalités nationales et religieuses. Il voulait lui donner de solides bases économiques, seules aptes à lui assurer enracinement et durée. Épris des méthodes les plus modernes, le curé Labelle refusait tout passéisme. Il préconisait une agriculture rentable, marquée du sceau de la rationalité agronomique et commerciale. Mais, dépassant les horizons de ses compatriotes, il voulait aussi un essor industriel et urbain seul capable de libérer les francophones de la tutelle économi-

que anglo-saxonne. Très logiquement il s'intéressa aussi de très près à l'essor des chemins de fer dans la vallée de l'Outaouais.

Ainsi défini, le projet du curé Labelle présente une remarquable cohérence : profondément accordé aux aspirations de la société québécoise, il la dépassait par son ampleur de conception. Dans son esprit, l'affirmation d'un catholicisme très conservateur passait par l'adoption des méthodes les plus modernes. Tradition et modernité étaient, selon lui, les deux fondements de l'avenir de la France américaine.

En dépit d'oppositions nombreuses, son inlassable énergie, ses dons d'orateur populaire, son absolu désintéressement, le rayonnement de sa puissante personnalité, joints à des appuis politiques et financiers, lui permirent de mener à bien son entreprise. Certes, il ne put réaliser la totalité de ses projets, mais cela n'a rien que de très normal. En fait, le bilan est loin d'être négligeable : sous l'impulsion du curé Labelle, vingt paroisses ou missions furent fondées et l'établissement de plus de cinq mille colons assura partout dans la région la prépondérance francophone. Ce faisant, il avait efficacement « contribué à refranciser de larges portions et à consolider le caractère français de l'ensemble du Québec. »

Tel est l'apport de cet ouvrage qui a été présenté comme thèse de sociologie à l'université de Paris-V. Il soulève de nombreuses questions importantes sur l'histoire générale du Canada et sur son histoire religieuse, notamment sur les évêques avec lesquels le curé Labelle a été en relations. Il faut donc être reconnaissant à l'auteur d'avoir, suivant les règles de sa discipline, mené une enquête fondée sur l'exploitation des archives dont il a eu communication.

Raymond DARRICAU

Lucien CAMPEAU, S.J., **Gannentaha, première mission iroquoise (1653-1665)**. Montréal : Les Éditions Bellarmin, 81000 boulevard Saint-Laurent, 1983, in-8°, 96 p. (Cahiers d'histoire des Jésuites, 6).

Ce petit ouvrage renferme en réalité une matière très dense, et éclaire fortement l'épisode qui s'est déroulé à Gannentaha. L'auteur, le P. Lucien Campeau, se propose de reconstituer un événement mal connu de la mission chez les Iroquois. En effet, M. Faillon, sulpicien connu pour ses travaux historiques, en avait donné une version, généralement utilisée, dans son *Histoire de la Colonie française*, parue à Montréal en 1865. Il paraît bien s'être appuyé sur un paquet de pamphlets de Cavalier de La Salle, dirigés contre les jésuites, qu'il aurait pris pour des textes de son confrère Antoine d'Allet.

Pour démêler ce qui reste en réalité un véritable écheveau de faits souvent contradictoires, le P. Campeau a eu recours à l'étude des sources. Il a examiné la *Relation* écrite par les jésuites sur les événements dont la mission de Gannentaha fut le théâtre. Cette *Relation* destinée au public passe évidemment sous silence un certain nombre de points délicats. Il a scruté aussi le *Journal des Jésuites* rédigé par le chef de la mission, le P. François Lemerrier, qui est, lui, beaucoup plus précis. Il a pu ainsi, en comparant les deux documents, reconstituer la trame des événements. Cette recherche comparative reste donc essentielle, en attendant un travail

plus synthétique, quand le moment sera venu de le rédiger, sur toute cette partie de l'histoire du Canada.

A la lumière de la recherche du P. Campeau que je viens d'évoquer, on comprend très bien la situation des deux principaux groupes d'Indiens que rencontrèrent les Français en débarquant dans la baie du Saint-Laurent : les Hurons et les Iroquois. Les nouveaux arrivants étaient quasiment ignorants de la situation géographique, ethnique, sociale et politique des populations qu'ils allaient rencontrer. Jésuites, ursulines, sulpiciens et récollets se trouvaient dans la même position. On le saisit très bien en lisant, par exemple, la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation, la célèbre ursuline. Cependant, animés par une foi profonde, ils n'hésitèrent pas à commencer l'évangélisation sans se préoccuper des difficultés auxquelles ils pouvaient se heurter. C'était l'époque où, en France, saint Vincent de Paul comme le cardinal Mazarin voyaient le salut de la chrétienté menacée en Europe par la création d'une nouvelle chrétienté dans le Nouveau Monde. Dans cette optique se situe l'ouverture d'une mission chez les Onnontagués, peuplade iroquoise établie à Gannentaha, sur le territoire actuel de l'État de New York. Les débuts de cette mission furent encourageants. Toutefois, le climat de guerre dans lequel vivaient les populations indiennes de ces régions entraîna très vite des conflits, en dépit des médiations incessantes exercées par les pères jésuites. Le premier drame eut lieu le 3 août 1657. Une bande d'Iroquois massacra une troupe de Hurons à Gannentaha. Le 26 mai 1660 eut lieu un second massacre. L'histoire de la colonie est jalonnée d'autres incidents graves, dont on peut suivre le déroulement grâce au Père Campeau jusqu'en 1665.

Parvenu à sa conclusion, le Père se demande pourquoi il y eut tant de problèmes dramatiques dans les zones occupées par les Hurons et les Iroquois. Portant un coup d'œil lucide sur la situation, que l'on lira avec le plus vif intérêt, il se demande s'il faut prêcher l'Évangile par la foi seule, en dépit du caractère hostile des populations rencontrées, ou recourir à l'aide de la force matérielle? La question n'est pas nouvelle dans le domaine de la missiologie. Le travail du Père Campeau est un élément de plus à joindre au dossier.

Raymond DARRICAU

David J. BERCUSON, Robert BOTHWELL and J.L. GRANATSTEIN, **The Great Brain Robbery. Canada's Universities on the Road to Ruin.** Toronto : McClelland and Stewart, 1984, 160 p.

This is the claim that Canadian universities do not have enough resistance strength to avoid mediocrization. According to the authors, "the universities of Canada became educational supermarkets, grovelling for government grants, selling their souls in return for public approval and simultaneously selling the value of higher education for a song." (p. 8) It is a nonsense to leave to the uneducated to select their own personal route to knowledge on the academic "supermarket." Students who are expected to learn are not the best judges of the standards which teachers are expected to follow. The quality education is crucial for the future of the country and the easy diplomas actually diminish the chances of young generation to find jobs.

During the last thirty five years the situation of universities has changed quite dramatically. Fees and endowment income has declined from around 55 percent of cost coverage to around one tenth (as regards fees). Attendance of universities has become a mass phenomenon among young Canadians. The numbers of faculty members has grown over four times and their economic status has much improved. The question whether the quality of universities is good enough and how much this quality may become endangered by the current shortage of funds seems to be quite appropriate. The authors claim that "Incompetent students, students who should never have gone to university, have nearly destroyed the system." (p. 28) There is too much leniency in accepting the candidates, as well in the discipline of studies. The vested interests of organized pressure groups play too much role at expense of the main purpose of university teaching : to deliver to the society well qualified and constructively oriented human beings. "Nothing is more important in the building of a qualified staff at a university than the decisions to grant tenure, to reward meritorious performance, and to provide job security for the best teachers and scholars." (p. 46) The growing adversary relation between organized teachers and top administrators spoils much these decisions. The best among academics do not have much say in the governmental bodies. "Democracy must now be tempered with a strong dose of elitism in the determination of academic policy and, in its trade union guise, democracy must be limited before it homogenizes the teaching staff, undermines programs, and turns universities into glorified high schools (...). A strong dose of elitism and genuine shared authority are the best way to run a university." (p. 56)

Anything worthwhile is difficult to get and in order to turn out a really good product, the discipline of studies must be tightened up. Low entrance standards open room to mediocrity. The same is valid for the good grade inflation and the very lenient approach to the work load of students. In the system where everyone gets in and almost everyone passes there is no room for excellence. The absence of the core curriculum or its total absence prevents the student to gain a necessary basic knowledge in a given field. A chaotic collection of more or less accidental courses does not lead to any specific skill. Excessive specialization and narrowness is the opposite trap characteristic for several special programs. Students are not stimulated to choose wisely in selecting among various courses. "We are allowing university students to equip themselves with the knowledge tools of their own choosing instead of forcing them to acquire a set of skills that others, more experienced and more knowledgeable, know are necessary." (p. 73) There is no order and direction in the pursuit of knowledge. When students and professor become buddies grades are "better" but the actual quality of learning suffers. Professors who depend on their evaluation by students lower the criteria. "The idea that uninformed opinion is not valuable is now a heresy." (p. 83)

The tenure also is discussed in the book. Good teaching becomes only possible if it is intimately connected to research (p. 87) and it seems clear why good universities stress scholarship. Terminal laziness happens among academics but there are so far no good procedures to remove people who really are not working effectively. "The system is easy to rip off, and too many take advantage of it." (p. 97)

It is more and more difficult for professors to publish but this should not be an excuse for doing nothing. People who fail their responsibilities in research and publica-

tion should lose. Those who publish and who do research should be brought forward and advanced. It is up to universities to encourage research and writing among their academic staff.

Is it really so that Canadian universities are sliding into mediocrity? According to the authors, teaching people how to think must be stressed, student fees have to be at least doubled, entrance standards should be substantially raised, the enrolment-driven university financing has to be abandoned, tenure must be eliminated, the waste of governmental money allocated to various fancy programmes has to be stopped, full professors should regain influence at the governing level, the nonsense of students deciding arbitrarily about the quality of their teachers should be stopped, core curriculum for students has to be definitely imposed. "All these suggestions, if instituted, would begin the process of reform. Higher education in Canada has to be restored to health." (pp. 159-160)

The diagnosis offered in the book here under review is a good start for a polemic as well as for the empirical studies which would verify individual points brought by the authors. For example, I have reservations against their thesis that the tenure should be abolished or that in the distribution of research funds the sponsor should not follow priorities given to certain topics treated as more urgent and important than others. In my own study on mediocrities and innovators in the bureaucracies,¹ I am taking a rather pessimistic position that usually the first lose and the second gain. In the bureaucratized universities there is not much hope to defend effectively excellence. Any elitist reorientation advocated by the authors under such circumstances will only reinforce the position of those who already are responsible for mediocrity and who have a strong vested interest to promote the old content under the new guise. However, there is some hope that the public debate on the issue of quality education in the long run may mobilize the forces able and willing to push for a real reform.

Regarding the granting policy, Canada needs badly a cumulative process of research that would bring a specific utility for the society. There is too much dispersion of efforts. The priorities may potentially help to achieve a much higher social productivity of existing research. For example, in several fields there is a shortage of textbooks written by Canadians for Canadians. I am far from claiming that foreign textbooks should be abandoned but on the other hand it is paradoxical that so much of a very marginal research is granted quite generously but at the same time there is no money for the synthetic approach.

In the field of social and economic indicators also there are some obvious shortages. So far Canada does not have even such a statistical yearbook as in all developed countries. It is true that researchers should have a chance to follow their own preferences and some public money should be allocated for this purpose. On the other hand, there is no reason to neglect in the granting policy the public interest.

Alexander J. MATEJKO
University of Alberta, Edmonton

¹ Beyond Bureaucracy? (Cologne: Verlag für Gesellschaftsarchitektur, 1984). Chapter VII.

Jean ETHIER-BLAIS, **Le Prince Dieu**. Ottawa : Leméac, Collection Poésie, 1984, 99 p.

Ce long poème en prose — à l'exception d'une très brève séquence de vers réguliers — déroule en brefs chapitres, ou plutôt en mouvements successifs d'inspiration, une méditation religieuse dont l'originalité puissante tient à plusieurs caractères. Le plus frappant consiste dans l'atmosphère et la couleur orientales : épigraphe tirée du Coran, désert et djebels, Porte verte de la ville, rites, sagesse d'acceptation aux formulations imagées, division en deux parties dont la première s'intitule « La maison et le jardin, » la seconde « L'hégire. » Mais le Prince Dieu qui a appelé le poète dans sa jeunesse, lui a enseigné la loi de l'Amour, l'a ébloui d'une ineffable promesse de bonheur, puis s'est éloigné, exilé à jamais, peut-il être autre que le Seigneur, Fils du Père ? La méditation vaut surtout pour les âmes chrétiennes inquiètes, abandonnées à elles-mêmes par le reflux de la foi. Elle prend par là tout ensemble une valeur universelle, un aspect très intime, une intensité dramatique. Le nom de l'auteur garantit la haute tenue de la langue et du style. Dans son œuvre, ce livre, petit par les dimensions, grand par la densité poétique et spirituelle, n'en constitue pas moins une réussite très nouvelle, qui porte bien au-delà de sa perfection littéraire.

Jean MARMIER

Études littéraires, Volume 117, n° 3, hiver 1984. **Gabrielle Roy. Hommage**. Québec : Université Laval, 177 p.

Un double objectif pour ce numéro spécial placé sous la direction de Paul Socken : offrir à la mémoire de la romancière disparue en 1983 le « tombeau » érigé par l'Université québécoise proche de sa demeure, et aussi célébrer sans retard le quarantième anniversaire de *Bonheur d'occasion* (1945), coup d'essai et de maître resté aux yeux de plusieurs « le » chef-d'œuvre. Sur une dizaine de contributions, toutes ferventes, quatre le concernent particulièrement. Il convient pourtant de saluer d'abord un conte inédit de G. Roy, *l'Empereur des bois*, récit d'une visite à l'enclos d'un grand caribou captif, destiné aux enfants comme l'attestent quelques détails, éminemment « royen » d'ailleurs par les thèmes et le don de sympathie poétique.

On doit sa publication à François Ricard, qui ajoute à ses fonctions antérieures celles de directeur administratif du Fonds Gabrielle Roy. Une brève description, par Irma Larouche, de ce fonds, acquis en 1984 par la Bibliothèque Nationale du Canada à l'initiative de M. Guy Sylvestre, fait naître beaucoup d'espoirs en ouvrant beaucoup de pistes. A François Ricard revient également le mérite de régler d'emblée, grâce à un « essai biographique » fortement documenté, l'irritante énigme que pose la « métamorphose » de l'écrivain après le triomphe de son roman réaliste et social. G. Roy avait simplement, sous la pression des circonstances, forcé sa vraie vocation, sa vraie nature, comme elle le fera encore à demi dans *Alexandre Chenevert*. Elle les retrouve dans *La Petite Poule d'eau* : liberté d'une forme ouverte, recherche de soi, orientation idyllique, et n'y faillira plus après 1955. Deux articles analysent la réception de *Bonheur d'occasion* : au Canada français (Carole Mélançon résume une thèse

de maîtrise à laquelle on aimera se reporter pour plus de précisions); et au Canada anglais, où *The Tin flute* fut chaleureusement accueilli, comme le montre l'enquête d'Antoine Sirois. Les réactions de la critique française ont déjà été examinées ailleurs. Nous disposons donc désormais d'un éventail assez complet sur le sujet. Le film et le téléfilm dans lesquels Claude Fournier a excessivement gommé l'aspect de satire sociale du roman subissent les reproches de Ben-Z. Shek, dont l'assaut n'est pas le premier en date, mais le mieux conduit et le plus vif, à tel point que, tout en reconnaissant la trahison édulcorante, on est tenté de jouer l'avocat du diable. Le cinéaste devait choisir un éclairage, sacrifier des éléments, et, en gardant tous ceux dont le critique déplore la disparition, on allait droit au film à thèse, qui n'eût guère moins trahi le livre.

D'autres articles importants sont consacrés, l'un à *Alexandre Chenevert* par Paul Socken, dans le sens d'une mythocritique ingénieuse, propre à expliquer l'effet de profondeur qui se dégage du texte en dépit des limites bien réelles imposées au « héros, » l'autre à *La Montagne secrète* par André Brochu, qui, à partir d'un fragment initial, extrait avec sagacité un schème organisateur composé de trois moments, et transposable à la construction entière du roman, voire à la vision de la vie et de l'art chez G. Roy. Marie Francœur observe le rôle prépondérant que jouent, dans *Ces enfants de ma vie*, d'une part l'écriture descriptive aux « subtiles touches successives, » d'autre part les jugements plus ou moins explicitement formulés qu'émet la narratrice et qui tracent peu à peu le portrait de l'enthousiaste jeune pédagogue. Une conclusion sur le discours poétique nous laisse sur notre faim. On voit bien ce que fait perdre, et mal ce que fait gagner à des intuitions si pénétrantes un « présentoir » fait de théorie simpliste et de terminologie pompeusement barbare qui, chez d'autres, demeureraient lettre morte. Une longue conversation de 1981 avec G. Roy, rapportée par Paula Gilbert Lewis, piquera d'autant plus l'attention que deux collaborateurs du même cahier mettent en doute son exactitude. Enfin une bibliographie commentée des années 1939-1984, par Richard Chadbourne, constituée à elle seule un bel hommage à G. Roy, par les preuves qu'elle apporte de son actualité et même par les lacunes qu'elle invite les chercheurs à combler. Nous lui emprunterons sa conclusion, qui invite à de nombreuses relectures, en ajoutant que ce numéro spécial leur fournira un guide indispensable.

Jean MARMIER

Scritti sulla Nouvelle-France nel Seicento. Prefazione di M. Lemire (**Quaderni del Seicento francese**, n° 6). Bari, Adriatica. Paris : Nizet, 1984, 321 p.

Une moisson de recherches sur la Nouvelle-France provenant d'Italie : paradoxe sans doute, relevé par le préfacier, mais effet naturel aussi de l'essor des études canadiennes d'une part, de la floraison des études sur le dix-septième siècle français d'autre part, chez nos amis transalpins. Au reste, ils ont invité Québécois et Français à y participer, et parfois rédigé eux-mêmes en français leur contribution : cinq sur seize seulement sont en langue italienne.

Après des réflexions sur la place des récits de voyage dans l'évolution de la notion de vérité (N. Doiron), quatre articles traitent de Champlain (P. Jannini, M. Lemire, N. Novelli, F. Lestringant), le dernier introduisant Lescarbot, qui reparait ensuite dans son conflit avec le P. Biard (P. Carile). Gabriel Sagard (S. Leoni) introduit à son tour Brébeuf (G. Thérien). Le P. Bressani, jésuite italien de la Nouvelle-France, n'est pas oublié (S. Cro). Pierre Boucher règne sur une centaine de pages (G. Dotoli, M. Bideaux, M.-Th. Jacquet). Des dessins attribués à L. Nicolas rappellent le rôle essentiel du castor. La progression chronologique se clôt avec l'Adario de Lahontan (R. Ouellet). Enfin une revue des Récits de voyage du XVII^e siècle (J. Warwick) est suivie d'un appendice bibliographique (P. Carile, G. Dotoli).

La variété des sujets n'égale pourtant pas celle des opinions. Le pragmatique Champlain est-il bon écrivain ou non ? Les Français, les jésuites en particulier, ont-ils été capables de rendre justice aux « vertus » des Amérindiens ? Pierre Boucher parle-t-il en ethnologue avisé, en jouet de fantasmes personnels, en descripteur tourné entièrement vers certains « narrataires » ? Voilà quelques-unes des questions qui reçoivent des réponses divergentes mais nuancées, éclairant la complexité du réel. Le lecteur se demandera encore si le mythe du bon sauvage, épisode supposé révolu de l'histoire idéologique, ne voit pas se rouvrir un avenir brillant au bénéfice des Iroquois. On regrettera des fautes typographiques assez fréquentes, quelques approximations (l'Ingénu natif du Canada, p. 144 ; « cercler » les blés signifie « sarcler, » p. 176). La bibliographie finale, de large ouverture mais de dessein un peu imprécis, mentionne plusieurs brefs articles, tout en gardant le silence sur des revues comme *Études canadiennes, XVII^e siècle*, presque toute la collection de la R.H.A.F., les introductions des éditions modernes... Ces détails n'affaiblissent pas le vif intérêt que suscite un recueil aussi stimulant qu'érudit.

Jean MARMIER

Renée LEDUC-PARK, **Réjean Ducharme. Nietzsche et Dionysos.** Québec : Presses de l'Université Laval, collection « Vie des lettres québécoises », 1982, 307 p.

Le titre peut surprendre, car, chez Ducharme, deux ou trois allusions dérisoires n'attestent guère que la lecture d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Aussi ne s'agit-il pas d'une recherche d'influence, mais d'une interprétation globale de ses romans, toutes dates confondues, au moyen d'une grille tirée de la philosophie nietzschéenne : conscience du « néant, » du manque existentiel sous ses aspects explicites, implicites, occultés ; « nihilisme, » ou destruction des valeurs établies, religion, mariage, autorité ; « dionysisme » enfin, défini par la dureté, la démesure, le jeu théâtral, la tendance androgyne. Les effets de récit et de langage sont pris en compte non moins que le contenu du roman, dans des analyses textuelles subtiles, qui rendent souvent convaincant le parallèle, même si on le juge parfois forcé, par exemple sur la doctrine de l'Éternel retour, et sur le dionysisme : la jubilation dionysiaque de Nietzsche se concilie-t-elle vraiment avec la vision amère de Ducharme ? A la clarté limpide du plan et à l'agilité du commentaire s'oppose un lourd conformisme linguistico-telquelien, en vertu duquel Ducharme n'emploie ni mots, ni expressions, mais seu-

lement des signifiants; l'ex-pression ou la (re)présentation n'évoquent ni n'introduisent une idée, mais la convoquent ou l'encodent, etc. L'intérêt habituel du « signifié » vaut cependant qu'on néglige le comique de quelques évidences énoncées en style de Vadius. Il faut signaler un contresens sur l'Immaculée Conception, p. 148, une brutale pétition de principe, p. 6 : « la contradiction ressort du dionysiaque » — à moins qu'il ne faille lire : « ressortit au... ». Mais, au total, ce tableau fouillé de l'univers romanesque de Ducharme, tracé sous une lumière originale, surtout dans les première et troisième parties, qui ne prétend d'ailleurs pas exclure d'autres éclairages possibles, confirme la réputation de solidité acquise par la collection qui l'a accueilli.

Jean MARMIER

Pierre CANTIN, **Jacques Ferron, polygraphe**. Essai de bibliographie, suivi d'une chronologie. Préface de René Dionne. Montréal : Bellarmin, 1984, 548 p.

Le temps a fui, où l'on s'enfonçait dans la littérature québécoise quasiment à l'aventure! Voici, pour l'une des œuvres les plus éparpillées et déroutantes, celle de Jacques Ferron, un guide minutieux, sûr, parfaitement commode. La méthode, explicitée au départ, maintient le plan classique : 1, l'œuvre; 2, les études et documents. Dans ce cadre, quelle rigueur, quelle conscience et quelle intelligence déployées, non seulement pour ne rien omettre, des livres, préfaces, articles, conférences, interviews, tables rondes, etc. où s'est répandu un esprit volcanique, avec localisation des manuscrits ou enregistrements existants, mais aussi pour fournir avec concision les éléments utiles aux scoliastes futurs! Les fausses attributions sont corrigées. Les « historiettes » innombrables, et ici dénombrées, classées par genre, nous livrent les secrets de leurs reprises et variations. Dans la seconde partie, ouvrages, articles, émissions de radio et télévision traitant de Ferron se succèdent dans un ordre conjuguant habilement chronologie et nature des sujets (de sorte que, par exemple, les pages 390-398 rendront de grands services aux historiens de la crise d'octobre). Ne manquent ni les mentions, ni les citations éparses chez les confrères, ni la description des photographies de presse, ni la liste des ouvrages dédiés à Ferron, ni celle des manifestes signés par lui. En annexe, repères chronologiques détaillés, doublés de précieuses notes, liste de périodiques dépouillés, bibliographie des instruments de travail, quatre index... On recule pourtant devant le mot d'exhaustivité, parce que, si la grande presse française s'est peu occupée de Ferron, il lui est arrivé quand même de lui rendre hommage. Et comment repérer toutes les « citations », même chez le seul V.-L. Beaulieu (voir la fin du *Melville*)? On n'en admire pas moins le travail magistral de Pierre Cantin, indispensable aux « ferronistes, » mais de plus à beaucoup d'autres.

Jean MARMIER

Gérald THOMAS, **Les deux traditions. Le conte populaire chez les Franco-Terreneuviens**. Montréal : Bellarmin, 1983, 479 p.

Issu d'une thèse de folklore revue et développée, et, comme tel, muni d'index, liste des contes-types, bibliographie, glossaire, ce travail très soigné fait honneur à l'Université Memorial de Terre-Neuve et au Centre d'études franco-terreneuviennes fondé par l'auteur. Il présente aussi un caractère émouvant. Rédigé en français par un anglophone, il porte sur la minuscule communauté formée, sur la côte ouest de l'île, en partie par des Acadiens, en partie par des Français, surtout des Bretons, déserteurs de la pêche. Un long isolement leur a permis de sauvegarder la culture orale que G. Thomas révèle à travers une trentaine de contes populaires, enregistrés sur place au cours d'entretiens. Il attache son attention à la « performance, » mode de narration, débit, incidents, etc. Il reproduit les contes avec, non seulement les particularités linguistiques, mais les hésitations, les interruptions, au risque de certaines obscurités. Il a auparavant retracé le contexte physique et moral, dessiné le portrait psychologique des narrateurs. Il relie ensuite les éléments de chaque récit aux grandes classifications en vigueur, commentant quelques points formels sans mener toutefois une étude esthétique de ces contes généralement fantastiques, qui associent de façon plus ou moins originale des thèmes internationaux. Il insiste sur la distinction, qui détermine la composition de l'ouvrage, entre la tradition « publique » des grandes veillées où officiait un conteur en quelque sorte professionnel, et la tradition « privée, » des simples veillées familiales — distinction fondamentale en effet quant à la « performance, » mais non, semble-t-il, quant au contenu culturel.

L'exposé, méthodique et scrupuleux jusqu'au piétinement, laisse cependant rayonner la sympathie que le chercheur porte à ses informateurs. Il voue son livre à la défense comme à l'illustration de leur identité collective. Mais il doit, hélas, enregistrer déjà le décès de la première tradition, tuée en particulier par la télévision, et exhumée pour lui par un « violoneux » aux talents multiples, qui n'a pas été un vrai conteur public, et conte parfois en anglais. Des deux conteuses « privées, » la plus douée préfère employer cette langue pour rapporter les histoires apprises en français dans sa jeunesse. Les anglicismes envahissent les propos tenus en français, plus que le langage de l'auteur. Il a dû traduire la moitié des contes dans notre langue. Son acte de foi n'en est que plus méritoire, et on lui en sera très reconnaissant, ainsi que de l'enrichissement qu'il apporte au patrimoine francophone.

Jean MARMIER

Pierre HEBERT, **Le Temps et la forme. Essai de modèle et lecture de trois récits québécois. « L'Appel de la race » ; « Poussière sur la ville » ; « Quelqu'un pour m'écouter »**. Sherbrooke, éd. Naaman, 1983, 110 p.

A une modestie personnelle de bon aloi se conjugue dans cette étude une ambition téméraire. Il ne s'agit de rien de moins que, en principe, de construire en douze pages d'« approches théoriques, » un modèle nouveau, dit « sémiotique syntaxique

structurale, » pour l'analyse de tout récit littéraire, par-delà les démarches connues des structuralistes, marxistes, poéticiens, sémioticiens, etc. A la base règnent de solides évidences : le sens est indissociable de la forme, et le texte se déroule dans le temps, que la forme organise. La temporalité textuelle, précise l'auteur, comporte des relations mesurables d'ordre, de durée, de fréquence. Elles permettent de repérer des zones de complexité différente, auxquelles il applique le nom d'« espaces, » pour aboutir à parler de l'« espace-temps » du texte : métaphores gratuites, plus gênantes qu'éclairantes.

La mise à l'épreuve sur trois romans typiques — roman à thèse, cas de conscience, roman-poème — confirme une brillante agilité d'esprit. L'analyse de temporalité s'applique d'abord aux séquences chronologiques entre lesquelles a été découpé le récit, puis à d'autres éléments formels, qui varient opportunément d'un cas à l'autre en dépit d'une symétrie extérieure. Des effets convergents remarquables se dégagent chaque fois, tirés avec finesse et habileté, par exemple, des verbes commentatifs de Lionel Groulx, des analepses et du discours immédiat (*alias* monologue intérieur) chez Langevin, ou même des points de suspension semés en abondance par Réal Benoît. De nombreux tableaux et schémas, d'une inégale clarté, renforcent l'impression démonstrative. Il existe pourtant un large hiatus entre l'objectif et les résultats. Faut-il déployer un lourd appareil structuraliste pour classer *L'Appel de la race* parmi les récits didactiques plus qu'historiques, et y retrouver quelques caractères généraux que tout lecteur avisé y discerne sans peine ? La séquence finale volontariste de *Poussière sur la ville* suffit-elle à en faire un roman optimiste, balayant les précédents et les prévisions d'échec ? Confondre délibérément information diégétique et communication, au point de dénoncer une suppression de la communication dans la deuxième partie, brève mais révélatrice, de *Quelqu'un pour m'écouter*, relève pour le moins d'une phraséologie périlleuse.

On n'en fera pas moins son profit de vues intéressantes sur les trois romans. Les idées, et surtout les méthodes d'application, sinon l'enrobage pseudo-scientifique naguère à la mode, pourront, sur d'autres champs, guider et stimuler la réflexion critique.

Jean MARMIER

Contes et nouvelles de langue française. Concours 5. Sept auteurs. Sherbrooke, éd. Naaman, 1983, 138 p.

Les éditions Naaman organisent chaque année un concours de contes et nouvelles ouvert aux auteurs francophones, et publient les textes sélectionnés : en 1983, deux d'Afrique, trois de Belgique, et deux du Québec auxquels nous nous limiterons ici, non sans féliciter l'éditeur de son excellente initiative. « Le Messager du Bleu du ciel, » par Cajetan La Rochelle, et « Dix jours dans la vie de Médée, » par Louis Lamarre, forment entre eux un contraste frappant, mais ni l'un ni l'autre ne dominent le lot. A l'image parfaite de son titre, le conte de fées de C. La Rochelle veut colorer de poésie, et affadit de clichés, une fable morale vaguement inspirée du *Petit Prince*. Si l'imagination offre une certaine fraîcheur, le style la trahit. Remarque valable

aussi, quoique dans une moindre mesure, pour le second conte. Médée, débile réel à la différence de son homonyme dubéen, se libère jour après jour, en osant regarder de plus en plus hardiment les dames, de la peur atavique qui rivait ses yeux et sa pensée à la « terre » sur l'ordre des « grands hommes. » Il finit pourtant par le suicide : « la révolution était tout à fait inutile. » Peu importerait un symbolisme simplet, si le soliloque de Médée évitait les gaucheries et s'animait selon une progression vivante. Il émeut parfois, et prouve que le goût de conter, dans les registres les plus différents, se maintient au Québec, ce dont tout le monde se réjouit.

Jean MARMIER

Paulette COLLET, Les Romanciers français et le Canada (1842-1981). Anthologie. Introduction, choix et notes par Paulette Collet. [Avec glossaire et index]. Sherbrooke : Naaman, 1984, 166 p.

Excellente idée que de regrouper les romanciers français qu'ont inspirés les paysages, les villes, l'histoire, les hommes du Canada. La réalisation, si on la voulait consciencieuse, posait maints problèmes. Il fallait dépister, retrouver des œuvres oubliées, reconstituer la carrière de leurs auteurs. Les notices et notes, malgré les contraintes d'une brièveté obligatoire, laissent deviner par leur scrupuleuse précision l'ampleur des recherches sous-jacentes. L'Anthologie, complétant les indications que fournit le livre si utile d'Armand Yon, les dépasse évidemment de beaucoup par la durée qu'elle englobe, et pour laquelle on ne voit pas de lacune à lui reprocher, sinon le roman de Jacques Deval, *Les Voyageurs*, aussi peu lu que passionnant dans sa première moitié.

Les vingt-deux narrateurs représentés — parfois pour des nouvelles — se suivent par ordre chronologique, depuis les derniers voyageurs romantiques jusqu'à des noms qui occupent aujourd'hui les vitrines des librairies, les Golon avec leur « Angélique » itinérante, Michel Desgranges, Bernard Clavel, dont le cycle du « Royaume du Nord » ne pourra, bien entendu, entrer que dans une réédition. Les plus obscurs rejoignent le plus attendu, comme de raison, Louis Hémon, et tels écrivains illustres ou notoires dont beaucoup de lecteurs ignorent les récits canadiens, Jules Verne, Maurice Genevoix, Pierre Hamp... Ils sont issus de tous les coins de France. S'ils ont en général séjourné plus ou moins longuement outre-Atlantique, tous n'y ont pas forcément posé le pied : tel ce J.-E. Poirier qui a su évoquer le cadre des ultimes combats de Louis Riel en Saskatchewan, autour d'une action trépidante, sans avoir davantage traversé l'océan que, deux cents ans plus tôt, Lesage, compatriote de Marie Le Franc et auteur des pittoresques *Aventures de Robert Chevalier dit de Beauchesne* en Nouvelle-France. Son cas reste pourtant exceptionnel. Non moins divers sont les aspects du pays qu'ils dépeignent. Comme l'Introduction le fait remarquer, les territoires de l'Ouest attirent relativement plus leur attention que celle des romanciers québécois. Un roman « esquimau, » le seul d'ailleurs qui ait pu être recensé, préfigure exactement en 1926, sous la plume de Victor Forbin, la problématique de l'*Agaguk* d'Yves Thériault. Les révoltes historiques des francophones ont touché en particulier plusieurs Bretons : outre Poirier, Jules Verne le Nantais (*Famille-sans-nom*),

et le précurseur Régis de Keredern de Trobriand dont, malgré sa naissance tourangelle, le patronyme révèle l'ascendance armoricaine.

A partir de ces textes et des précieux renseignements bio-bibliographiques rassemblés par Paulette Collet, des pistes vont s'ouvrir pour des recherches inédites, concernant la littérature française, les rapports franco-canadiens, la vision européenne du Québec et du Canada. La présente collecte surprendra déjà par sa variété et par la continuité, qu'elle met en évidence, de l'intérêt littéraire porté à un pays pourtant trop négligé par nos compatriotes. Du point de vue matériel, le livre est sans défaut. On n'hésitera donc pas à le recommander comme un ouvrage de référence indispensable.

Jean MARMIER

Lucille ROY, **Entre la lumière et l'ombre. L'Univers poétique d'Anne Hébert.** Sherbrooke : Naaman, 1984, 201 p.

Sur le sujet superbe et ambitieux que désigne le sous-titre, on ne saurait tout dire, même en un volume dense comme celui-ci. La méthode thématique adoptée vise à l'essentiel : elle consiste à définir une ligne polaire et à organiser, ou laisser s'organiser, autour d'elle, selon leur aimantation propre, les charges constitutives de la sensibilité d'un poète qui, on le sait, reste tel dans ses romans et ses drames. La complexité ainsi que la netteté du champ magnétique ainsi dessiné confèrent son intérêt à l'ouvrage, à la fois bien construit et pénétrant.

Il embrasse l'ensemble de l'œuvre. Les romans y occupent la place de choix, mais le théâtre n'y est pas oublié, en particulier *Le Temps sauvage*, et plusieurs poèmes font l'objet d'examen approfondis, par exemple « La Chambre de bois. » A l'occasion les essais d'Anne Hébert concourent aussi à l'illustration de la thèse, qui privilégie les rapports, parfois insolites, de la lumière et de l'ombre, considérés comme le noyau vivant de la création. A l'appui de ce choix, l'auteur peut citer une lettre d'encouragement reçue d'Anne Hébert elle-même. Au reste, très consciente du danger de « réductivisme, » Madame Roy l'a évité. Le livre qu'elle présente découle d'une maturation de plusieurs années au cours desquelles il s'est affiné et enrichi, intégrant les publications nouvelles, *Héloïse*, à laquelle il réserve un sort glorieux peut-être à l'excès (bien que la Bibliographie l'omette), et *Les Fous de Bassan*. La propre expérience poétique de l'auteur a certainement guidé sa méditation. De fréquents bonheurs d'expression coïncident avec des intuitions et des rapprochements perspicaces. Loin de nous ramener à une banale antithèse de signification univoque, chaque chapitre attire notre attention, d'une part sur le foisonnement des images connexes ou dérivées qui s'enchaînent, à partir de chaque pôle, pour tisser un univers poétique caractéristique, d'autre part, et c'est le point capital, sur la multiplicité des rapports variés, paradoxaux souvent, qui se forment dans les profondeurs de l'imaginaire et dans la texture du style; car l'horreur fascinante des ténèbres, celle du tombeau, recèle une fécondité souterraine, racine de la vie, et la clarté à laquelle cette vie aspire pour s'épanouir la dessèche, l'écrase et la détruit.

De telles analyses revêtent leur force convaincante dans le détail des commentaires. Cependant deux questions d'importance restent posées, semble-t-il. Il est à vrai dire trop tôt pour résoudre la première, sur laquelle l'ouvrage nous laisse une impression confuse par la force des choses. Madame Roy reprend assez souvent l'idée d'une évolution d'Anne Hébert, fort évidente certes entre le *Tombeau des Rois* et *Mystère de la Parole* : mais ensuite? Elle ne manque pas d'insister davantage, avec raison, sur les traits permanents de la personnalité poétique d'Anne Hébert. Le recul historique fera le reste, le plus tard possible. D'autre part, si des « thèmes, » au sens de sensations ou d'images fondamentales, peuvent s'investir quasi simultanément de significations opposées, est-il légitime de les considérer comme premiers et déterminants? Est-ce l'opposition ombre/lumière qui en engendre d'autres telles que clôture/évasion, ou désir de mort/appel vital, etc., ou l'inverse, ou plutôt ne faut-il pas renoncer, sinon par hypothèse de travail et parti-pris pédagogique, à définir un couple primordial? Quoi qu'il en soit, cette ébauche de discussion prouve l'intérêt suscité par une belle étude que voudront lire tous les fervents du plus grand écrivain québécois vivant.

Jean MARMIER

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Sous la direction de Maurice Lemire, avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc, professeurs, et de Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert, chargés de recherche à l'Université Laval. Montréal : Fides, 1984, LXIII + 1123 p.

Avec une régularité qu'envieraient, en France, des entreprises moins ambitieuses, se succèdent les volumes du *D.O.L.Q.* Le précédent datait de 1982, le cinquième et dernier se profile à l'horizon 85.

Les amateurs de littérature québécoise, et en particulier les lecteurs d'*Études canadiennes* connaissent les principes directeurs de ce vaste ouvrage, qu'il n'est plus besoin de leur présenter, non plus que l'équipe animée par M. Lemire. Elle reste inchangée, soudée par un enthousiasme qui ne s'est pas démenti, et par la satisfaction d'avoir d'ores et déjà réussi au-delà des espérances.

L'importance propre de ce quatrième volume ressort des dates, 1960-1969 : en une décennie, une fabuleuse transformation du pays, et, pour la littérature, un jailissement au rythme fiévreusement accéléré dont notre Renaissance ou notre Romantisme ne donnent qu'une pâle image. On ne s'étonnera pas que, pour couvrir une durée de moitié moindre, le nombre de pages égale presque celui du tome III, et que la tranche chronologique s'arrête avant l'année fatidique 1970, qui eût formé un jalon plus saillant du fait de la crise d'octobre. On remarque au surplus que le recours à des articles de grande étendue se réduit à des cas rares et très significatifs, tels que par exemple *les Insolences du Frère Untel* en 1960, ou *les Belles-Sœurs* vers la fin de la décennie. En effet, la marée montante des œuvres à retenir envahit les

rayons et les fichiers. Le hasard alphabétique qui amène parmi les premiers titres *l'Age de la parole*, de Roland Giguère, à la suite de *l'Afficheur hurle*, de Paul Chamberland et de *l'Age de la littérature canadienne*, de Clément Moisan, ne manque pas d'à-propos.

D'ailleurs le *Dictionnaire* devient désormais essentiellement un témoin de son temps. Ses fonctions permanentes de répertoire, de somme critique, de tremplin de recherche s'adaptent par la force des choses à des conditions qui évoluent avec la période considérée. Il répondait d'abord largement à une curiosité historique, qu'il a réciproquement contribué à développer. Pour combien d'usagers, en France et au Québec sans doute, n'a-t-il pas remplacé les livres eux-mêmes, d'accès difficile, qu'il analysait? Sur des productions récentes en principe disponibles, on peut abrégé les comptes rendus.

Des regroupements, des éliminations se sont, plus que naguère, imposés. Comment traiter un par un les recueils poétiques recensés, au nombre de plus de quatre cents? Parmi les essais, un choix inévitable s'est fondé sur des critères explicites qui, bien entendu, s'ils ouvrent généreusement la porte aux études littéraires, n'excluent pas un Vadeboncoeur, ni même, entre autres thèses, celle qu'a consacrée aux instituteurs laïques du Québec un de nos ministres actuels.

Dans tous les genres, à l'expansion quantitative en forme d'explosion répond la conquête d'une originalité assumée sans complexe, sinon forcément sans malaise, et, à travers elle, de l'universalité. La littérature québécoise s'installe en force au premier rang de la francophonie extra-hexagonale. Pour nos compatriotes, qui en trouvent ici confirmation, l'impression nouvelle que leur réserve le tome IV va être sans doute le plaisir de retrouver bien des noms et des titres relativement familiers, de Gilles Vigneault à Michel Tremblay, quoique la percée décisive chez nous des écrivains canadiens, selon le seul mot en vigueur à l'époque, ne date que de 1966. Opérée sous la bannière de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme, elle a bénéficié aux autres, y compris ceux qui étaient déjà auparavant édités à Paris. On souhaite que le *Dictionnaire* aide à vaincre le silence qui persiste ici sur des auteurs de talent, imputable soit à une diffusion claudicante, soit à des motifs intrinsèques (différence des problématiques nationales, joual...). On se plaît à y recueillir les échos de la littérature populaire, ou semi-populaire, comme le roman policier de Maurice Gagnon, aussi bien que des excentricités d'avant-garde, parfois surestimées, dont la plus étrange n'est peut-être pas la *Machine à écrire*, « premier recueil de vers libres rédigés par un ordinateur. »

La proximité du temps rend plus ardue la tâche d'élaborer une synthèse, même pour une époque si typée. L'Introduction, sensiblement plus courte que la précédente, n'en rendra pas moins les services attendus. En dégagant les lignes de force, l'équipe sait comme d'ordinaire marquer les étapes et charnières, distinguer les courants et contre-courants, avec la netteté qu'autorise sa compétence. Le tableau de la « révolution tranquille », dense, complété par une chronologie détaillée, servira de compendium pratique, après tant de publications sur le sujet. Un accent particulier est mis sur l'essor de l'enseignement et de la recherche en littérature québécoise, non par simple complaisance de spécialistes, mais parce qu'en effet cette discipline quasi naissante a proliféré avec une fertilité qui eût paru quelque peu disproportionnée si elle n'eût posé une des bases du sentiment national renouvelé.

COMPTES RENDUS

Sur la présentation commode et belle, la typographie sans défaut apparent, les illustrations, sur l'avantage des bibliographies extraordinairement opulentes, nous ne pourrions que répéter des éloges cent fois faits, et deux fois ici-même. C'est avec impatience, mais sans nulle inquiétude, que l'on attend le tome V.

Jean MARMIER

REVUE DES REVUES

par **Jean-Michel LACROIX**
Université de Bordeaux III

The American Review of Canadian Studies. — Volume XIV, Number 1 (Spring 1984) — Robert DENHAM : An Anatomy of Frye's Influence. — Alan F.J. ARTIBISE : Exploring the North-American West : a comparative urban perspective. — Jerry McCAFFERY : Canada's envelope budgeting system. — Elaine R. HOPKINS : Feminism and a female trinity in Denise Boucher's *Les fées ont soif*. — James BICKERTON and Alain G. GAGNON : Regional policy in historical perspective : the federal role in regional economic development.

The American Review of Canadian Studies. — Volume XIV, Number 2 (Summer 1984) — Establishing Ontario : a Bicentennial Retrospective. Victor A. KONRAD : Ontario : a bicentennial retrospective. — R. Louis GENTILCORE : The making of a province : Ontario to 1850. — Jane ERRINGTON and George RAWLYK : The loyalist-federalist alliance of upper Canada. — Thomas F. McILWRAITH : Transportation in old Ontario. — Cecil J. HOUSTON and William J. SMYTH : Transferred loyalties : Orangeism in the United States and Ontario. — Robert THACKER : Connection : Alice Munro and Ontario. — David HORNBECK : Review essay : Tracing Ontario's establishment in maps.

The Annual Review of Canadian Studies/Kanada Kenkyu Nenpo. — Volume 5, (1984) — **Studies on Canadian Society and Education.** — Hiroko NISHIMURA : The Single-Parent Family in Canada. — Reiko W. SEKIGUCHI : A Turn from the Snow-Flake Structure? — The Educational System and Praxis in Canada. — Kimihiko SUGIMOTO : H.A. Innis and the Teaching of Economic History in Canada. — Junko KOBAYASHI : The Educational Reform during the "Quiet Revolution" in the Province of Quebec — The Recommendations of the Parent Commission. — Shigehiko SHIRAMIZU : Ethnic Press in Canada. — Takamichi MITO : The Cuban Missile Crisis and Canada : A Study in Canadian Diplomacy. — Kenneth McNAUGHT : Approaches to the Study of Canadian History.

Associazione italiana di studi Canadesi. — Volume V, (Dicembre 1984) — V. GENARO LERDA : Report On Accomplishment During a Grant From the Canadiana Studies Program. — L. CODIGNOLA : Canadian Studies in Italy - A Personal View.

Bulletin of Canadian Studies. — Volume VIII, Number 2 (Autumn 1984) — Cedric MAY : Alain Grandbois : Benighted Prometheus. — John B. INGHAM : Power to the powerless : British North America and the pursuit of reciprocity, 1846-1854. — Judy COLLINGWOOD : Lord Aylmer and the policy of conciliation in lower Canada, 1830-1835. — Stewart GILL : A Scottish divine on the Canadian frontier. — Harvey STRUM : The Canadian press and William Jennings Bryan. — Philomena O'FLYNN : Old problems in a new environment : the reaction of Irish catholic editors to orangeism in Canada.

Cahiers des Arts visuels au Québec. — Volume 6, numéro 23 (1984) — Anne-Marie DUFRESNE : La Première Biennale de l'Est du Québec. — Michelle HÉON : A la rencontre de deux tendances contemporaines : 3^e Biennale de tapisserie de Montréal. — Bruno DUBOIS : Michèle Bernatchez et Suzanne Paquette à la 3^e Biennale de tapisserie de Montréal. — Céline CAMIRAND et Manon RÉGIMBALD : Sur les Elles du temps : Camille Claudel et des sculptures québécoises contemporaines.

Cahiers des Arts visuels au Québec. — Volume 6, numéro 24 (1984) — Gloria LESER : Le Design au Canada : 1940-80.

Canadian Ethnic Studies/Études Ethniques au Canada. — Volume XVI, n° 1 (1984) — Stanley R. BARRETT : White Supremists and Neo-Fascists : Laboratories for the Analysis of Racism in Wider Society. — Robert H. KEYSERLINGK : The Canadian Government's Attitude Towards Germans and German Canadians in World War Two. — Pierre ANCTIL : Aspects de la Thématique Juive dans le *Canadian Jewish News*, Édition de Montréal, 1977-1982. — Yuen-fong WOON : Indo Chinese Refugee Sponsorship : The Case of Victoria, 1979-1980. — Clinton O. WHITE : Education Among German Catholic Settlers in Saskatchewan, 1903-1918 : A Reinterpretation. — David J. GOA, Harold G. COWARD, Ronald NEUFELDT : Hindus in Alberta : A study in Religious Continuity and Change.

Canadian Ethnic Studies/Études Ethniques au Canada. — Volume XVI, n° 2 (1984) — Monica HELLER : Language and Ethnic Identity in a Toronto French Language School. — Rita M. BIENVENUE : Ethnolinguistic Attitudes and French Immersion Enrollments. — Ronald D. LAMBERT : Québécois and English Canadian Opposition. — James E. CURTIS : To Racial and Religious Intermarriage, 1968-1983. — J.C. YERBURY : The « Sons of Freedom » Doukhobors and the Canadian State. — Roberta L. MARKUS : Soviet Jewish Emigres in Toronto. — Donald V. SCHWARTZ : Ethnic Self-Identity and Issues of Integration. — Leo DAVIDS : Yiddish in Canada : Picture and Prospects.

The Canadian Forum. — (June/July 1984) — Reg WHITAKER : Turner and the Trudeau Legacy. — David ROBERTSON and Chuck RACHLIS : Replying to Laxer. — Cindy BISAILLON : Latin America's Solitudes. — Judith Adler HELLMAN : Mexico's Standstill. — Tom NAYLOR : The Crisis of Debt. — Stanislaw BARAŃCZAK : Poems for a Generation. — Joanne MARION and Lianne McLARTY : Rock Video's Message. — Carol SHIELDS : Various Miracles. — Keith GAREBIAN : Christopher Dewdney's Science.

The Canadian Geographer/Le Géographe Canadien. — Volume XXVIII, 1 (Spring/printemps 1984) — Howard F. ANDREWS : L'œuvre de Paul Vidal de la Blache : notes bibliographiques. — James W. SIMMONS : Government and the Canadian Urban System : Income Tax, Transfer Payments, and Employment. — Jean-Claude MULLER : Canada's Elastic Space : A Portrayal of Route and Cost Distances. — Paul SIMPSON-HOUSLEY and Alec H. PAUL : Some Regional Themes in the Writings of D.H. Lawrence. — J.A. HEGINBOTTOM : The Mapping of Permafrost. — Brian COFFEY : The Canadian Inventory of Historic Building as a Basis for House Type Classification : An Example from Southern Ontario.

The Canadian Geographer/Le Géographe Canadien. — Volume XXVIII, 2 (summer/été 1984) — Edward J. HICKIN: Vegetation and River Channel Dynamics. — Patrick GOUGH: Location Theory and the Multi-plant Firm: A Framework for Empirical Studies. — David NEWMAN: Ideological and Political Influences on Israeli Rural Colonization: The West Bank and Galilee Mountains. — Mark W. ROSENBERG: Physician Location Behaviour in Metropolitan Toronto. — J.E. TUNBRIDGE: Whose Heritage to Conserve? Cross-Cultural Reflections on Political Dominance and Urban Heritage Conservation. — Hugh MILLWARD: The Development, Decline, and Revival of Mining on the Sydney Coalfield. — Richard HARRIS: Residential Segregation and Class Formation in Canadian Cities: A Critical Review.

The Canadian Geographer/Le Géographe Canadien. — Volume XXVIII, 3 (fall/automne 1984) — Alun E. JOSEPH and Peter R. BANTOCK: Rural Accessibility of General Practitioners: The Case of Bruce and Grey Counties, Ontario, 1901-1981. — Hiroshi TANAKA: Landscape Expression of the Evolution of Buddhism in Japan. — David WADLEY: Management of Industrial Parks: Australian Perspectives. — Gregory J. LEVINE: Criticizing the Assessment: Views of the Property Evaluation Process in Montreal 1870-1920 and Their Implications for Historical Geography. — R. Ross NELSON, L. HAMILL: Quantitative Methods for Investigating the Variables that Underlie Preference for Landscape Scenes.

The Canadian Geographer/Le Géographe Canadien. — Volume XXVIII, 4 (winter/hiver 1984) — D.C. FORD: Presidential Address/Plate Tectonic Morphology: A Comparative Survey. — Philip DEARDEN: Public Perception of a Technological Hazard: A Case Study of the Use of 2,4-D to Control Eurasian Water Milfoil in the Okanagan Valley. — J.L. GOODIER: The Nineteenth-Century Fisheries of the Hudson's Bay Company Trading Posts on Lake Superior: A Biogeographical Study. — William SMITH: The "Vortex Model" and the Changing Agricultural Landscape of Quebec. — Leslie CURRY: A Trade-Localization Operator: The Conservative Case. — John BELEC: Origins of State Housing Policy in Canada: The Case of the Central Mortgage Bank. — Herbert G. KARIEL: Canadian Urban Hierarchies.

Canadian Historical Review. — Volume LXV, n° 2 (June 1984) — Robert A.J. MCDONALD: "Holy Retreat" or "Practical Breathing Spot?": Class Perceptions of Vancouver's Stanley Park, 1910-1913. — Reginald WHITAKER: Origins of the Canadian Government's Internal Security System, 1946-1952. — Stephen KENNY: "Cahots" and Catcalls: An Episode of Popular Resistance in Lower Canada at the Outset of the Union. — Jane LEWIS and Mark SHRIMPSON: Policymaking in Newfoundland during the 1940s: The Case of the St John's Housing Corporation.

Canadian Historical Review. — Volume LXV n° 3 (September 1984) — Michael GAUVREAU: The Taming of History: Reflections on the Canadian Methodist Encounter with Biblical Criticism, 1830-1900. — Ruth Compton BROUWER: The "Between-Age" Christianity of Agnes Machar. — John D. THOMAS: Servants of the Church: Canadian Methodist Deaconess Work, 1890-1926.

Canadian Historical Review. — Volume LXV, n° 4 (December 1984) — J.L. GRANATSTEIN: Culture and Scholarship: The First Ten Years of the Canada Council. — W.J. ECCLES: Sovereignty-Association, 1500-1783. — R.T. NAYLOR: The Rise and Decline of the Trustee Savings Bank in British North America.

Canadian Historical Review. — Volume LXVI, n° 1 (March 1985) — Brian L. EVANS: Ginseng: Root of Chinese-Canadian Relations. — Marc J. GOTLIEB: George Drew and the Dominion-Provincial Conference on Reconstruction of 1945-6.

Canadian Journal of Economics/Revue canadienne d'Économique. — Volume XVII, n° 1 (February/février 1984) — Ronald W. JONES: The transfer problem in a three-agent setting. — Nancy PEREGRIN MARION and Lars E.O. SVENSSON: Adjustment to expected and unexpected oil price changes. — David S. CLIFTON, Jr and William B. MARXSEN: An empirical investigation of the Heckscher-Ohlin theorem. — Donald J. ROUSSLANG and Philip M. YOUNG: Calculating the short-run welfare effects of a tariff reduction when wages are rigid. — L. SALVAS-BRONCARD and E. BASTIEN: A note on the estimation of complete demand systems from Canadian household budget data. — Robin BROADWAY, Neil BRUCE and Jack MINTZ: Taxation, inflation, and the effective marginal tax rate on capital in Canada. — Sandford F. BORINS: The economic effects of non-optimal pricing and investment policies for substitutable transport facilities. — David DONALDSON and Hugh NEARY: Decentralized control of a socialist industry. — Marcel BOYER et Michel MOREAUX: Équilibres de duopole et variations conjecturales rationnelles. — Hong HWANG: Intra-industry trade and oligopoly: a conjectural variations approach. — Bennett T. McCALLUM: A linearized version of Lucas's neutrality model. — John K. HILL: Union wage distortions and the size and efficiency of the optimal tariff. — F. OWEN IRVINE Jr: Intrafirm inventory policy: theory and tests.

Canadian Journal of Economics/Revue canadienne d'Économique. — XVII, n° 4 (November/novembre 1984). — André RAYNAULD: Presidential Address: The Canadian federation.

Canadian Journal of Economics/Revue canadienne d'Économique. — Volume XVII, n° 2 (May/mai 1984) — John F. HELLIWELL: Stagflation and productivity decline in Canada. — William J. MILNE and Walter N. TOROUS: Long-term interest rates and the price level: the Canadian evidence on the Gibson Paradox. — Frank D. LEWIS and David R. ROBINSON: The timing of railway construction on the Canadian Prairies. — David W. GILLEN and Tae HOON OUM: A study of the cost structures of the Canadian intercity motor coach industry. — John WHALLEY: "Trade, industrial policy, and Canadian manufacturing" by Richard G. Harris (with the assistance of David Cox): a review article.

Canadian Journal of Economics/Revue canadienne d'Économique. — Volume XVII, n° 3 (August/août 1984) — Daniel BOOTHBY: The continuity of married women's labour force participation in Canada.

Canadian Literature/Littérature canadienne. — N° 100 (Spring 1984) — Clark BLAISE: Portrait of the Artist as Young Pup. — Nicole BROSSARD: Journal Intime. — Matt COHEN: Notes on Realism in Modern English-Canadian Fiction. — Michael COOK: Culture as Caricature; Reflections on a continuing obsession: Newfoundland. — Marian ENGEL: Why and How and Why Not and What Is This, About Starting Another Novel ... — Timothy FINDLEY: The Countries of Invention. — Keath FRASER: Notes Toward a Supreme Fiction. — Don GUTTERIDGE: Local Culture and the National Will. — David HELWIG: Mere Self. — Paul HIEBERT: Avenues of Research Sug-

gested by the Fletchers Castoria Box. — Hugh HOOD: The End of Emma. — Naim KATTAN: Le Jardin Rêvé. — Henry KREISEL: "Has Anyone Here Heard of Marjorie Pickthall?" Discovering the Canadian Literary Landscape. — Margaret LAURENCE: My Final Hour. — Dorothy LIVESAY: All Aboa-r-rd! — André MAJOR: Petite Histoire d'une Obsession. — Eli MANDEL: Auschwitz: Poetry of Alienation. — Daphne MARRATT: Entering In: The Immigrant Imagination. — Eric NICOL: Confessions of a Commercial Writer. — James REANEY: Ontario Culture and What? — Jane RULE: The Canadian Climate. — Stephen SCOBIE: Amelia, or: Who Do You Think You Are? Documentary and Identity in Canadian Literature. — Josef SKVORECKY: Are Canadians Politically Naïve? Some Observations by a New Canadian from the Old World. — Audrey THOMAS: Basmati Rice; An Essay about Words. — Guy VANDERHAEGHE: Influences. — Aritha Van HERK: The Art of Blackmail: Secrets and Seeing. — David WATMOUGH: On Coming to British Columbia: Some Personal & Literary Reflections. — Rudy WIEBE: On Death and Writing. — George WOODCOCK: A Cycle of Ind.

Canadian Literature/Littérature Canadienne. — N° 103 (Winter 1984) — Ramsay COOK: Imagining a North American Garden: Some Parallels & Differences in Canadian & American Culture. — I.S. MACLAREN: Samuel Hearne & The Landscape of Discovery. — Michael GREENSTEIN: The Desert, The River, & The Island: Naim Kattan's Short Stories. — Robert C. NUNN: Performing Fact: Canadian Documentary Theatre. — David WILLIAMS: The "Scarlet" Rompers: Toward a New Perspective in *As For Me and My House*. — Lorraine M. YORK: "Its Better Nature Lost": The Importance of the Word in Sinclair Ross's *As For Me and My House*. — Paul COMEAU: Sinclair Ross's Pioneer Fiction. — Marilyn CHAPMAN: Another Case of Ross's Mysterious Barn. — Gwendolyn DAVIES: Ernest Redmond Buckler (1909-1984).

Canadian Public Administration/Administration publique du Canada. — Volume 27, n° 1 (Spring/printemps 1984) — Jennifer MCQUEEN: Integrating human resource planning with strategic planning. — Thomas d'AQUINO: The public service of Canada: the case for political neutrality. — François RIVEST: L'assurance-maladie au Canada: les raisons de l'implication de l'État. — L.R. JONES: Phases of recognition and management of financial crisis in public organizations. — Donald C. ROWAT: The ombudsman in France. — Nasir ISLAM, Sadrudin A. AHMED: Business influence on government: a comparison of public and private sector perceptions.

Canadian Public Administration/Administration publique du Canada. — Volume 27, n° 2 (Summer/été 1984) — Gestion du Nord canadien: défis et perspectives d'avenir — Seizième colloque national, 1983. — Mike MOORE, Gary VANDERHADEN: Northern problems or Canadian opportunities. — E.M.R. COTTERILL: The territorial north. — Geoffrey R. WELLER: Managing Canada's north: the case of the provincial north. — C.E.S. FRANKS: The public service in the north. — M.S. WHITTINGTON: Territorial bureaucracy: trends in public administration in the Northwest Territories. — Jean-Claude LEBEL: Les sociétés d'État au Québec: un outil indispensable. — Sandford F. BORINS: Language use in the federal public service: some recent survey results.

Canadian Public Administration/Administration publique du Canada. — Volume 27, n° 3 (Automne 1984) — Steven GLOBERMAN: Canada's Foreign Investment Review Agency and the direct investment process in Canada. — Patrice GARANT: Le statut

légal des tribunaux administratifs et leurs rapports avec le gouvernement. — Peter AUCOIN, Herman BAKVIS: Organizational differentiation and integration: the case of regional economic development policy in Canada. — André GÉLINAS: La commission parlementaire: mécanisme d'imputabilité à l'égard des sous-ministres et des dirigeants d'organismes. — T.I. GUNTON: The role of the professional planner. — Pierre E. COULOMBE: Évolution de la gestion des ressources humaines dans la fonction publique québécoise.

Canadian Public Policy/Analyse de Politiques. — Vol. X, n° 2 (2 June/juin 1984) — S.F. KALISKI: Why Must Unemployment Remain So High? — C.S. CAMPBELL and J.R. PONTING: The Evolution of Casino Gambling in Alberta. — A. ASIMAKOPOULOS: Financing Canada's Public Pensions — Who Pays? — D.A. WILTON: An Evaluation of Wage and Price Controls in Canada. — A. HOCHSTEIN: A Cost Comparison in the Treatment of Long Stay Patients. — H.G. GRUBEL and Z.A. SPINDLER: Bonus Pay Systems for Greater Economic Stability. — I.A. BRYAN: Conference Freight Rates and Eastern Canadian Ports. — W.G. Watson: It's Still Not Time for an Industrial Strategy. — P. TENNANT; S.M. WEAVER; R. GIBBINS and J.R. PONTING: The Report of the House of Commons Special Committee on Indian Self-Government.

Canadian Public Policy/Analyse de Politiques. — Vol. X, n° 4 (December/décembre 1984) — M. DAUB: Some Reflections of the Importance of Forecasting to Policy-Making. — N. NEVITTE and R. GIBBINS: Neoconservatism: Canadian Variations on an Ideological Theme? — L.F. HURL: Privatized Social Service Systems: Lessons from Ontario Children's Services. — D.K. FOOT: The Demographic Future of Fiscal Federalism in Canada. — L. ASCAH: Recent Pension Reports in Canada: A Survey. Québec: les politiques et programmes gouvernementaux et la création d'emplois/Quebec: Government Policies and Programs and Job Creation. R. LACROIX: Introduction. — J.-M. COUSINEAU et R. HOULE: L'inadéquation formation-emploi au Québec: mythe ou réalité. — B. FORTIN: La sécurité du revenu au Québec: un bilan. — H.-P. ROUSSEAU et F. TAURAND: Financement de la sécurité du revenu et taxes sur la masse salariale.

Canadian Public Policy/Analyse de Politiques. — Vol. XI, n° 1 (March/mars 1985) — F. ABELE and M.O. DICKERSON: The 1982 Plebiscite on Division of the Northwest Territories: Regional Government and Federal Policy. — J.H. MARK and M.A. GOLDBERG: House Prices: Under RRAPs? — J.P. FEEHAN: Provincial Government Taxation of Clothing and Footwear: Revenue and Equity Aspects. — T. FLANAGAN: Policy-Making by Exegesis: The Abolition of "Mandatory Retirement" in Manitoba. — G. LANG: Regional Variations in Worksharing: The Case of Newfoundland. — L. SALTER: Observations on the Politics of Assessment: The Captain Case. — J.M. TREDDENICK: The Arms Race and Military Keynesianism. — L.T. PINFIELD and L.D. ETHERINGTON: Housing Strategies of Resource Firms in Western Canada.

C.R.A.A. (Centre de Recherches sur l'Amérique Anglophone, Université de Bordeaux III). — Séminaires 1983, n.s. n° 9. — Maxwell YALDEN: La situation du français au Canada à la lumière des récents changements constitutionnels. — Pierre SPRIET: Les États-Unis et les origines de la culture canadienne. — Alexander MATEJKO: The Polish Canadians. — Jean-Michel LACROIX: Tchèques et Slovaques au Canada: Intégration et survie. — Christian LERAT: Intégration et américanisation

des Allemands en Pennsylvanie au XVIII^e siècle. — Michel GAUTHIER: Relation de voyage et émigration dans le récit de James Morris Birkbeck 1817. — Jean-Marc RIAUME: Harold Laski, observateur de l'immigration aux États-Unis. — Eva SANDIS: The Socio-economic integration of Puerto Ricans in the continental United States.

Essays on Canadian Writing. — N° 28 (Spring 1984) — D.M.R. BENTLEY: A Nightmare Ordered: A.M. Klein's "Portrait of the Poet as Landscape". — Noreen GOLFMAN: Will the World Accept the Challenge? — I.S. MACLAREN: Retaining Captaincy of the Soul: Response to Nature in the First Franklin Expedition. — Susan STONE-BLACKBURN: Robertson Davies, Rebel Angel. — Michael PETERMAN: Excursions in the Compost Heap. — Nell WALDMAN: A Tudor in Lotusland: The Writings of John Mills. — Joann MCCAIG: Brother XII and *The Invention of the World*. — Bruce STOVEL: Convergence of the Twayne. — Stanley FOGEL: Terra Incognita. — John LENNOX: Survivors from History. — Pierre HÉBERT: De l'amnésie à la mémoire individuelle: réflexion sur la décennie pré-autobiographique au Québec (1960-70).

Essays on Canadian Writing. — N° 29 (Summer 1984) — Margaret LAURENCE: Clara Thomas: Biographer, Teacher, Critic... and Pioneer. — Brandon CONRON: Salute to a Friend and Colleague. — George WOODCOCK: Don't Ever Ask for the True Story; Or, Second Thoughts on Autobiography. — John MOSS: Landscape, Untitled. — Gwendolyn DAVIES: James Irving: Literature and Libel in Early Nova Scotia. — T.D. MACLULICH: The Colonial Major: Richardson and *Wacousta*. — Leslie MONKMAN: Primitivism and a Parasol: Anna Jameson's Indians. — Michèle LACOMBE: Frying-Pans and Deadlier Weapons: The Immigrant Novels of Mary Anne Sadlier.

Études françaises. — 20,3 (Hiver 1984-1985) — Relire Saint-Denys Garneau. — Laurent MAILHOT: Note éditoriale. — Robert MELANÇON: Présentation. — Giselle HUOT: Saint-Denys Garneau. Lettre à André Laurendeau. Édition critique. — Pierre NEPVEU: La prose du poème. — Jacques BLAIS: Saint-Denys Garneau et le jeu des variantes. — Normand DOIRON: Le temps libre - Journal et vertige. — Dujka SMOJE: Saint-Denys Garneau: écrits sur la musique. — Benoît LACROIX: Sa bibliothèque privée. — Jacques BLAIS: Complément à une bibliographie de Saint-Denys Garneau.

International Journal (Canadian Institute of International Affairs). — Volume XXXIX, n° 1 (Winter 1983-4) — Domestic Sources of Canada's Foreign Policy. Kim Richard NOSSAL: Analyzing the domestic sources of Canadian foreign policy. — Annette BAKER FOX & William T.R. FOX: Domestic capabilities and Canadian foreign policy. — Robert BOTHWELL & John ENGLISH: The view from inside out: Canadian diplomats and their public. — John KIRTON & Blair DIMOCK: Domestic access to government in the Canadian foreign policy process 1968-1982. — Cranford PRATT: Dominant class theory and Canadian foreign policy: the case of the counter-consensus. — Abraham ROTSTEIN: Foreign policy and the Canadian business community. — Thomas KEATING: Domestic groups, bureaucrats, and bilateral fisheries relations. — Don MUNTON: Public opinion and the media in Canada from Cold War to détente to new Cold War.

International Journal. — Volume XXXIX, n° 2 (Spring 1984). — William DIEBOLD: Canada and the United States: twenty-five years of economic relations.

International Journal. — Volume XXXIX, n° 4 (Autumn 1984) — Polar politics. — Finn SOLLIE: Polar politics: old games in new territories, or new patterns in political development? — William E. WESTERMEYER: Energy from the polar regions. — Donat PHARAND: The legal régime of the Arctic: some outstanding issues. — Kurt M. SHUSTERICH: The Antarctic Treaty System: history, substance, and speculation. — W. Harriet CRITCHLEY: Polar deployment of Soviet submarines. — Willy ØSTRENG: Soviet-Norwegian relations in the Arctic. — Ron PURVER: Security and arms control at the poles. — Nils ØRVIK: New Zealand and Antarctica *Roderic Alley* Greenland: the politics of a new northern nation.

International Perspectives. — (May/June 1984) — Adam BROMKE and Kim Richard NOSSAL: Trudeau rides the "third rail". — Michael TUCKER: Trudeau and the politics of peace. — John M. BATTLE: Inside the Soviet Union. — Gerald REGAN: Sectoral free trade with the US. — Michael B. SMITH: Sectoral free trade with Canada. — John HALSTEAD: Chernenko in office. — Carl G. JOCOBSEN: Détente or "Nuclear Winter?"

International Perspectives. — (July/August 1984) — John KIRTON: Trudeau and the diplomacy of peace.

International Perspectives. — (Sept. Oct. 1984) — Earl H. FRY: Sectoral free trade. — Donald BARRY: Canadian policy and US business interests. — Stuart L. SMITH: The Pacific challenge. — Eric KOCH: Stalin's pact with Hitler. — Clyde SANGER: The struggles of Bangladesh. — Robert ANDERSON: Jamaica's development. — John STARNES: Canadian security. — Paul BUTEUX: Nuclear Winter.

International Perspectives. — (November/December 1984) — Anthony WESTELL: Economic integration with the USA.

Jeu-Cahiers de théâtre. — N° 30 (1984.1) — Marie-Louise PAQUETTE: Les étudiants du collégial et le théâtre: un coup de foudre à préméditer. — André MARÉCHAL: Programme ouvert, système fermé? L'art dramatique au secondaire. — Adrien GRUSLIN: L'enseignement du théâtre au CEGEP: une pédagogie active et signifiante. — Hélène BEAUCHAMP: Des jeunes en festival. — Patrick CELLIER: Premier festival de créations jeunesse 1983. — François COLBERT: Le théâtre pour adolescents: la structure du marché. — Chantale CUSSON - Marc PACHE: Au-delà des modes. Table ronde avec des praticiens. — Hélène BEAUCHAMP: Chronologie des créations à l'intention des 12-18. — Annie GASCON - René Richard CYR: Carnets de voyage du petit à petit. Point de départ: zéro... et quelques décimales. — Hélène BEAUCHAMP: Réflexions sur le théâtre pour adolescents en France. — Raymond BERTIN: Le théâtre à l'école de la vie. — Pierre BERTHIAUME: Pour une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant. — Linda GABORÍAU: Un théâtre miroir pour la jeunesse. Entretien avec Dennis Foon. — Adrien GRUSLIN: La nouvelle compagnie théâtrale: une nécessité... La N.C.T. éducation et théâtre. — Stéphane LÉPINE: « Les cauchemars du grand monde » de l'art de pointe à la singularité. — Adrien GRUSLIN - Michel VAÏS: Entretien avec Françoise Graton et Gilles Pelletier. — Jean-Luc BASTIEN: Non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il est. — Paul LEFEBVRE: Je suis un enfant de la N.C.T. — Diane PAVLOVIC: Répertoire analytique de la N.C.T.

Jeu-Cahiers de théâtre. — N° 31 (1984.2) — Pierre LAVOIE: Aimer se faire haïr ou haïr se faire aimer. — Lorraine CAMERLAIN: « Afin que nul ne meure »... nouvelles de la rédaction. — HERGÉ/MONDOU: Pour une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant. — Gisèle BARRET: Quatre questions sur l'exdtra. — Renée NOISEUX GURIK: A propos du métier de costumier au théâtre. — Mérédith CARON: Écrire le costume, dessiner le texte. — Serge OUAKNINE: Le costume du théâtre pauvre ou la vérité cachée: Grotowsky, le living theatre et le squat theatre. — Michel VAÏS: « La nuit des p'tits couteaux », écrire pour poser des questions, entretien avec Suzanne AUBRY. — Nadine GUEYDAN: Magie blanche ou magie noire? — Marie-Louise PAQUETTE: Baudelaire n'était pas un homme heureux. — Rina FRATICELLI: La condition des femmes dans le théâtre canadien.

Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes. — Volume 19, n° 1 (Printemps 1984 Spring) — Wallace CLEMENT: Canada's Coastal Fisheries: Formation of Unions, Cooperatives, and Associations. — Peter R. SINCLAIR: Fishermen of Northwest Newfoundland: Domestic Commodity Production in Advanced Capitalism. — Brian HAYWARD: The Co-op Strategy. — John L. MCMULLAN: State, Capital and Debt in the British Columbia Fishing Fleet, 1970-1982. — Alicja MUSZYNSKI: The Organization of Women and Ethnic Minorities in a Resource Industry: A Case Study of the Unionization of Shoreworkers in the B.C. Fishing Industry 1937-1949. — Anthony DAVIS and Leonard KASDAN: Bankrupt Government Policies and Belligerent Fishermen Responses: Dependency and Conflict in the Southwest Nova Scotia Small Boat Fisheries. — Gene BARRETT and Anthony DAVIS: Floundering in Troubled Waters: The Political Economy of the Atlantic Fishery and the Task Force on Atlantic Fisheries. — G. Keith WARRINER and L. Neil GUPPY: From Urban Centre to Isolated Village: Regional Effects of Limited Entry in the British Columbia Fishery. — Richard APOSTLE, Leonard KASDAN and Arthur HANSON: Political Efficacy and Political Activity Among Fishermen in Southwest Nova Scotia: A Research Note. — J. Anthony LONG and Menno BOLDT: Concepts of Indian Government Among Prairie Native Indian University Students.

Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes. — Volume 19, n° 2 (Été 1984 Summer) — Zailig POLLOCK: Introduction: A.M. Klein and His Montreal. — A.M. KLEIN/Robert MELANÇON (translator): "Montreal"/"Montréal". — William WALSH: A.M. Klein and the Condition of Being Jewish. — Naim KATTAN: A.M. Klein: Modernité et Loyauté. — Leon EDEL: The Klein-Joyce Enigma. — D.M.R. BENTLEY: Klein, Montreal, and Mankind. — Linda LUFT FERGUSON: *The Rocking Chair*: Portrait of the Poet as Province. — Adam FUERSTENBERG: From Yiddish to "Yiddishkeit": A.M. Klein, J.I. Segal and Montreal's Yiddish Culture. — David KAUFMAN: A.M. Klein and His Montreal: A Photographic Essay. — Gerald TULCHINSKY: The Third Solitude: A.M. Klein's Jewish Montreal, 1910-1950. — Pierre ANCTIL: A.M. Klein: du poète et de ses rapports avec le Québec français. — Michiel HORN: Lost Causes: The League for Social Reconstruction and the Commonwealth Federation in Quebec in the 1930s and 1940s.

Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes. — Volume 19, n° 3 (Automne 1984 Fall). — John WADLAND: Editorial: Which Way to the Rapture? — David G. HAGLUND: Canadian Strategic Minerals and United States Military Poten-

tial. — Ronald RUDIN: The Transformation of the Eastern Townships of Richard William Heneker, 1855-1902. — Angus MCLAREN: The First Campaigns for Birth Control Clinics in British Columbia. — James B. CANNON: Explaining Regional Development in Atlantic Canada: A Review Essay. — John KUCHARCZYK: Student Aid, Federal-Provincial Relations, and University Finance. — Janet AJZENSTAT: Collectivity and Individual Right in "Mainstream" Liberalism: John Arthur Roebuck and the *Patriotes*. — W.A.B. DOUGLAS: Filling Gaps in the Military Past: Recent Developments in Canadian Official History. — John H. BRADBURY: Declining Single-Industry Communities in Quebec-Labrador, 1979-1983. — Alison TAYLOR: The Grainau Conference on Canadian Studies.

Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes. — Volume 18, n° 4 (Hiver 1983-84 Winter) — S.E.D. SHORTT: The Canadian Hospital in the Nineteenth Century: An Historiographic Lament. — C.A. SHARPE: Enlistment in the Canadian Expeditionary Force 1914-1918: A Regional Analysis. — Thomas P. SOCKNAT: Canada's Liberal Pacifists and the Great War. — Michael BEHIELS: The Bloc Populaire Canadien: Anatomy of Failure, 1942-1947. — Kim Richard NOSSAL: Institutionalization and the Pacific Settlement of Interstate Conflict: The Case of Canada and the International Joint Commission. — Peter MCCORMICK: Is the Liberal Party Declining? Liberals, Conservatives, and Provincial Politics 1867-1980. — Vaughan LYON: The Future of Parties — Inevitable... Obsolete? — Philippe DOUCET et Jean-Guy FINN: Éléments de réforme du système électoral du Nouveau-Brunswick. — Hildegard HAMMERSCHMIDT: Images of Canada in Advertising. — Joan MURRAY: Papers of the Period: Marmaduke Matthews (1839-1913).

Lettres québécoises. — N° 34 (Été 1984) — Études littéraires : Robert GIROUX, Émile NELLIGAN: Quand la poésie flirte avec l'idéologie. — Jacques MICHON: Les racines du rêve. — Interview: Gilles Vigneault, poète. — François GENDRON: La jeunesse sous Thermidor. — Essai: René PELLERIN: Théories et pratiques de la désaliénation. — Marc-Adélar TREMBLAY: L'identité québécoise en péril.

Lettres québécoises. N° 35 (Automne 84) — Interview: Jules Fournier 1884-1984.

Lettres québécoises. N° 36 (Hiver 84-85) — Interview: Donald SMITH: Gratien Gélinas. — André DIONNE: Un showman extraordinaire: Michel Lemieux.

Lettres québécoises. — N° 37 (Printemps 85) — Gabrielle POULIN: Hommage à Gilbert La Rocque. — Donald SMITH: Entrevues avec Gilbert La Rocque. — Michel BEAULIEU: Entrevue avec Alexis Lefrançois. — Paula Gilbert LEWIS: The literary vision of Gabrielle Roy. — Agnès WHITFIELD: *La Femme à la fenêtre* de Maurice Émond.

Lettres québécoises. — N° 38 (Été 85) — Agnès WHITFIELD: Gérard Bessette.

Queen's Quarterly. — Volume 91, n° 1 (Spring 1984) — John G. KNEALE: Tehran Diary. — Richard J. VOORHEES: Chesterton the Romantic. — B. PENNYCOOK: Origins of the Blues. — Eric TRETHERWEY: Evening Shift (poem). — Dave MARGOSHES: Disconsolate dogs (poem). — Joanne STANBRIDGE: Alone, 1 & 2 (poem). — James

INGLIS and J.S. LAWSON: Sex, Intelligence and the Brain. — John HELLMAN: The New Monasticism. — Cindy CARLETON: And They Were Washed in by the Sea (fiction). — P.J.M. ROBERTSON: Criticism and Creativity I: An Introduction. — J.W. GROVE: Life and Death on the Mesa. — Ken MCBRIDE: The Chemistry of Violence. — G.A. RAWLYK: Evangelicals, Patriots and Sectarians. — Dermot MCCARTHY: Remembering Rednersville (poem). — Eric SALMON: Looking Forward (poem). — A.P. THORNTON: Scotland, 1789-1832: Problems of a Political Satellite. — Ralph HARPER: Daedalus and Apollo: Sculpture and Music-Contemplative Arts. — Mari PINEO: Meetings: A Story in the Form of a Memoir (fiction). — Alan GOLDMAN: The Source and Extent of a Patient's Right to the Truth. — David MCNEIL: Drums (poem). — Robyn SUPRANER: Ransom (poem). — Thomas HATHAWAY: Beethoven's Biographers. — Michael KIRKHAM: Sylvia Plath.

Recherches Sociographiques. — Volume XXV, n° 1 (Janvier-avril 1984) — Le gouvernement du parti québécois — Jean CRÊTE: Présentation. — Gilles LESAGE: De l'espoir à la désillusion. Carnet d'un journaliste. — Vincent LEMIEUX: Les lois du premier gouvernement Lévesque. — Louis MASSICOTTE: Une réforme inachevée: les règles du jeu électoral. — Réjean PELLETIER: Le personnel politique. — Jean CRÊTE: La presse quotidienne et la campagne électorale de 1981.

Recherches Sociographiques. — Volume XXV, n° 2 (Mai-août 1984) — Robert DALPÉ: La stratégie technologique de Bombardier. — Jacques HAMEL, Gilles HOULE et Paul SABOURIN: Stratégies économiques et développement industriel: l'émergence de Forano. — Simon LANGLOIS: L'impact du double revenu sur la structure des besoins dans les ménages. — François BÉLAND: L'effet de la coresidence sur les désirs d'hébergement des personnes âgées. — Note critique: Yves GINGRAS: La valeur d'une langue dans un champ scientifique.

Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly. — Volume 54, n° 1 (Janvier - mars/January - March 1984) — Alexandre AMPRIMOZ: L'illusion de l'autobiographie dans *Le Semestre* de Gérard Bessette. — Neil BISHOP: Structures idéologiques, spatiales et temporelles dans *Le Saint-Elias* de Jacques Ferron.

Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly. — Volume 54, n° 2 (Avril - juin/April - June 1984) — Eva-Marie KRÖLLER: Post-Modernism, Colony, Nation: the Melvillean Texts of Bowering and Beaulieu. — Kathy MEZEL: The Scales of Translation: the English-Canadian Poet as Literal Translator.

Sociologie et sociétés. — Volume XVI, n° 2 (octobre 1984) — Jacqueline C. MASSÉ et Marie-Marthe T.-BRAULT: Présentation: Sociétés, vieillissement et stratification des âges. — Michel PHILIBERT: Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles. — Leopold ROSENMARYR: Dix points sur la gérontologie sociale de demain ou À la recherche d'une « Liberté sur le tard ». — Bertrand DESJARDINS et Jacques LÉGARÉ: Le seuil de la vieillesse. Quelques réflexions de démographes. — Ruth ROSE-LIZÉE: Les régimes de retraite et les rapports socio-économiques entre les personnes actives et les retraité(e)s. — Harold L. SHEPPARD: Changements dans les politiques concernant le travail et la retraite. — SHARON McIRVIN ABU-LABAN: Les femmes âgées: problèmes et perspectives. — Roger BERNIER: Éducation permanente et université du 3^e âge. — Ellen CORIN, Jacques TREMBLAY,

Teresa SHERIF et Luc BERGERON: Entre les services professionnels et les réseaux sociaux: les stratégies d'existence des personnes âgées. — Nicolas ZAY: Analyse critique des politiques et des institutions québécoises concernant les personnes âgées. — Anne-Marie GUILLEMARD: Jalons pour une sociologie des politiques sociales. Le cas de la politique française de la vieillesse.

Studies in Canadian Literature. — Volume 8, n° 2, (1983) — Philip KOKOTAILO: Form in Atwood's *Surfacing*: Toward a Synthesis of Critical Opinion. — Laura GROENING: *The Journals of Susanna Moodie*: a Twentieth-Century Look at a Nineteenth-Century Life. — Alexandra COLLINS: An Audience in Mind When I Speak: Grove's *In Search of Myself*. — Catherine KELLY, S.C.I.C.: Tremoured with Fire: Duncan Campbell Scott's Love Poetry. — Tracy WARE: Remembering It All Well: "The Tantramar Revisited". — J.A. WAINWRIGHT: Days of Future Past: Time in the Fiction of Charles Bruce. — Joseph M. ZEZULKA: Patrick Lane and the Question of Authority. — Henry MAKOW; "Ellen Lindstedt": The Unpublished Sequel to Grove's: *Settlers of the Marsh*. — James D. MULVIHILL: MacLennan's Athanase Tallard: Robert Owen in Saint Marc.

Studies in Canadian Literature. — Volume 9, n° 1, (1984) — Alan R. KNIGHT: The Dilemma of the Public Critic; or, Does George Bowering Have A *Way With Words*? — Alexandre L. AMPRIMOZ: Sémantique de quelques poèmes de Cécile Cloutier. — H.W. CONNOR: Coming of Winter, Coming of Age: The Autumnal Vision of David Adams Richards' First Novel. — Peter ALLEN: Narrative Uncertainty in Duncan's *The Imperialist*. — R.D. MacDONALD: Small Town Ontario in Robertson Davies' *Fifth Business*: Mariposa Revised? — Marco LOVERSO: Language Private and Public: A Study of Wiseman's Crackpot. — R.F. Gillian HARDING: Iconic Mythopoeia in MacEwen's: *The T.E. Lawrence Poems*. — L.M. ELDREDGE: A Sense of Ending in *Lives of Girls and Women*.

Thalia: Studies in Literary Humor. — Volume VI, n° 1, (Spring & Summer 1983) — *Humor and Religion: Friends or Foes?* — Marie Hélène DAVIES: Introduction. — John V. FLEMING: Anticlerical Satire As Theological Essay: Chaucer's Summoner's Tale. — John M. STEADMAN: "Teeth Will Be Provided": Satire and Religious or Ecclesiastical Humor. — Horton DAVIES: A Spur For The Somnolent: Wit in the English Pulpit, 1588-1645. — Henry K. MILLER: Some Relationships Between Humor and Religion in Eighteenth-Century Britain. — Marie-Hélène DAVIES: Fools for Christ's Sake: A Study of Clerical Figures in De Vries, Updike and Buechner.

Thalia: Studies in Literary Humor. — Volume VI, n° 2, (Fall & Winter 1983) — *Southern Humor* — H.R. STONEBACK: Introduction. — Ruel E. FOSTER: The Modes and Functions Of Humor In Faulkner. — Robert J. HIGGS: Southern Humor: The Light And The Dark. — Robert L. PHILLIPS: Joseph B. Cobb And The Evangelicals In The Old South. — James L. TREADWAY: Johnson Jones Hooper And The American Picaresque. — Mary Ann WIMSATT: Baldwin's Patrician Humor. — Thomas Daniel YOUNG: A Nat'ral Born Durn'd Fool. — Tao JIE: Faulkner's Humor And Some Chinese Writers. — Jim Wayne MILLER: Long Long Ago A Romantic History of Cat-chup County.

Thalia: Studies in Literary Humor. — Volume VII, n° 1, (Spring and Summer 1984)

— Paul J. MARCOTTE: The Love Song Of A. Libidinous Will: A Dialogue on the Conception of Love. — Jesse BIER: The Higher Criticism-Or Flash Gordon Revisited. — Zita DRESNER: Delineating The Norm: Allies and Enemies in the Humor of Judith Viorst and Erma Bombeck. — Doug CROWELL: Why Is Andy Kaufman Funny? — Jeffrey D. HOEPER: A Manuscript Found In a Bottle. — J.L. KUBICEK: Dear Mr. Poetry Editor.

University of Toronto Quarterly. — Volume 53, n° 3, (Spring 1984) — Jeanne SHAMI: Anatomy and Progress: The Drama of Conversion in Donne's Men of a "Middle Nature". — D.A. BEECHER: Gianlorenzo Bernini's *The Impresario*: The Artist as the Supreme Trickster. — Wendell V. HARRIS: The Space of Criticism. — C.D.E. TOLTON: Narration in Film and Prose Fiction: *A Mise au point*. — Linda HUTCHEON: The "Postmodernist" Scribe: The Dynamic Stasis of Contemporary Canadian Writing.

Vie des Arts. — Volume XXIX, n° 115, (juin-juillet-août 1984) — Laurier LACROIX: Bouguereau, une question de sensibilité. — Myra Nan ROSENFELD: Paris rend hommage à Raphaël. — Bernard DENVIR: Une entente cordiale du temps passé. — François-Marc GAGNON: Jacques Cartier en Arcadie. — Bruce G. TRIGGER: Jacques Cartier à Hochelaga, en 1535. — Alain PARENT: La Renaissance et le Nouveau Monde. — Jean BELISLE: Un Levasseur à Rochefort. — Laurent LAMY: Les Dialogues entrecroisés de Kiopini. — René BERGER: Marcial Grenon — Un monde aux lisières. — Gilles DAIGNEAULT: Denis Demers — L'Espace du souvenir. — Daniel Morency DUTIL: L'Art totemique de Bernard Langlais. — Joan MURRAY: A la découverte des paysages du Nord. — Monique BRUNET-WEINMANN: Vladimir Velickovick. — Jean-Luc ÉPIVENT: Andréou — Un éclaircissement de la vie profonde. — Claude BOUCHARD: Claude Levevre et la difficulté d'être. — Andrée PARADIS: Carlos Mérida: La réalité et l'abstraction.

Vie des Arts. — Volume XXIX, n° 117, (décembre 1984-janvier-février 1985) — Gilles RIOUX: Les vingt ans du Musée d'Art Contemporain de Montréal: La Collection permanente, un constat amiable. — Andrée PARADIS: Au service de l'art contemporain. — John R. PORTER: Un regard neuf sur l'art religieux au Québec. — Gilles DAIGNEAULT: La 3^e Biennale de la Tapisserie de Montréal; Entre la tradition et la modernité. — Daniel Morency DUTIL: A Saint-Jean-Port-Joli, un rendez-vous de sculpteurs. — Louise DÉRY: Paul Béliveau, ou La peinture conquérante. — Jean-Luc ÉPIVENT: Raymonde Godin: Une double intégration. — Isabelle LELARGE: Vazan, communicateur de mystères oubliés. — Andrée PARADIS: La Biennale de l'Est du Québec. — Rose-Marie ARBOUR: Multi-média. — Didier ARNAUDET: De Kooning, un baroque féroce. — Gilles DAIGNEAULT: Guy Montpetit et les rêveries de l'eau. — Jean TOURANGEAU: Powerhouse, dix ans après. — Paquerette VILLENEUVE: La *Palette* de Rousseau-Vermette. — Michèle TREMBLAY-GILLON: Création céramique à Trois-Rivières. — Luis de MOURA-SOBRAL: Le Paysage espagnol en marge des avant-gardes. — Roberts Denys MATTE: Les Silences retrouvés de Goodridge. — Jean-Pierre DUQUETTE: Marcella Maltais et la transfiguration. — Normand BIRON: La Villa Arson, à Nice: Centre National d'Art Contemporain.

Waves. — Volume 12, n° 4, (Spring 1984) — *A Literary Magazine* — Robertson DAVIES with John Milton HARVARD — Burning Bright by P.J. HOLDSTOCK. — The Hook by Audrey DAVIDSON. — The Noise by Lewis HORNE. — The Waiting Room

by Pat MELNYK. — Helen HAWLEY. — Shula (*Shulamit*) STEINBERG. — Morton ROSENGARTEN. — Judith FITZGERALD: Obligation. — Betsy WARLAND: Untying the Tongue.

Zeitschrift der Gesellschaft für Kanada-Studien. — 1984, n° 2 — Franz K. STANZEL (Graz): Acrosticountry. — Simone VAUTHIER (Strasbourg): Structure and Antistructure in Margaret Laurence's *The Stone Angel*. — Hanspeter PLOCHER (Augsburg): Soziale Aspekte im modernen frankokanadischen Theater. — Jean-Denis GENDRON (Québec): Langue et Société au Canada. — Karl LENZ (Berlin): Der St. Lorenz-Seeweg: 25 Jahre nach seiner Eröffnung. — Larry S. BOURNE (Toronto): Urban Canada in Transition: Recent Patterns of Social and Demographic Change. — Anthony SUTCLIFFE (Sheffield): Urban History in a World-Economy Perspective: Aspects of British and Canadian Labour in the later Nineteenth Century. — Leo PANITCH (Ottawa): Class and Power in Canada. — Waltraud KREUTZ-GERS (Oldenburg): Die kanadischen Unterhauswahlen von 1984. Aspekte, Hintergründe, Informationen.

REVUE FRANCAISE D'ETUDES AMERICAINES

A Journal published since 1976
by the French Association for American
Studies (AFEA). A quarterly from 1984

10, rue Charles V - 75004 PARIS

- | | | |
|------------|---------------|---|
| — N° 1 | April 1976 | The Contemporary American Novel (out of print). |
| — N° 2 | October 1976 | American Radicalism. |
| — N° 3 | April 1977 | Civilization, Literature & Psychoanalysis, Literature & Ideology. |
| — N° 4 | October 1977 | American Humor. |
| — N° 5 | April 1978 | Transcendentalism & the American Renaissance. |
| — N° 6 | October 1978 | Ideology & the Mass Media in the US (out of print). |
| — N° 7 | April 1979 | Arts & Society in the US. |
| — N° 8 | October 1979 | Aspects of Modernity in the US. |
| — N° 9 | April 1980 | Otherness in American Culture (out of print). |
| — N° 10 | October 1980 | The Theaters of America. |
| — N° 11 | April 1981 | The City in American Culture. |
| — N° 12 | October 1981 | Religion in the US. |
| — N° 13 | February 1982 | French Historians of the US. |
| — N° 14 | June 1982 | Autobiography in America. |
| — N° 15 | November 1982 | Contemporary American Poetry. |
| — N° 16 | February 1983 | Intellectuals in the US. |
| — N° 17 | May 1983 | American Writing in the Age of Realism. |
| — N° 18 | November 1983 | North American English/Aspects of Translation. |
| — N° 19 | February 1984 | Hollywood: Fact and Fiction. |
| — N° 20 | May 1984 | Sex and Eroticism in American Literature. |
| — N° 21-22 | November 1984 | The Economics of Power in the US. |
| — N° 23 | February 1985 | The South Today. |
| — N° 24-25 | May 1985 | American Cultural Imperialism ? |
| — N° 26 | November 1985 | The American Landscape. |
| — N° 27-28 | February 1986 | The American Way of Cooking. |
| — N° 29 | May 1986 | Women-Writers in the US. |
| — N° 30 | November 1986 | Committed Thinkers and Writers in the U.S. |
| — N° 31 | February 1987 | History and Fiction in the U.S. |
| — N° 32-33 | May 1987 | Topology of American Life. |
| — N° 34 | November 1987 | American Philosophy. |

Fill out and send to : RFEA, 10, rue Charles-V - 75004 PARIS.

Please - send copies of Nos 2, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20,
21-22, 23, 24-25, 26, 27-28, 29, 30, 31, 32-33, 34.

- enter my subscription for 19.....

NAME :

ADDRESS :

.....

.....

● Price per Issue (1984) : 45 FF.

● One-year subscription (1984) :

— individuals : 120 FF (140 FF air mail).

— institutions : 135 FF (155 FF air mail).

IMPRIMERIE DROUILLARD
3, PLACE DE LA VICTOIRE
33000 BORDEAUX

ETUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES

L'Association Française d'Etudes Canadiennes diffuse ÉTUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES, à raison de deux numéros par an (parution juin et décembre).

Les textes dactylographiés doivent être envoyés en double exemplaire au Rédacteur de la revue, AFEC, MSHA, 33405 Talence Cedex, France. Seuls peuvent être examinés en vue d'une publication éventuelle des dactylogrammes conformes aux exigences matérielles, techniques et scientifiques définies dans le **MLA Handbook**. Aucun article ne devra dépasser 10 à 12 pages imprimées soit 35.000 signes (lettres, signes de ponctuation, espaces) notes (en fin d'article) comprises. Un bref résumé de son contenu devra accompagner le texte ; il sera rédigé en anglais et en français. Le titre de l'article sera donné dans les deux langues. Il sera accusé réception de tous les envois. Les articles refusés ne sont pas renvoyés aux auteurs.

EQUIPE DE RÉDACTION

Pierre SPRIET, rédacteur en chef.

Jean-Michel LACROIX, rédacteur en chef adjoint (relations avec imprimeur, correspondants, éditeurs, revue des revues).

COMITÉ DE LECTURE

P. SPRIET, J.M. LACROIX (litt. canad. anglaise et civilisation), Cl. FOHLEN, P. GUILLAUME (histoire), P. GEORGE (géographie), M. MALHERBE (philosophie), J. MARMIER (litt. québécoise).

Prix des anciens numéros :

N^{os} 1 (1975) à 16 (juin 1984)

chaque numéro : 50 Francs ou \$ 9.00 ou £ 4.50 (port compris).

N^{os} 17 (décembre 1984)

chaque numéro : 55 Francs ou \$ 10.00 ou £ 5.00 (port compris).

Abonnement 1985 (n^{os} 18 et 19) 110 Francs, \$ 20.00, £ 10.00

Abonnement 1986 (n^{os} 20 et 21) 110 Francs, \$ 20.00, £ 10.00

Les commandes doivent être adressées au siège social de l'A.F.E.C. ou à J.-M. LACROIX, 6, rue Jean-Racine, 33170 Gradignan, France.

SOMMAIRE

Avant-propos	3
Marie-France HILGAR, <i>Le Ouisconsin, découverte française</i>	7
Sylvie GUILLAUME, <i>Francophones et fiers de l'être : le pari des élites francophones de Toronto, 1985</i>	17
France FORIEL, <i>De Thunder-ten-Tronckh au Farouest</i>	27
Florence LAUTREDOUX, <i>Littérature féminine, littérature féministe dans le Québec contemporain. Ruptures et continuité</i>	45
Simone VAUTHIER, <i>Rosemary for Remembrance, A Small Memorial for Lily Dougall</i>	51
Héliane DAZIRON, <i>The Dialectics of Separation and Distance : A Differential Approach to A. Munro's "Dulse"</i>	69
Pierre SPRIET, <i>De la résistance à la trahison ou les tentations de la critique canadienne anglaise</i>	83
Comptes rendus	95
Revue des revues	117